

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 45
Montreal, 7 Avril 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LA TOILETTE DE L'AINÉE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{IE},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Propriétaires.

MONTRÉAL, 7 AVRIL 1900

La Dame Blanche

C'est dans notre prochain numéro que commencera la publication du vibrant roman-feuilleton qui porte ce titre. Sans aucune crainte de nous tromper, nous prédisons que sa lecture causera une impression inoubliable. Qu'on le dise aux parents et aux amis, afin que tous donnent dès maintenant leur commande aux marchands de journaux ou à nos bureaux.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Un peu de tout, cette semaine.

Bien que le nombre des paquebots entrant à New-York pour y amener des passagers des différents pays d'Europe ait une tendance à baisser depuis deux ans, et qu'il n'ait été que de 826 en 1899, au lieu de 975 en 1893, 879 en 1894, 853 en 1896, et 901 en 1897, cependant le nombre des passagers est le plus élevé qui ait été relevé depuis six ans. Il est de 411.177 dont 107.415 passagers de cabines et 303.762 passagers d'entrepont. En 1898, 812 voyages avaient donné 300.237 voyageurs, dont 80.586 de cabines et 219.651 d'entrepont. Notons, toutefois, que l'année 1891 avait donné un nombre total de passagers, de 595.313, dont 150.023 passagers de cabines.

La Compagnie transatlantique française a transporté, en 1899, 6.124 passagers de cabines et 22.883 passagers d'entrepont. La Lloyd de l'Allemagne du Nord donne les nombres correspondants 19.994 et 75.291; la Compagnie Cunard, 19.015 et 20.853; la Compagnie Hambourg-Amérique, 14.534 et 40.598; la Compagnie Américaine, 14.398 et 11.341; la Compagnie White Star, 12.741 et 25.208. D'autres compagnies de moindre importance se sont partagé, fort inégalement d'ailleurs, les autres passagers.

La moyenne des passagers de cabine par traversée a été la suivante: Compagnie Américaine, 313; Cunard, 307; White Star, 223; Anchor Line, 182; Lloyd, 179; Hambourg-Amérique, 172; Compagnie transatlantique française, 113.

* * *

TROP TARD



Bouffillard. — J'arrive du village où l'on dit que vous avez volé le dindon de Mme Machin. On doit venir faire des fouilles ici aujourd'hui.

Vincloup. — Ne te fais pas de mal à ce sujet... Il est certain qu'on ne peut pousser ces fouilles jusqu'à l'intérieur des personnes.



I
Ah ! une lettre de ma chère femme.



II
"Je commence à trouver le temps long..."

Je lis dans le *Petit Français Illustré* :

Une Parisienne, morte dernièrement, avait calculé qu'elle n'avait pas lu moins de 19.000 romans tant français qu'étrangers dans le cours de son existence. On cite aussi le cas d'un Canadien qui avale (c'est bien le mot) 325 volumes tous les six mois. Enfin, un habitant de Carlisle a, dans ces quinze dernières années, lu 2,500 romans, 256 études biographiques, sans compter les pièces de théâtre et de vers. Reste à savoir si tous ces lecteurs enragés ont tiré un grand profit de leurs lectures !

* * *

L'historien Velly fait le raisonnement suivant sur la formation des noms qui, d'abord, furent évidemment des surnoms.

"On doit, dit-il, remonter au IX^e ou X^e siècle pour trouver l'origine des surnoms. C'est dans ce temps d'anarchie, de tyrannie et de confusion, que pour se distinguer plus particulièrement, on imagina d'ajouter à son nom de baptême quelque épithète tirée, ou de la dignité, ou de la couleur, ou de quelque faculté ou qualité personnelle. De là, ces noms si connus dans l'histoire : Hugues l'Abbé, Robert le Fort, Hugues Capet (on prétend, en effet, que ce prince fut ainsi surnommé, selon les uns de *caput*, parce qu'il avait une très forte tête, selon les autres de *capitium* (capuchon, à cause d'une coiffure qu'il avait adoptée). Quoi qu'il en soit, le surnom devint alors généralement à la mode. Les nobles le tirèrent de leurs fiefs ou seigneuries, le bourgeois le prit, ou du lieu de sa naissance, comme *picard*, *normand*, *anglais*, *allemand*; ou du métier qu'il exerçait, *laboureur*, *charron*, *meunier*, *boulangier*, *boucher*, ou de quelques qualités, *le bon*, *le beau*, *le doux*, ou de quelque défaut ou manière d'être, *bossu*, *nain*, *camus*, *grand*, *petit*, *le roux*, *le blanc*, *le noir*. On a, du reste, prétendu avec raison, nous semble-t-il, que tous ces surnoms, devenus noms de famille, ont une signification réelle dont on aurait l'explication si l'on savait au juste les formes anciennes de la langue et de celles des divers dialectes locaux.

MISTIGRIS.

MOT DE SITUATION

— Et que fait monsieur votre fils, madame Blanchard ?
— Il est artiste dans un théâtre.
— Vraiment ?... Et quel emploi tient-il ?...
— Hou... dans les féeries : il fait tantôt ceci, tantôt cela...
Ainsi en ce moment, il fait des flots.
— Les flots ?... hum ! c'est bien vague.

MAITRES ET SERVITEURS

Un ami de Fontenelle étant allé le visiter, le trouva de fort mauvaise humeur.
— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il.
— Ce que j'ai ? répondit le philosophe, j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt.

CONTRAIRE ABSOLU

Un ami. — Crois-tu, mon vieux, que c'est fort ? Il paraît qu'un chameau peut travailler jusqu'à huit jours sans boire ?
L'irroyne. — Eh ben, moi, c'est absolument le contraire.

VAGUEMENT

Mme Pitou (de retour de la promenade). — Je viens de voir quelque chose qui m'a rappelé vaguement mon premier mariage.

M. Pitou. — Quoi donc ?

Mme Pitou. — Mon premier mari. Il y a bien des années que je ne l'avais vu.

MOSAÏQUE

La puissance de la cavalerie de Saint-Georges ne serait-elle qu'une légende? — Rappelons ici la définition du Larousse: *Cavalerie de Saint-Georges*, l'Argent anglais (cette locution vient de ce que Saint-Georges est le patron de l'Angleterre.)

On se rappelle qu'à l'ouverture des débats sur la guerre du Transvaal, lord Salisbury s'exprima à peu près en ces termes: "On reproche au gouvernement de ne pas avoir eu des renseignements sur les préparatifs militaires des Boers. Comment aurait-il pu se les procurer? On nous félicite de ne pas avoir de fonds secrets. Pourquoi nous blâmer en même temps de ne pas avoir d'espions? L'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas garder ses pence et acheter des gâteaux. On m'a dit que les canons entraient au Transvaal dans des chaudières et les cartouches dans de faux pianos. Nous n'avons pas les moyens d'entretenir à Lorenzo-Marquez une équipe d'accordeurs et une autre de chaudronniers pour scruter les wagons de marchandises."

Le *Sketch* nous donne des renseignements précis sur le chiffre officiel des fonds secrets dont dispose le gouvernement britannique.

La somme attribuée l'an dernier au service secret était de \$150.000. C'est le chiffre moyen des dernières années. Il y dix ans la somme inscrite au budget était de \$250.000. En 1870, elle n'était que de \$100.000.

Durant la période des guerres contre Napoléon la somme affectée aux fonds secrets était beaucoup plus considérable: \$875.000 en 1811 et autant l'année suivante. Mais quand Napoléon fut déporté à Saint-Hélène le chiffre tomba à \$250.000.

Les fonds secrets figurent au budget anglais sous cette rubrique: "Crédit prévu dans l'année commençant le 31 mars... disons 1900 pour

UN POST-SCRIPTUM — (Suite)



III

"Et je reviens à la maison demain."
Bonne affaire, je serai heureux de la revoir.



IV

—Et elle amène avec elle...

défrayer les services secrets et extérieurs et autres de Sa Majesté." Il n'est dû au Trésor aucun compte de l'emploi de ce crédit qui, le plus souvent, si nous en croyons le *Sketch*, n'est pas complètement absorbé.

Il faut ajouter au crédit des services secrets les sommes prévues aux budgets de la marine et de la guerre pour alimenter les fonds secrets spéciaux de ces deux départements: il s'agit respectivement de \$40.000 et de \$25.000

Au total, les services secrets coûtèrent l'an dernier aux contribuables anglais une somme de \$215.000."

"Comparez ce chiffre minime, ajoute le *Sketch*, aux 196.837 livres sterling de fonds secrets du budget du Transvaal pour 1896.

Il est probable que cette somme n'a pas été employée uniquement par le président Kruger à entretenir des espions au Cap et en Angleterre, et qu'une bonne partie, sinon la totalité, a passé en achats de canons et de munitions. Voilà un virement que les événements se sont chargés de justifier.

Si nous cherchons un autre point de comparaison dans le budget français, nous trouvons que celui de l'exercice 1900 attribue \$200.000 de fonds secrets aux Affaires étrangères, \$100.000 à la Guerre et \$200.000 à la Marine.

L'Allemagne et la Russie ont des fonds secrets considérables, mais il n'existe aucune donnée officielle permettant de fournir en ce qui les concerne un chiffre même approximatif.

Annonçons enfin que le gouvernement de la Grande-Bretagne, comme sanction du discours de lord Salisbury, va demander au Parlement de porter le crédit des dépenses secrètes pour l'exercice 1900 à \$500.000.

* * *

Dans une récente conférence, M. Marconi a donné d'intéressants détails

sur les moyens employés pour faire servir le télégraphe sans fil à la transmission des dépêches sur le théâtre de la guerre dans l'Afrique du Sud.

Il y avait là une occasion exceptionnelle de mettre à profit les précieuses qualités d'un système dont l'emploi paraît tout indiqué là où la transmission télégraphique par le fil est impossible et les signaux héliographiques insuffisants. Cependant, M. Marconi ne peut s'empêcher de constater que, dans cette circonstance, comme dans bien d'autres d'ailleurs, à l'occasion de cette guerre, le War Office a fait preuve d'une lenteur et d'une négligence fâcheuse.

Ce n'est que le 11 décembre dernier que la mission de M. Bullock et de quatre aides a pu parvenir au camp de De Aar, où elle eut, en arrivant, le désagrément de s'apercevoir qu'aucune disposition n'avait été prise pour lui procurer le matériel nécessaire à l'installation des appareils. Grâce au major Baden-Powell, frère du défenseur de Mafeking, elle put, tant bien que mal, fabriquer elle-même les mâts, perches et autres ustensiles indispensables à son travail. Il n'y a pas lieu de s'étonner par suite si les résultats d'une semblable installation ne furent nullement satisfaisants. On attribua l'échec éprouvé à la présence de fer dans les montagnes ou vallons se trouvant sur le parcours des ondes électriques. A ce sujet M. Marconi fait remarquer, avec une certaine ironie, que si cette assertion n'avait pas été télégraphiée de l'Afrique du Sud, on aurait eu peine à croire que quelqu'un au monde ait pu se former une pareille opinion, après les expériences décisives qui ont été faites au milieu des escadres cuirassées. M. Marconi pense que les mauvais résultats obtenus sont dus à l'insuffisance de hauteur des mâts employés et à la défectuosité des contacts avec la terre en raison de la nature particulièrement sèche du sol.

OMNIBUS.

ATTRISTANT

Ce qu'il y a de triste, c'est que si deux jeunes filles ont été de grandes amies pendant dix ans, il suffira d'un jeune homme connu depuis dix minutes pour en faire deux ennemies irréconciliables.

PAS TOUT A FAIT CELA

L'étranger.—Ici, en Amérique, on dirait qu'il est déshonorant de ne pas avoir d'argent...

L'Américain.—Pas exactement déshonorant, mais cela dénote peut être que vous êtes honnête.

PENSÉE... PROFONDE

—J'admire les héros, mais je me méfie des soldats: j'aimerais mieux des généraux civils: presque tous les conquérants, remarquez-le, ont été des militaires!

COLLOQUE DU SOIR

Elle.—Dire que tu étais si ardent, si amoureux avant notre mariage.

Lui.—Comme les radicaux: ils deviennent modérés des qu'ils sont au pouvoir.

TROP FORT!

Mlle Suzanne (huit ans) vient de prendre sa leçon d'histoire naturelle, et fait irruption dans la cuisine en riant aux larmes.

—Tu ne sais pas, dit-elle à la vieille cuisinière, ce que Mademoiselle voudrait me faire croire?

—Non. Qu'est-ce qu'elle veut vous faire croire?

Et l'enfant, riant de plus belle:

—Qu'il y a des canards... domestiques!!

PRÉCAUTION ANTE MORTEM

Le mari.—Je désire que tu te remues après ma mort.

La femme.—Pourquoi?

Le mari.—Afin qu'il y ait quelqu'un qui, chaque jour, regrette ma mort.

UN POST-SCRIPTUM — (Suite et fin)



V

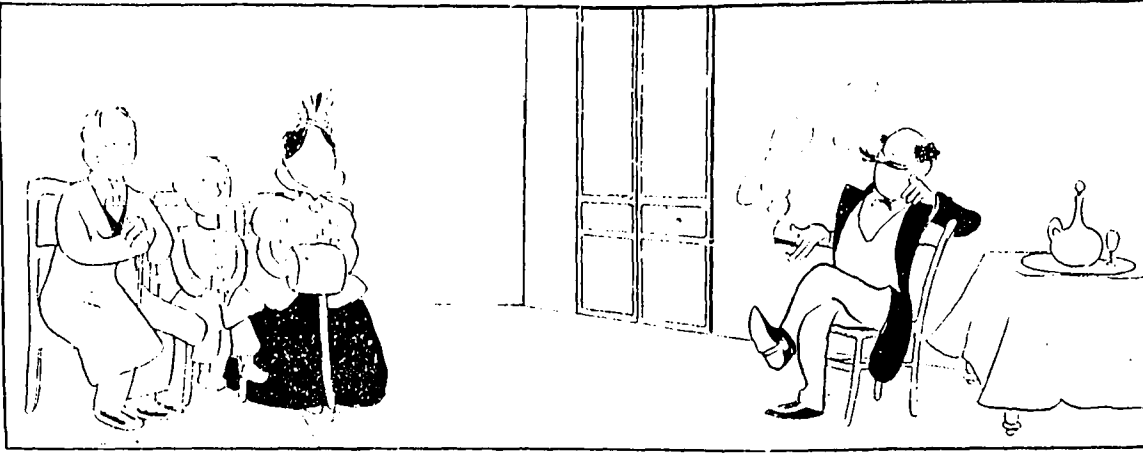
...Sa pauvre chère mère pour un mois ou deux. Oh! là! là!



VI

P. S. "Ma mère ne peut venir après tout." Hurrah!!!

BRAVOURE



I
La famille Benoiton. — Vous êtes vraiment d'une bravoure, d'une témérité !... Et vous ne ressentiez pas la plus légère émotion ?

M. Pite! — Pas la moindre ! aucune émotion ! pif ! paf ! je tuais mon tigre d'une main et fumais mon cigare de l'autre.

LE LIT DU TORRENT

*Tout l'hiver, le torrent coula,
 Et la belle s'assagait-là,
 Toute paisible,
 Car plus haut, assez loin d'ici,
 Son amoureux rêvait aussi
 Sur l'autre rive.*

*Et l'amoureux soupirait : cette eau
 Coule très vite, et sera bientôt
 Celle que j'aime...
 Eau chantante, couleur du temps,
 Porte-tu mes baisers, chutants
 Comme toi-même !*

*Porte-tu ma chanson d'amour
 Que mon cœur redit nuit et jour
 A sa jeunesse,
 Et fait que son cœur attendit,
 Dans ton bruit joyeux et plaintif,
 Me reconnaisse ?*

*Et la belle reconnaissait,
 Au chant de l'oiseau qui passait,
 L'amour sauvage...
 Elle y répondait de la voix,
 Et penchait sur lui quelquefois
 Son frais visage.*

*L'été sécha le lit pierreux
 Qui devint pour notre amoureux
 La route obscure...
 Bien cachée à tous les regards,
 Entre les bords, de toutes parts,
 Pleins de verdure...*

*Et sur le bord du chemin creux,
 La belle attendait l'amoureux
 Toute paisible...
 Et son cœur s'en venait chantant
 Plein de rêves bleus, et cadent
 Comme une eau vive !*

*C'est lui, le temps des amours !
 C'est l'hiver : mais, chantant toujours,
 Le torrent passa...
 D'autres regardant, en aimant,
 L'eau chantante, — étourdiment
 Couleur d'espace !*

JEAN AICARD.

FRANCINE

Sept heures sommant, Jacques Chazot rentrait de la fabrique où il était mécanicien. Sur le seuil, sa figure s'éclairait : « Ho ! oh ! ça sent la bonne soupe ici. » Et il embaumait la bonne santé joyeuse, les joues solides où les baisers claquent, cet humble intérieur d'ouvrier, luisant et propre, surtout meublé par les yeux de Francine. On les apercevait de tous côtés, ces jolis yeux clairs qui trottaient, se posaient à peine sur le vague d'un rêve indécis, puis repartaient, calins, déjà coquets, entr'ouvrant, dans la fillette, l'éclosion de la femme.

Autour de la mignonne, le père et la mère resserraient leur bonheur, cette intimité d'affection que bien des riches vont traîner autour des tables d'hôte ou dans le couloinement indiscret de la vie mondaine. Deux baisers, et Jacques quittait ses habits de travail. La mère mettait le couvert, écumait le pot, active : « Allons, c'est prêt, tendez les bouches. » Et la soupe fumait dans les assiettes plaines.

Le souper fini, Jacques se repose de la journée faite, s'allonge dans cette quiétude de la famille rapprochée. Francine grimpe sur ses genoux, serrée dans ces grands bras où elle se blottit toute, avec une grâce frileuse, frôlant de la caresse tiède de ses cheveux les joues rudes du travailleur. Les assiettes levées, la table rangée, la maman vient aussi s'asseoir sous la lampe, dans l'intimité calme de ce bonheur dont un coucou chante les heures.

— Eh bien, Jacques, tu ne touches pas ta batteuse, ce soir ?...

— Tiens, c'est vrai, je m'oubliais... il fait si bon, ici...

Il va la chercher et revient y travailler longuement. C'est le plan

d'une batteuse pour le blé, un système qu'il a trouvé et dont il compte tirer parti. Il y travaille avec amour, à cette batteuse. Il y consacre presque tous ses moments de loisir, et il se presse, car il veut envoyer ce modèle à l'Exposition des Arts industriels, qui s'ouvre bientôt au musée. Il rêve constamment de cette exposition : le dessin représentant la coupe de sa batteuse, examiné par tous ces gros messieurs, ces savants qui discutent, approuvent, leur lorgnon au bout du nez... Son nom en vue, son humble nom d'ouvrier, devant qui la foule s'arrête... et puis, qui sait ? peut-être une médaille... Oh ! cette médaille... Et il s'acharne à son travail, fiévreusement, les mains tremblantes, le regard élargi devant l'horizon de la côte glorieuse.

Sur une chaise, Francine s'est endormie. La mère se lève, enlace du bras le cou de son homme d'un beau geste assuré de femme heureuse, et,

penchée, lui montrant leur fillette : « Regarde-la... » Elle dort son joli sommeil d'ange, la bouche mi-ouverte, avec ce sourire frêle qui ne la quitte pas, faisant risette à quelque rêve, en une pose charmante et mutine à la fois. Tous deux s'immobilisent dans une joie muette à regarder leur enfant endormie. Et le coucou, quand il ouvre sa cage, chante plus lentement, comme pour allonger les heures, puis, la dernière note jetée, il s'arrête un moment sur le bord avant de s'enfuir dans la boîte de chêne, à contempler cette joie close — car le bonheur est un frileux qui craint les courants d'air.

* * *

C'est là-haut, le *mazet* de Jacques, dans les garrigues avec sa façade carrée sur la côte, son mur bas de pierres sèches enfermant l'*olivette*, sous l'écrasement du soleil blanc, où s'étirent des ombres maigres de figuiers...

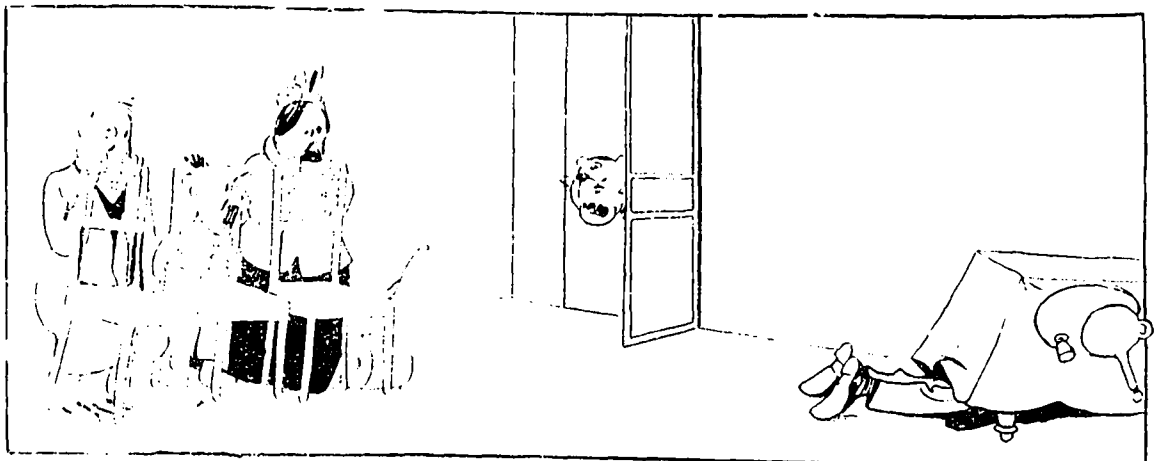
Tous les dimanches, les fenêtres s'ouvrent à l'odeur des lavandes...

C'est sa grande joie, à Francine, cette journée de lumière rigide où chantent les cigales. Elle s'assied au bord d'un mur, les yeux emplis de l'horizon de poussière et de bleu, où les arbres, les étres, l'air, sont comme solidifiés dans cette chaleur épaisse à couper au couteau... Les maisonnettes, tout loin, dégingolent la côte dans la lassitude des pins et des oliviers affaissés... Des voix montent d'une partie de boules sur les pierres du chemin, un étroit chemin de garrigues, grimant dans les cailloux, entre les murs dépassés d'amandiers, où les joueurs suant ont accroché leurs vestes... De bonnes odeurs de casseroles mitonnantes viennent des fenêtres ouvertes, se parfument en passant sur les thym, remuent dans l'air immobile des petites fumées droites des heures de cuisine. Et là-bas, entre deux collines s'encadrent une échappée de toits, un clocher, un bout de la ville engourdie dans la solitude des boutiques fermées...

... Jacques est dans la tonnelle, derrière le *mazet*. Une activité le courbe sur la table. C'est dans trois jours que s'ouvre l'Exposition du musée... Son dessin est là, presque achevé. Il a déjà mis son nom en belle ronde, d'une plume qui tremblait un peu : *Batteuse pour le blé, inventée par Jacques Chazot.* — C'est pourtant bête d'être ému comme ça... Mais aussi, ça lui semble si drôle que ce soit lui, ce Jacques Chazot, en vedette sur ce papier... Et il flngole, il arrondit un coin, il tire une dernière ligne... « Marie, Marie... » Vite, sa femme arrive : « Regarde la voilà finie... »

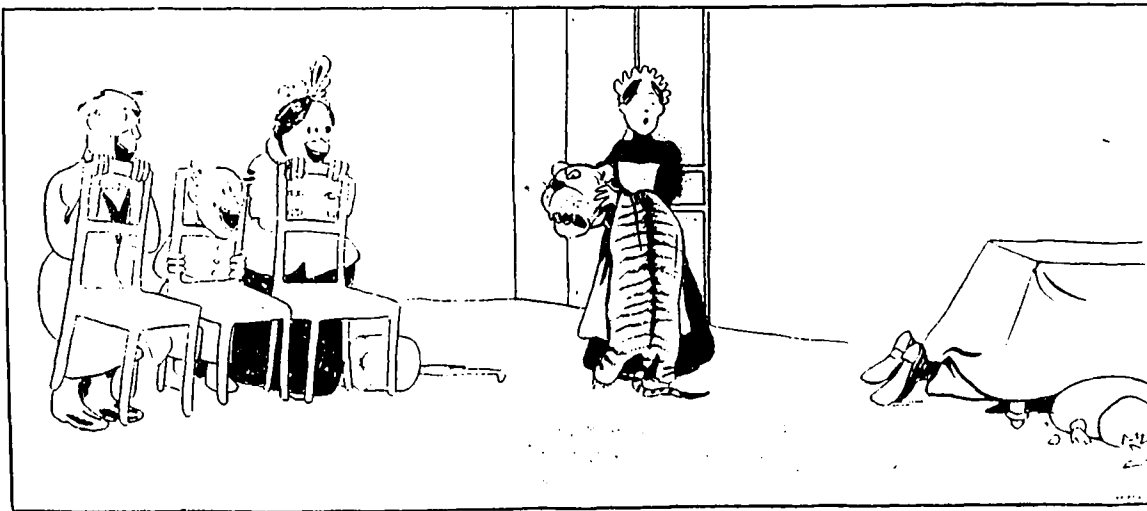
En dehors, sorti pour respirer, pour prendre une longue bouffée d'air après cette grosse émotion, Jacques regarde vers la ville, les yeux conquérants, se disent que dans trois jours on parlera, de lui là-bas... Et au coin de toutes ses pensées se dessine une effigie de médaille, comme les armoiries au coin des enveloppes blasonnées... Oh ! cette médaille qu'il

BRAVOURE — (Suite.)



II
 ! ! ! ! !

BRAVOURE — (Suite et fin)



III

La bonne. — Monsieur ! on apporte la descente de lit que vous avez achetée hier.

voit déjà, encadrée, au milieu d'un diplôme à devise : *Intelligence — Travail*... Ses galons d'ouvrier laborieux et probe... Où le mettra-t-il, ce tableau ? Dans la cuisine ? Dans sa chambre ? Embarras grave... Et tout à coup il a trouvé... Ce sera près du lit de Francine, car c'est à elle, l'enfant adorée, qu'il veut apporter toute sa gloire et tout son bonheur.

— Jacques, viens donc diner... Est-ce que tu n'as pas vu la petite par là ?...

Le repas est prêt. La femme appelle, les manches retroussées, s'es-suyant les doigts à son gros tablier bleu. "Je viens..." Mais avant de se mettre à table, il veut la voir encore une fois sa batteuse... Surtout regarder son nom, en haut du beau papier velin. Il pousse la porte...

— Francine !...

La fillette est là, dans la tonnelle, accoudée sur la table, à regarder le dessin. Au bruit, elle sursaute, retire vivement son bras. Et la bouteille d'encre renversée, coule sur le dessin en plein cœur...

...Quand Jacques, s'élançant, regarda sa batteuse, et qu'il ne vit que ce papier sanglant, qui avait été son œuvre, où s'effondraient tant de travail et tant d'espoirs, et sur lequel le nom *Jacques Chazot* demeurait seul intact comme une ironie trop amère, il eut une poussée de révolte terrible, et inconscient, les yeux égarés, il leva le poing, son lourd poing de mécanicien sur la tête blonde de l'enfant...

Et tout à coup, sans un mot, il s'affaissa sur la chaise et se mit à sangloter, lentement. Il voyait toujours cette encre couler, comme le sang de sa batteuse morte. Il lui semblait que toute sa vie chavirait, emportée à la dérive, noyée dans un flot d'encre qui montait toujours, irrésistiblement, couvrant l'horizon, avec la précision des forces implacables. Des sanglots d'enfant perdu secouaient sa large poitrine d'ouvrier. Devant les grandes douleurs, nous savons parfois rester des hommes, mais toujours les gros chagrins nous font redevenir tout petits...

Et comme il était là, éroulé dans sa douleur trop forte, des pas vinrent. Il regarda : Francine était devant lui. Elle avait à la main sa poupée qu'elle venait d'aller chercher, le seul bien que possédât sa petite vie pauvre.

Timidement, elle l'offrait.

— Tiens, papa, voilà ma poupée.

Et plus bas, dans un tremblement de larmes :

— Casse-là, si tu veux...

JEAN MADELINE.

PERAGALLA

Peragalla, crevant de misère, vint se dénoncer au juge d'instruction :

— C'est moi l'auteur du crime de la rue Michel. J'ai pénétré dans la loge de la concierge, vers minuit, et j'ai maintenu la vieille femme sous mon genou, tandis que de l'autre je fracturais l'armoire à glace.

On conduisit le misérable au Dépôt.

Le lendemain, le juge d'instruction, à qui on ne le faisait pas, manda Peragalla :

— Vous êtes un farceur ; vous n'avez pas commis le crime, car la victime de la rue Michel est un homme qui habite au cinquième et qui n'a pas d'armoire à glace ; en outre l'heure du crime était midi. Pourquoi mentiez-vous ?

— Parce que j'avais faim et j'espérais que l'on m'enfermerait à l'abri dans ces belles prisons où je pourrais dormir sur la paille humide des cachots et manger le pain (*bis*) des détenus.

— Je vois, reprit le juge : vous essayez de vous faufiler et vous frustrez de leur dû les vrais criminels. Ça n'a qu'un nom, ça, mon garçon ; ça s'appelle de l'ES-CRO-QUE-RIE. Vous tâchez d'entrer en prison sans l'avoir mérité par quelque action d'éclat ; filez, débarrassez le plancher !

Peragalla s'en fut ; mais, au bout de deux jours, son ventre affamé n'eut plus d'oreilles pour la voix de la conscience, et Peragalla pensa :

— Puisqu'il le faut pour mériter la prison, allons-y !

Il se posta sur la route Saint-Denis. Vers minuit passa un monsieur vêtu d'une belle fourrure et conduisant, seul, un élégant buggy ; Peragalla sauta sur le marchepied de la voiture et inséra, aussi facilement qu'une

annonce, la lame de son "lingue" dans le ventre du bourgeois. Il dévalisa le cadavre, sur lequel il saisit un portefeuille bourré de billets de mille.

Paragalla était un honnête homme ; il ne toucha pas aux billets de banque ; mais il vint le lendemain trouver le juge d'instruction et lui montrant le portefeuille, il se dénonça :

— C'est encore moi Paragalla, ce coup-ci c'est pour de bon. J'ai suriné une pante cette nuit, sur la route de Saint-Denis. Voilà ses fafiots ; vous pouvez regarder, le compte y est.

Alors, le juge d'instruction, à qui on ne la faisait pas, s'écria :

— Ah ça ! mon cher, c'est donc une idée fixe chez vous ? Chaque fois qu'il se commettra un crime, vous viendrez vous dénoncer et nous embrouiller ? Vous ne m'y prendrez pas aujourd'hui ; l'auteur du crime de Saint-Denis, on l'a arrêté

ce matin ; vous venez trop tard. Faites moi le plaisir de remporter vos paperasses et de me ficher le camp plus vite que ça. Agents, flanquez-moi ce bonhomme-là dehors !

Résigné, Peragalla se retira ; et maintenant il vit, sans remords et sans craintes, du fruit de ses crimes.

BILL SHARP.

CE QUI NE CHANGE PAS

Nous sommes dans le cabinet du docteur Dastapoutos, sommité médicale étrangère, fort cotée comme tout ce qui est étranger.

Un malade vient de le consulter, et s'arrêta au moment de sortir :

— Mais pardon, docteur, vous me donnez là une ordonnance qui est textuellement la même que celle d'il y a un mois...

Le docteur, un instant démonté, se remet aussitôt et, avec flegme :

— C'est pour dire, monsieur, que le prix de la consultation est également le même.

CHEZ THÉMIS

Le juge (au prisonnier). — Votre déclaration ne s'accorde pas avec la déposition du dernier témoin.

Le prisonnier. — Je n'en suis pas étonné, il est encore plus menteur que je le suis moi-même.

SURVEILLE SON BIEN

Marie. — Madame ne devrait pas mettre cette robe aujourd'hui par ce temps abominable.

Madame. — Et pourquoi cela ?

Marie. — Parce que madame m'a promis de me la donner quand elle ne la mettrait plus et que... naturellement, je tiendrais à la porter aussi fraîche que possible.

PRIS AU MOT

M. Boniface. — Le proverbe est toujours vrai : "La charité commence chez soi."

Mme Boniface (tendant la main). — Veuillez donner à une pauvre femme cinquante dollars pour s'acheter une toilette de printemps.

LES EXIGENCES ELECTORALES



M. XXX. — Le jeune DuCallas m'a demandé la main d'Ernestine, hier, et je lui ai répondu : Prenez-la et soyez heureux.

Mme XXX. — Oh ! Auguste, si l'on peut.

M. XXX. — Mais je ne pouvais refuser... C'est demain jour d'élection et si je l'avais mis à la porte, je perdais son vote.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Voici venir la Semaine Sainte. A ce propos, nous pensons qu'il intéressera nos lecteurs de savoir quelles sont les différentes églises qui possèdent encore les principales reliques de la Passion.

UN SINGULIER PROCÉDÉ



I
— Sapristi ! Je viens de salir le bout de ma bottine. Et moi qui vais faire une visite... Oh ! une bonne idée. Voici un bonhomme qui vient de mon côté, il va en supporter les conséquences.

rois lombards ; le troisième est à Notre-Dame de Paris ; le quatrième à Monza, près Milan.

L'éponge est conservée à Rome, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

La pointe de la lance est à Paris ; le reste à Rome.

Sainte Hélène a donné à l'église de Trèves la robe sans couture.

Charlemagne a fait don de la sainte tunique au monastère d'Argenteuil, où sa sœur était religieuse.

Cette tunique, qui est actuellement dans l'église paroissiale d'Argenteuil, est devenue le but de nombreux pèlerinages.

Le saint suaire est à Turin.

L'église de Carouin, dans le diocèse de Périgueux, possède le suaire de la tête.

Rome est en possession du linge avec lequel sainte Véronique essuya le visage du Christ.

Enfin, la partie supérieure de la colonne de la flagellation est Rome, dans l'église de Sainte-Praxède, où elle a été transportée en 1223. L'autre partie est à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulchre.

* * *

Le jour des Rameaux, c'est le dernier dimanche du Carême, une sorte de trêve à la pénitence imposée depuis cinq semaines et qui va doubler de rigueur pendant la semaine sainte.

On la nomme aussi Pâques-Flouries, car il est d'usage, dans toutes les églises de la chrétienté, de donner ce jour-là aux fidèles une branche de buis béni, précieux talisman que chacun conserve pieusement toute l'année comme un symbole de la protection divine sur le foyer familial.

C'est surtout à Rome, où sont conservées toutes les traditions du christianisme, que cette fête est particulièrement remarquable.

Dans ce pays du soleil, le buis est presque entièrement délaissé et remplacé par des fleurs artistiquement tressées en gerbes, et par des palmes, dont le feuillage éminemment décoratif donne au défilé des processions un cachet de grandeur bien en rapport avec la magnificence des édifices de la Ville Éternelle.

Sait-on que ces palmes, dont il est fait un si grand usage à la basilique de Saint-Pierre, proviennent presque exclusivement de la petite ville de San-Remo près Gênes, et cela par suite d'un privilège accordé par le pape Sixte-Quint ?

C'est une légende que nous allons raconter :

Voulant faire ériger, au centre de la place Saint-Pierre, l'obélisque qui gisait alors au milieu des ruines du Colisée, le Souverain Pontife fit appeler Dominique Fontana, son architecte, et le chargea de mener à bien cette difficile opération.

Ce dernier après avoir pris toutes ses dispositions, répondit sur sa tête du succès de l'entreprise, à la condition de n'être gêné dans ses comman-

Le bois de la croix se trouve en grande partie à Notre-Dame de Paris et dans la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. C'est également dans la basilique romaine de Sainte-Croix-de-Jérusalem que l'on conserve la tablette sur laquelle a été tracée, en hébreu, en grec et en latin, l'inscription : I. N. D. I. (*Jesus Nazarenus Rex Judæorum*).

La couronne d'épines est à la Métropole de Paris, mais un grand nombre de ses épines ont été données à d'autres églises.

Elle était autrefois entourée d'une simple couronne de cristal ; aujourd'hui elle est enfermée dans un nouveau et somptueux reliquaire.

Des quatre clous de la Passion, l'un fut jeté par sainte Hélène dans la mer Adriatique pour en calmer les tempêtes.

Le second est incrusté dans la célèbre couronne de fer des

déments par qui que ce fût. Sixte-Quint, dont tous les historiens ont fait connaître le caractère énergique et même cruel, édicta la peine de mort contre quiconque troublerait le silence pendant tout le temps que nécessairement les travaux. Dieu sait cependant quelle foule était massée sur la place ! L'opération marcha d'abord à souhait et tout présageait une heureuse issue : déjà le monolithe était suspendu à l'extrémité des palans ; encore un effort et il allait être mis en place définitivement.

Tout à coup, par suite d'une tension trop violente, les câbles, déjà échauffés par leur frottement dans les poulies, se mirent à craquer sinistrement.

L'émotion de la foule était à son comble en voyant le danger que courraient les nombreux ouvriers sur lesquels la gigantesque masse de pierre était suspendue et qu'elle allait broyer dans sa chute !

Un courageux citoyen, Bresca, natif de San-Remo, rompant le silence solennel, éleva la voix au mépris de la sentence papale et cria : *Acqua alle fiani*. (De l'eau sur les cordages.) Le conseil était bon et, immédiatement suivi, eut pour résultat de rendre aux cordages leur élasticité première : bientôt l'obélisque occupa l'emplacement qui lui était destiné.

Pendant ce temps, les gardes s'étaient emparés de Bresca et l'avaient traîné jusqu'au pied du trône du Souverain Pontife.

— Tu as mérité la mort pour avoir enfreint mes ordres, lui dit celui-ci ; mais, comme beaucoup de braves gens te doivent la vie, pour le bon conseil que tu as donné, je veux t'accorder une récompense : fixe-la toi-même.

— Saint-Père, je ne désire rien personnellement, mais, si Votre Sainteté veut accorder à mon village natal, qui possède des palmiers superbes, le privilège de fournir à la basilique de Saint-Pierre les palmes dont elle a besoin chaque année pour les Rameaux, je serai pleinement satisfait.

Le pape accorda le privilège, et voilà comment San-Remo prospéra et devint une petite ville dont les habitants ont la spécialité de donner aux palmes, par une préparation spéciale, la belle couleur jaune d'or qui les rend si jolies à l'œil, au grand profit de ceux qui les cultivent.

* * *

Maintenant un mot sur l'adoration de la croix le vendredi saint à Rome. L'office a commencé au milieu d'un lugubre appareil ; David et les prophètes ont pleuré la mort du Juste ; le Juste a prié pour ses bourreaux ; les oraisons sacerdotales sont finies : tout se prépare pour l'adoration de la croix ; encore un peu et l'on voit le Souverain Pontife à cheveux blancs et tout le sacré collège prosternés contre terre. Le cardinal célébrant est seul debout, découvrant l'un après l'autre les bras de la croix, comme pour manifester le grand mystère du Calvaire. Lorsqu'il l'a déposée sur un riche coussin, voici quatre prélats et un aide qui s'approchent respectueusement du Souverain Pontife remonté sur son trône. Ils se mettent à genoux devant le Saint-Père et lui ôtent ses mules. Le Vicaire de Jésus-Christ, revêtu seulement de l'aube, du cordon, de l'étole violette et de la mitre blanche, s'avance pieds nus et les mains jointes vers l'extrémité inférieure des bancs du sacré collège ; là on lui ôte encore la mitre et la calotte. Dépouillé de tous les insignes de sa suprême dignité, il fait une première génuflexion suivie de deux autres, à mesure qu'il avance vers la croix qu'il adore et qu'il baise. Trois fois le front de l'auguste vieillard touche le pavé du sanctuaire ; et lorsque, prosterné au milieu de la chapelle, il repose



II
— Au lieu de lire votre journal, vous feriez mieux de ne pas me bousculer, imbécile ! Tenez, voilà pour vous apprendre la politesse... V'là !... v'là !!!

ses lèvres sur les plaies sacrées du Dieu crucifié, la foi du chrétien s'exalte en voyant cette croix, jadis objet d'ignominie, recevoir dans ce jour, après avoir subjugué le monde, les hommages de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

Mais le cœur, qui dira ce qu'il éprouve pendant cette sublime et touchante cérémonie ? Au moment où le Saint-Père fait la génuflexion, le chœur commence d'une voix basse et plaintive le chant si tendre de l'*Inproperium* : *Popule meus, quid feci tibi ?* (Mon peuple, que t'ai-je fait ?) Impossible de rendre l'effet de ces reproches divins lorsqu'on les entend répéter à la chapelle Sixtine sur les notes immortelles de Palestrina.

KODAK.

L'impossible perd tous les jours du terrain.



III
— Maintenant, je peux aller faire ma visite ; ma chaussure est même plus propre qu'auparavant.

LA VRAIE CHOSE



M. Toby.—Vous seriez bien aimable de me passer l'instrument pour ouvrir les boîtes de conserves.
 La maîtresse de pension (sèchement).—Pourquoi, s'il vous plaît ?
 M. Toby.—Pour ouvrir ce pâté.

COURRIER FEMININ

La toilette moderne a cela de particulier, qu'elle ne cherche dans la mode que des inspirations et non des modèles à copier servilement.

Il s'ensuit que la variété des formes, des garnitures, des genres est extrême et que toute femme se synthétise, pour ainsi dire, dans son costume.

En effet, nos goûts, nos préférences et jusqu'à notre caractère peuvent se marquer dans notre costume. La femme qui a mauvais goût est forcément ridicule ; celle dont le goût est sûr sait se créer des toilettes très personnelles et vraiment esthétiques.

On ne peut s'empêcher de faire ces réflexions quand on va dans le monde, quand on en fréquente les assemblées où tout est réuni pour le plaisir des yeux et où la moindre faute de goût apparaît d'autant plus grossière que tout le reste est parfait.

Les femmes qui veulent être élégantes feront donc bien de ne pas s'en tenir seulement au goût unique de leur couturière, mais de regarder autour d'elles, de sortir un peu, de faire des comparaisons entre les toilettes et entre les personnes, enfin de se donner à elles-mêmes cette éducation du goût qui ne s'acquiert pas par la seule lecture des journaux de modes.

Encore quelques notes sur la coiffure il y a quelques siècles.

Un soir, la duchesse de Chartres, fille du duc de Penthièvre, mère de Louis-Philippe, parut à l'Opéra coiffée d'un Pouff au Sentiment dont Bachaumont, dans ses *Mémoires*, donne la description suivante :

" Au fond, était une Femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le Duc de Beaujolais, son fils aîné, dans les bras de sa nourrice. A droite, était un Perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse ; à gauche, était un petit Nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était garni d'une touffe de Cheveux du Duc de Chartres, son mari, du Duc de Penthièvre, son père, du Duc d'Orléans, son beau-père. Tel était l'attirail dont la princesse se chargeait la tête. Toutes les femmes raffolèrent des Pouffs et voulurent en avoir."

Marie-Antoinette encourageait par son exemple ces modes extravagantes. En 1776, elle se montra à l'Opéra avec un toupet relevé et hérissé en pointe. Ce fut la coiffure à la *Hérisson*, que les hommes se prirent à imiter.

C'est une passion immodérée de panaches, une fureur inouïe de plumes, dont une seule valait jusqu'à cinquante louis (\$1.000 d'aujourd'hui). On lit dans les *Mémoires historiques sur le règne de Louis XVI*, de Soulavie :

" Quand la reine passait dans la Galerie de Versailles, on n'y voyait plus qu'une forêt de plumes, élevées d'un pied et demi, et jouant librement au-dessus des têtes."

Mesdames, tantes du roi, appelaient ces coiffures des ornements de chevaux.

" Les coiffures, dit Mme Campan, parvinrent à un tel degré de hauteur par l'échafaudage des gazes, des fleurs et des plumes, que les femmes ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer, et qu'on les voyait souvent pencher la tête ou se mettre à la portière ; d'autres prirent le parti de s'agenouiller pour ménager d'une manière encore plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées."

Aucune description ne peut rendre l'aspect de ce monstrueux échafaudage de cheveux crépés, bouclés, hérissés, entremêlés et surchargés de

plumes, rubans, gazes, guirlandes, fleurs, perles, diamants. La coiffure représentait des paysages, des jardins à l'anglaise, des montagnes et des forêts.

Dans les autres pays, c'est en forgeant que l'on devient forgeron, mais à Gretna-green, c'est, ou plutôt c'était en forgeant que jugo de paix mariait les gens. Ce juge de paix pouvait être forgeron, ou épiciier, marchand ou plombier, mais la légende l'a fait rester forgeron, parce qu'il était plus symbolique.

Forger sur son enclume les chaînes de l'hyménée, c'est une image très adéquate, même pour un jugo de paix.

Tandis que s'il eût été, par exemple, tripiier ou même marchand de vins, tout en étant jugo de paix, ses fonctions de marieur y eussent perdu en noblesse.

Tout au plus aurait-on pu tolérer qu'il fût allumeur de réverbères, à cause des torches de l'hyménée.

Donc, à Gretna-green, on se mariait très facilement, c'est-à-dire sans formalités, devant le juge de paix de l'endroit.

Voici pourquoi on avait recours, clandestinement, à ses services comme officier de l'état-civil.

La loi écossaise, jusqu'en 1848, était beaucoup plus large que la loi anglaise en ce qui concerne le mariage.

Mais, d'autre part, la loi anglaise reconnaissait la validité du mariage contracté sous le régime de la loi écossaise.

Alors les couples que des parents barbares empêchaient de se marier en Angleterre allaient tranquillement se marier en Ecosse. Et ils choisissaient Gretna-green à cause de sa proximité de la frontière qu'ils pouvaient rejasser immédiatement.

Les plus grands noms de l'aristocratie anglaise figurent sur les registres de cette justice de paix qui se faisait, bon an, mal an, un revenu de plus de \$5.000.

XXX.

DE MIEUX EN MIEUX

Galopin.—Venez donc lundi fumer un cigare.

Boivot.—Je ne fume pas.

Galopin.—Alors, venez jeudi déguster un bon verre de vin.

Boivot.—Merci, je ne bois pas.

Galopin.—Eh bien, sans cérémonie, venez donc chaque soir.

RÉFLEXION DE FABIEN

—Ce qui manquera toujours aux villes, c'est le grand air de la campagne.

RAISON SANS RÉPLIQUE



—Monsieur !... si vous voulez jouer à l'imbécile avec moi, je vous préviens que vous ne gagnerez pas !

LEÇON DE DANSE



Tinine.—Tu vois, monsieur... Faut prendre ta robe comme ça... Et puis comme ça... Et puis, faut pas avoir l'air si bête !

NOCTURNE

*C'est l'heure de la Nuit aux minutes étranges,
Où les Elfes jouent font leurs rondes d'enfants,
C'est l'heure familière où dorment les mésanges
Dans les platanes nains et les chênes géants !*

*Plus aucune clarté ! L'ombre croît avec l'ombre
Que traverse halutant un grand oiseau de nuit ;
Et le jet d'eau s'est tu dans le bassin plus sombre
Et le marbre vivant est mort avec le bruit.*

*Etoiles et Ciel Noir ! La Nature est un Nombre
Et l'obscur lentement s'érapore et s'enfuit.
Le silence profond plane et plane sans trêve,*

*La nuit marche en traînant son Infini changeant,
Et la Lune versant sous les branches, du Rêve
Emprienne les fleurs dans ses chaînes d'argent.*

AGUSTIN DE VIALAR.

COMME CHEZ TOI...

Un petit café de quartier. Un consommateur, seul dans un coin et mélancolique, monologue en fumant sa pipe :

Ernest ne m'a jamais réinvité à dîner... Il revient rarement à ce café et semble m'éviter... Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire ?

Voyons. Je fis la connaissance d'Ernest, ici même, il y a deux ans. On venait tous les soirs prendre sa petite absinthe, à la sortie du bureau. On se tirait un coup de chapeau, par hasard, pour se demander les journaux, ou l'eau frappée, ou le pyrogène.

Un jour, il a besoin d'un quatrième à la manille. Et ma foi ! je fais le quatrième. Nous gagnons, Ernest et moi. De ce jour-là, nous sommes comme des frères, si bien qu'au bout d'un mois Ernest m'invite à dîner : "Laisse-toi faire, tu verras ma femme ; et puis, tu sais, fais comme chez toi, à la bonne franquette, et allez-y donc !"

Mais, moi, je suis maniaque, ça me change les habitudes, et je réponds évasivement : "Je ne dis pas non, un de ces jours, on verra, mais pas ce soir..."

Et, chaque fois que la partie de manille prolongée oblige Ernest à rentrer après sept heures et demi, il veut m'emmener : "Viens donc, ma

femme sera heureuse de te connaître, je lui ai parlé de toi. Et puis, tu sais, comme chez toi."

Au fond, je sais bien que c'est pour s'éviter une semence et me faire jouer le rôle de paratonnerre qui détournera l'orage conjugal ; mais, un jour, il y a trois semaines, après m'être laissé inviter pendant des mois, j'y vais.

Et, tandis que nous gagnons son domicile, Ernest m'encourage encore : "Tu n'as pas à te gêner, tu seras comme chez toi."

Mme Ernest nous accueille très aimablement, en disant :

—C'est du veau.

—C'est bon, c'est bon, répond Ernest, mon ami est prévenu, il est ici chez lui, il ne vient pas pour le veau.

Comme il fait chaud, j'enlève mon veston. Pendant que Mme Ernest ouvre une boîte de sardines achetée en mon honneur, Ernest m'offre une cigarette et, pour ne pas avoir l'air d'un épateur, j'allume ma pipe.

A ce moment, mon cor me fait terriblement souffrir. J'enlève mon soulier gauche et, pour chausser une pantoufle, je passe dans la chambre à coucher. Là, je découvre, accroché à un pormanteau, un peignoir blanc. Il me vient une idée très rigolo. Je me mets dans le peignoir (il fait si chaud !). Et je rentre dans la salle à manger, tout blanc, avec un soulier et une pantoufle.

Ernest se tord. Mme Ernest murmure qu' "il y a des gens vraiment sans gêne". Il s'agit sans doute d'un voisin et j'ai le bon goût de ne pas me mêler à la conversation. Ernest dit :

—Ma femme souffre un peu du mal de tête. Ne fais pas attention.

Là, j'ai un mot drôle. Je réponds :

—Ça n'est rien. Faut la faire plomber, pas la faire arracher.

Et on se met à table.

Une petite bonne, que je n'avais pas encore vue, apporte le dîner. Je lui pince le bras. L'huile des sardines se répand sur la nappe. Mme Ernest casse un verre. Je conclus :

—Ça n'est rien. Ça porte bonheur.

Et on mange, après avoir fait recuire le veau que je trouve un peu trop saignant. Au dessert, Mme Ernest me dit bonsoir d'un air peu content (à cause de sa migraine) et va coucher les petits.

Nous restons, Ernest et moi à causer de nos petites affaires, en fumant et en vidant la bouteille de fine champagne.

Je me retire tranquillement vers minuit, et voilà.

Ernest ne m'a jamais réinvité à dîner... Il revient rarement à ce café et semble m'éviter... S'il s'amène ce soir, j'aurai une explication...

J. GODESKI.

MODE LUXUEUSE

Connaissez-vous, disait le *Journal de Paris* en 1781, l'histoire de cet homme qui n'ayant qu'une manchette en dentelles, la montra au suisse à la porte d'un hôtel, comme passeport assuré, en cachant avec soin sous la basque de son habit, l'autre manchette qui n'était hélas ! qu'en mousseline ?

Mais une fois entré, dans la chaleur de la conversation, comme on ne songe pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein salon cette manchette scandaleuse.

Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison qu'elle fit sur-le-champ monter le suisse pour le réprimander. Le portier ne comprenait rien à la verte semonce qu'il recevait, parce que, dans l'intervalle, l'homme qu'on lui désignait avait caché de nouveau l'humble mousseline, et ne gesticulait plus que de la main à la dentelle.

Aussi le lendemain, le portier, bien grondé, se montra inflexible, à ce point qu'un officier qui avait perdu un bras à l'armée s'étant présenté, il ne voulut pas le laisser entrer, exigeant l'apparition des deux manchettes égales, et jurant qu'il n'aborderait pas Madame autrement, quand même la gazette aurait annoncé à toute l'Europe la perte du bras et de la manchette.

UNE VOCATION

PENSÉES D'UNE REINE

N'écrivez pas, si vous pouvez vous en empêcher.

On se met à genoux devant l'artiste parce qu'on sent en lui une attribution de la divinité : le pouvoir créateur.

CARMEN SYLVA.

AU TRIBUNAL

Le juge. Vous êtes célibataire ?

L'accusé (un type rébarbatif).

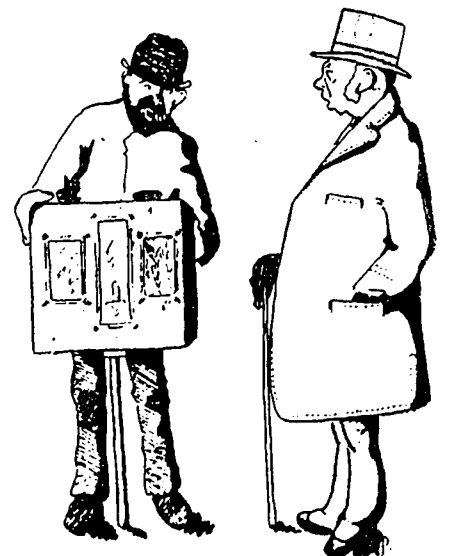
Mais oui, mais oui ! Votre Honneur a peut-être une fille à marier !

CHEZ LE BOUCHER

C'est vrai que votre pauvre cheval est mort avant-hier ?

Malheureusement oui !

Alors, je ne prendrai pas de saucisson aujourd'hui.



—Vous n'êtes pas invalide, vous pourriez bien travailler.

—Qu'voulez-vous. Je suis une victime de ma vocation... Oui, je suis né musicien.

UN COMMENCEMENT



—Mon cher Duplan... avouez que ma fille est charmante... Que diantre, faut-il que je vous fasse les premières avances ?

—Ma foi... je n'aurais jamais osé... Mais en effet, une petite avance de \$5,000 sur la dot me ferait plaisir.

QUINQUINA

Après des années d'études à Paris que couronnait le meilleur succès, Quinquina songea à faire profiter ses compatriotes de ses talents de médecin. Les méchantes langues avancèrent, peut-être, que ce n'était pas un avantage qu'il leur faisait ; mais nous, sans penser à mal, nous voulons croire qu'ils en furent très heureux.

Frais émoulu des Facultés, le nouveau docteur paraissait au fait des méthodes les plus nouvelles de la science ; sa famille avait d'excellentes relations ; et, lui-même, ne manquait ni de l'affabilité, ni du dévouement qui devaient lui assurer une nombreuse clientèle. Il n'y eut bientôt dans le pays de médecin plus en renom.

Au dire de tous, le plus habile et le plus estimable des hommes, il n'en portait pas moins ses défauts. Peccadilles, en vérité ! impossible de trouver savant plus distrait. Mais, sans compter qu'il lui arrivait de prescrire certains médicaments à contre usage, on conta de lui maintes histoires assez plaisantes.

N'est-ce pas à lui que l'on rapporte celle des sangsues données en "cuillérées à bouche à prendre toutes les deux heures ?" ce qui mit bien la cliente, une bonne vieille femme, dans l'embarras, parce qu'elle ne savait si elle les devait ou non apprêter. Enfin, elle se décida pour la cuisson ; c'était plus facile à digérer.

Au demeurant, M. Quinquina était bien le plus aimable docteur qui se pût voir à vingt lieues à la ronde. Il était d'humeur facile, gentil au possible, surtout avec les dames. Il gardait son cœur vierge d'illusions parce qu'il ne l'avait pas, comme tant d'autres, hélas, roulé dans les fanges de Paris. Et il aurait été le plus heureux médecin du monde, n'eût été son étourderie, qu'il était le premier à regretter et à blâmer, et qu'il savait du reste réparer à merveille.

Nous sommes chez lui, un soir d'hiver. La journée a été rude. Quinquina se délasse, les pieds aux chenets, en feuilletant le Bulletin médical

de la semaine. Dehors, le vent fait rage. Il cogne à la croisée. Il a l'air de dire : "sortira, sortira pas". Et Quinquina, qui fait la sourde oreille, n'en jouit quo mieux de son bien-être. Mais la sonnette tinte d'un air désespéré. Allons bon ! Vous voyez la grimace de ce pauvre docteur. Aurait-il le caractère le meilleur du monde, qu'il ne laisserait pas de maugréer contre une visite si importune. Va-t-il falloir quitter ces chaudes flammes pétillantes pour recevoir dans les oreilles les rires moqueurs du vent ?

Une fillette de quinze à seize ans, qu'essouille une course rapide, vient le prier pour sa mère qui est malade. Touché de ses larmes, il endosse un gros pardessus à fourrure et se met à la suivre. Ils vont vite sans parler. Après une assez longue marche, ils arrivent à une maison de chétive apparence, qu'éclaire à peine un mauvais lumignon. Une vieille femme gémit sur un grabat. Notre docteur s'approche, regarde, interroge, palpe, ausculte. Eh bien ? demande la fillette, qui a suivi avec anxiété les manœuvres de l'homme de l'art ; et Quinquina, prévoyant une maladie longue, mais peu grave, esquisse un sourire pour rassurer l'enfant et dit : "Cela ne sera rien, dans huit jours elle sera morte."

—Ah ! mon Dieu ! s'écria la pauvrete, qui tombe en pleurs, sur une chaise.

Quinquina était désespéré de son lapsus, parce que cette fois, vous en conviendrez, l'étourderie passait la mesure. Il ne savait comment faire pour se rattraper. Quelle excuse de sa sottise ! Mais non, mon enfant, vous vous méprenez... je n'ai pas dit, non je n'ai pas voulu dire... et ceci et cela, il cherchait toujours un moyen qu'il ne trouvait pas ; et la fillette ne cessait de se lamenter. Quelle situation, pensait-il, quelle situation ! et il arpenta rageusement la chambre. La jeune fille le regardait : "Voyons, docteur, dites-moi la vérité !"

Non, jamais vous n'imaginerez ce que ressentit Quinquina à cette minute ! Fut-ce l'accent désespéré de la question, l'attitude de la suppliante ou l'expression de son regard, il en resta tout saisi. L'enfant qui l'était venu guérir en son logis, se révélait ici femme faite. Elle était belle, vraiment belle ; et le cadre de misère où il la voyait lui donnait un attrait de plus.

Comme il se fit doux pour la rassurer ! Il lui parla longuement, s'informa d'elle, de ses parents, en y mettant même plus de sollicitude que n'aurait fait un simple médecin. L'intérêt qu'il lui portait, croissait avec les attentions qu'il lui témoignait ; et il la quitta sur le plus favorable des sourires.

Il revint, pour la consoler, le lendemain. Il y revint encore le jour suivant. Il y fut enfin tous les jours ; et pourtant la bonne femme était sur pieds : mais c'est qu'il s'intéressait à son estimable fille, et, il s'intéressait à elle tant et tant, qu'il finit par l'épouser.

Il n'eut pas lieu, dit-on, de s'en repentir, car elle le rendit le plus heureux des époux. Nous voulons croire qu'il fit de son côté le plus possible pour que la lune de miel eût la plus longue durée.

Toutefois, je vous engage fort à ne pas vous autoriser de cela pour vouloir faire le distrait si vous ne l'êtes, ou pour persévérer dans ce défaut, si vous le possédez, ou s'il vous possède, comme vous voudrez. Pour on compenser le ridicule on n'a pas toujours la bonne fortune de rencontrer — par distraction comme ce coquin de Quinquina — la plus adorable des petites femmes !

PAUL MARVELLIS.

FUMISTERIE

Un individu, à la tournure d'artiste, chapeau mou, pantalon large, barbe en pointe, se présente chez le chef de police, portant avec précaution quelques pavés de bois comme ceux qui garnissent nombre de rues de certaine ville.

—Que voulez-vous avec ces pavés de bois ? — lui dit avec étonnement le secrétaire du bureau.

—J'ai trouvé ces objets dans la rue, et je me fais un devoir de vous les apporter.

—Quelle idée ! mais vous avez dû en voir encore beaucoup d'autres.

—Oui, monsieur le secrétaire, mais je ne pouvais pas vous les apporter tous à la fois.

PENSÉES

Au sommet du Calvaire, on est si près des cieus ! — SYLVANE DE KERHALVÉ.

Le bonheur, c'est l'amour, mais l'amour transformé. — LS MOXOD.

Partout où brille un phare, on espère un rivage. — JEAN DE PURV.

Nul ne sait le bonheur, à moins qu'il n'ait aimé. — EMILE PREDL.

AMABILITÉS CONJUGALES

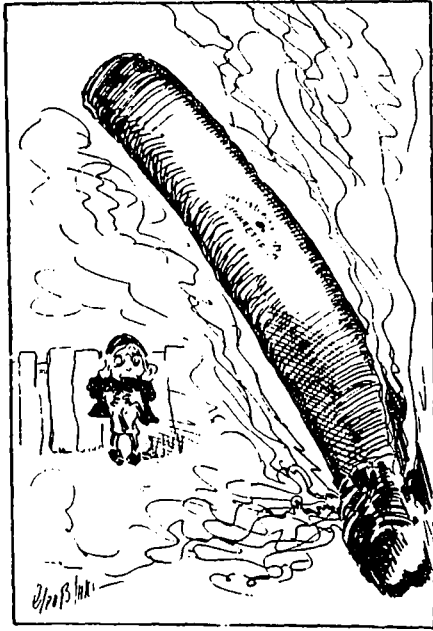


—Où irons-nous, ma petite femme ?
—Où tu voudras, mon gros chéri !

COMPARAISON



I
Ce qu'était aux yeux de Toto la première cigarette quand il l'essaya...



II
...Et ce qu'elle lui parut être après avoir été essayée!

LEVER DE L'AURORE

*Une vague lucide blanchit le firmament,
Comme à travers un voile à demi transparent,
La nature apparaît calme et majestueuse,
Les monts semblent perdus dans l'ombre vaporeuse,
Et les grands peupliers, en géants orgueilleux,
Ont l'air d'avoir le front dérobé dans les cieux.
Le petit bouton d'or s'ouvre dans la prairie,
Et l'insecte auré cherche la fleur chérie ;
L'oiseau chante son hymne au divin créateur ;
Et dans le chemin creux, le pas du moissonneur
De ce lieu ravissant rien troubler le silence.*

*Tout sourit au bonheur dans la nature immense !
De l'humble ver de terre au brillant papillon,
Et de l'herbe des prés à la fleur du sillon,
Dans un hymne divin, dans un pieux délire
Tout ce qui vit s'éveille avec un doux sourire :
Tout bénit Dieu, tout aime, et la suave fleur
Prie avec son parfum et l'homme avec son cœur !*

ÉVARISTE CARRANÇE.

LE DOCTEUR BISTOURI

Il était une fois... — commença ce soir-là le brigadier Malancel — un major qui n'était pas tendre.

— Il faut réagir contre le mal, disait-il, réagir violemment. Si la réaction n'est qu'égalité et contraire à l'action, elle ne fait qu'enrayer la maladie, elle ne la guérit pas. Il faut donc qu'elle soit la plus forte.

Et puis ? qu'est-ce qu'un soldat ? Un homme qui doit s'attendre à être broyé, mis en miettes, à rester de longues heures sur un champ de bataille, blessé, au milieu des morts, sans eau, sans secours. Pour cela comme pour toutes choses, il faut un entraînement préalable. Donc, bienheureux ceux qui, malades, tombent entre mes mains. Habités qu'ils seront à souffrir, ils seront plus vaillants que les autres, quand le moment sera venu.

Drôle de théorie, me direz-vous ? Chacun a ses idées, et le docteur Bistouri tenait aux siennes. Le monde est aux entêtés.

Drôle de nom aussi, n'est-ce pas ? Ce n'était point le sien ; mais je ne lui en ai jamais connu d'autre.

On l'avait baptisé ainsi parce que dès qu'un malade se présentait à lui, il criait d'une voix de stentor :

— Où est le bistouri ?

— Mais, monsieur le major, ma maladie ne demande aucune opération.

— Comment ! pas un pauvre clou ? pas un bol anthrax ? pas le plus petit abcès ! Mais alors que venez-vous faire ici ?

— Monsieur le major, je suis tombé de cheval et je suis courbaturé.

— Eh ! parbleu ! je savais bien que j'avais besoin du bistouri. — Vite ! douze ventouses.

Et le major, au comble de la joie, scarifiait les douze ventouses, en traçant des raies longues et profondes semblables à celles dont les cuisiniers émaillent leurs biftecks.

Quand il avait à opérer un furoncle, c'était du délire !

— Une belle incision, s'écriait-il, une incision cruciale. — Là, voilà qui est fait !

Et la nuit, il rêvait qu'il était envoyé à l'hôpital de Biskra, pays des clous.

En moins d'un an, tous les cavaliers du 39^e chasseurs avaient reçu du

sanguinaire Bistouri une ou plusieurs balafres, qu'on aurait facilement confondues avec des coups de sabre.

Le docteur était radieux.

— Le clou continue à donner, disait-il, Bravo ! Les anciens ne brouchent déjà plus. A peine si les jeunes font la grimace. Vienne une campagne, et, grâce à moi, le régiment n'aura pas peur des coups de sabre allemand.

Et il se frottait les mains.

Cependant les malheureux qui se voyaient obligés de se présenter à sa visite ne pensaient pas comme lui, et plus d'un déjà avait ruminé le moyen de se soustraire à la douloureuse opération.

Un beau matin, il y avait affluence de malades, et dès le premier, qui présentait du reste aux yeux du major un clou énorme, le docteur Bistouri demanda :

— Où est le bistouri ?

Le bistouri avait disparu.

En vain, le tisanier le chercha jusqu' dans le pot de Mellite de Roses et dans le paquet de chiendent, l'instrument nécessaire resta introuvable.

Le docteur écumait.

— Mais, tas de serins ! criait-il, vous vous figurez donc que cela m'empêchera de vous opérer ? Ah ! vous m'avez volé mon bistouri ! Attendez un peu ! Qu'on m'apporte des mouchettes !

Mais en entendant les paroles furieuses du docteur exaspéré, tous les malades s'étaient éclipsés, préférant une punition à l'opération bizarre qu'on leur annonçait.

Alors le docteur fit inscrire leurs noms à l'encre rouge sur une petite liste, afin de pouvoir, comme il l'espérait, les repincer au demi-cercle.

En effet, lorsque pour une cause quelconque un des malades du jour néfaste reparaisait, le tisanier se penchait vers le docteur et lui disait :

— Il a chipé le bistouri.

Cette phrase était accueillie par le docteur avec une véritable satisfaction.

— Vraiment, mon ami, vous êtes malade ? lui disait-il d'un ton doux. En effet, le pouls est mauvais. Attendez. Nous allons vous enlever cela comme avec la main.

Et le terrible major, prenant un immense gobelet, se mettait à composer une mixture, dans laquelle il faisait entrer de l'émétique, de l'ipéca, de l'eau de Sedlitz, de l'huile de ricin, tout le tremblement, quoi !

Puis, dès que le patient avait avalé, il lui criait d'un ton satanique :

— Ah ! tu as chipé le bistouri. Il est vengé, le bistouri ! Tu vas te tordre dans les coliques ; tu vas avoir d'affreuses nausées. Ce sera ton purgatoire, en attendant que tu ailles en enfer pour m'avoir volé mon bistouri.

* * *

Un jour, les malades constatèrent que le docteur Bistouri marchait péniblement.

Il s'asseyait plus péniblement encore.

A peine couvrait-il la moitié de sa chaise, et affaissé, distrait, il reconnaissait tout le monde sans observation.

— Monsieur le major est malade ? se permit enfin de lui demander le tisanier avec un respectueux intérêt.

— Oui, je suis malade, lui répondit le docteur d'un ton rogue. J'ai un clou.

— Quel malheur qu'on ait chipé le bistouri ! reprit le tisanier, monsieur le major, qui s'en sert si bien, se serait soulagé.

Le major le regarda d'un mauvais œil et s'en alla.

— Quelle brute que ce tisanier, se disait-il à lui-même. Que vient-il me

LA PARTIE INTERROMPUE



I
La bonne. — M'sieu, venez vite, m'sieu vient d'être père d'un gros garçon !
M. Laquetue. — C'est bon, c'est bon !... je monte !

parler de bistouri ! C'est horriblement douloureux ces clous. Vrai ! on n'en a pas idée... quand on n'en a jamais eu.

Aussi, le lendemain, lorsque, marchant avec plus de précautions encore que la veille, il arriva dans la salle de visite, il se sentit désagréablement affecté par ces triomphantes paroles du tisanier :

— Monsieur le major, il est revenu !

Le bistouri était retrouvé !

Comme il était parti il était revenu, on ne savait comment.

Et pourtant, bien qu'il y eût plus d'un chasseur atteint de ce qui le faisait souffrir, le docteur Bistouri n'opéra pas.

— Monsieur le major va s'opérer lui-même, sans doute ? insinua le tisanier quand le dernier malade fut sorti. Monsieur le major a toujours dit qu'il n'y avait que cela pour vous entraîner un homme à recevoir des coups de sabre.

Il n'y avait pas à hésiter. Il avait trop souvent opéré devant ses aides, il avait trop fréquemment émis ses théories sur la vanité de la douleur pour reculer.

Il fit donc sortir tout le monde, mit une glace à terre, saisit son bistouri et... et ses aides entendant la chute d'un corps, rentrèrent précipitamment.

Le docteur gisait à terre, évanoui, la... figure sur la glace brisée.

* * *

Maintenant il croit à la douleur, et excuses les faiblesses de la carcasse. Il a renoncé à l'entraînement aux coups de sabre au moyen du bistouri.

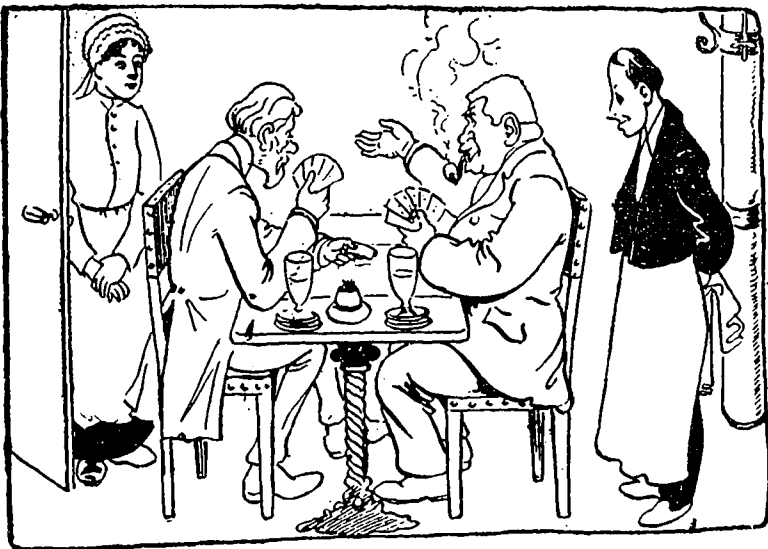
GATIENNERIE

Gatien.—On dit que le petit Damien a fait plus de \$50,000.

Fabien.—C'est un fait.

Gatien.—Alors pourquoi ne fais-tu pas le double ! Tu as deux fois sa taille.

LA PARTIE INTERROMPUE — (Suite)



II

La bonne.—Vite ! vite ! m'sieu ! m'sieu vient d'être père d'un deuxième ! c'est des jumeaux !

M. Laflegme.—Bien, ma fille, je vous suis ! !

PLUS QUE DIFFICILE

A la sortie du théâtre :

X.—J'étais à droite et je n'ai pu tout voir. Vous, qui étiez bien placé, pouvez-vous me dire si le sommeil de l'héroïne paraissait bien naturel, dans la grande scène du troisième acte !

XXX.—Je le pourrais difficilement : je dormais moi-même à ce moment.

CHEZ LA FLEURISTE

—Si vous en aviez d'un peu fanées, ça ne ferait rien, c'est pour une personne aveugle.

SIMILITUDE

Emma.—Tu pleures, chère Louise ? tu sanglotes !

Louise.—Oh ! tu ne saurais croire comme ces larmes soulagent ma poitrine oppressée !

Emma.—Oh ! si, c'est comme le soir quand on ôte son corset.

CHUT ! ...

—Votre fille, cher monsieur, joue admirablement du piano. Il y a certainement chez cette jeune fille un talent qui dort.

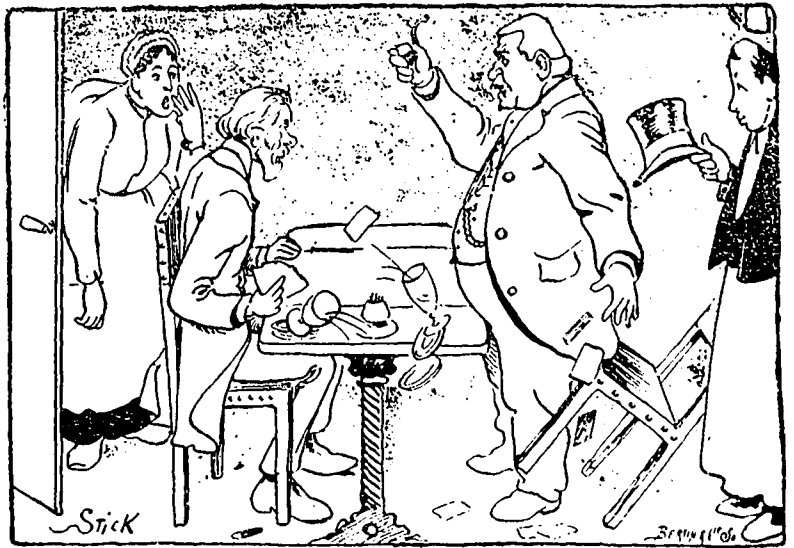
Le père (qui n'aime pas la musique).—Chut ! pour l'amour de Dieu, cher ami, taisez-vous, qu'il ne se réveille jamais...

ENTRE ACTRICES

La première.—Les critiques élèvent Pamela jusqu'aux nues.

La deuxième.—Mais, là même, ils ne peuvent en faire une étoile.

LA PARTIE INTERROMPUE — (Suite et fin)



III

La bonne.—... Un troisième, m'sieu ! c'est des trumeaux ! !

M. Laflegme.—Ah, mais, sapristi ! cette fois, j'y vais, sans quoi ça n'en finirait plus.

UN SALE CLIENT

Un monsieur, orné d'une figure désagréable, pénètre au café. Après s'être assis :

LE CLIENT.—Garçon, un bock blonde.

LE GARÇON.—Nous n'avons que de la brune... mais elle est très claire, tellement claire que moi-même je la désigne sous le nom de châtain.

LE CLIENT (déjà grognon).—Vous commencez à vous offrir ma poire... prenez garde... je vous ferai ruer par votre patron comme un tambour.

LE GARÇON (désolé).—Croyez bien, monsieur, que...

LE CLIENT.—Suffit... Puisque vous n'avez rien dans cette maison... donnez moi tout de même un bock de votre mauvaise bière brune... et puis essayez-moi cette table... vous me prenez pour un cochon... Vous ne supposez pas que je vais boire au milieu de toutes ces épiluchures.

Le garçon, pauvre martyr, passe un coup de foulard sur le guéridon et apporte le bock commandé.

LE CLIENT.—Dites donc, il faudrait voir à ne pas vous payer ma dévance. (Couteplant le verre de bière qui vient de lui être servi.) Vous appelez ça un bock... moi... je dénomme ça de la mousse.

LE GARÇON (cliché éternel).—Il y a peut-être un peu trop de pression.

LE CLIENT.—Vous ai-je demandé un bock de pression ou un bock de bière ? (Avec un geste.) Rempportez !...

Le garçon rapporte, au bout d'une minute, le verre absolument dans le même état.

LE CLIENT.—C'est un peu mieux... c'est presque convenable... Donnez-moi le Bottin et de quoi écrire.

Le garçon sert les objets demandés.

LE CLIENT (furieux).—Dites donc, garçon, sans blague... vous n'êtes pas un peu malade?... Je ne vous demande pas le Bottin de Philippe-Auguste. Vous m'apportez celui de l'année dernière... Et ces plumes... (Il écrase le porte-plume sur le guéridon.) Et ce papier à lettre... Vous me prenez donc pour un mulle... Faire de la correspondance sur ces feuilles d'épicier... C'est dégoûtant... Pas de buvard... Enfin, quoi, c'est au-dessous de tout... Quelle sale maison... bière affreuse... pas de plumes, des vieux Bottins, de l'encre bourbeuse... Vous vous foutez de moi... (Il sort une pièce de cent sous pour payer sa consommation. Pendant que le garçon lui rend la monnaie.) Je ne suis pas du Landerneau, moi, vous savez... on ne m'emplit pas...

LE GARÇON (rendant la monnaie).—Six et quatre dix, et dix vingt et trois francs cinq ! merci monsieur...

LE CLIENT (ramassant).—Je vous le répète, on ne m'emplit pas... La preuve, c'est que je veux être amputé si je remets les pieds dans votre sale café où tout est mauvais... (Il sort).

LE GARÇON (à part, songeant qu'il a refilé à cette vieille caricature trois sous étrangers, une pièce du pape, un franc de Victor Emmanuel et une pièce espagnole).—Tout est mauvais ici ! Mais regarde donc maintenant dans ton porte-monnaie, vieux fourneau !...

CHARLES QUINEL.

AU CLUB

Fred.—A-t-il de la fortune, ce M. Damion, qui a pris hier une si belle culotte aux cartes ?

Tom.—Pas personnellement, mais il vient dépouser une Anglaise très riche.

Fred.—C'est ce qui s'appelle entrer en ménage avec une miss de fonds !

A TABLE

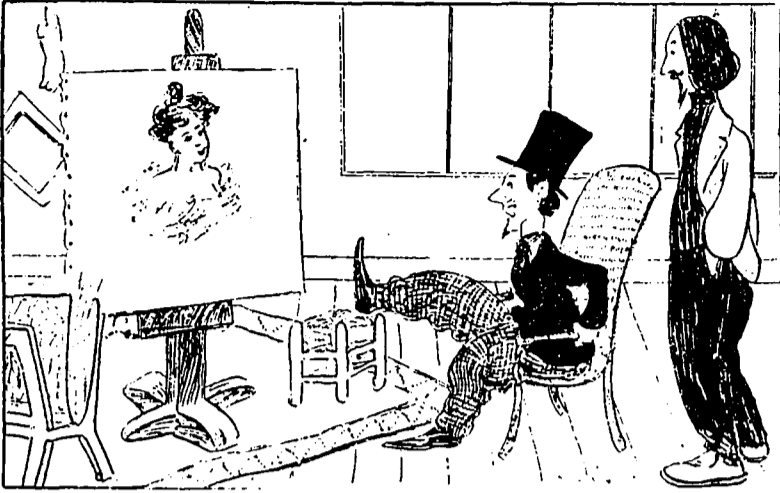
Un invité découpe délicatement une perdrix.

—Pauvre petite bête, soupire une dame sentimentale, quand on pense qu'il a fallu la tuer pour que nous la mangions.

L'invité, avec une grimace, après avoir flairé le gibier :

—Oh ! il y a longtemps qu'elle est morte.

DOUBLE FOUR



L'ami. — La peinture est bien, mais ton modèle a vraiment l'air bête.
L'artiste. — C'est ma sœur...
L'ami. — Sapristi quo je suis maladroît !... j'aurais dû m'en douter.

RONDEL DES PETITS LAPINS

*Campés en roul sur leurs derrières
Aux heures tièdes des couchants,
Dans les serpolets alléchants,
Les guériers, les bruyères,*

*Les petits lapins téméraires
Goûtent un peu la paix des champs,
Campés en roul sur leurs derrières
Aux heures tièdes des couchants.*

*Marmottant, telles des commères,
Pour la mort des chasseurs méchants,
Des furets et des chiens couchants
Ils font de timides prières,
Campés en roul sur leurs derrières.*

JULES LAIOUE.

LES GANTS DE PEAU

Il était une fois... — raconta ce soir-là le brigadier Barbanceel — un commandant qui ne mâchait pas ses paroles.

Les raffinés et les bégueules allaient même jusqu'à dire qu'il était mal embouché.

Dame ! le commandant Crémilliaré n'était pas un miriflor, c'est vrai ; il avait parcouru toute l'Europe à la suite du Grand Empereur, et ce n'était point sous les ordres de Murat qu'il avait pu apprendre à tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de dire : " Dieu vous bénisse ! "

En campagne il faut parler sec et vite.

Et puis le commandant Crémilliaré était de Tonnerre.

Ce qui explique un peu pourquoi il était rallié à l'école de Cambronne.

Sans ce léger défaut, le commandant Crémilliaré eût passé pour l'officier le plus aimable de la cavalerie française comme il avait la réputation d'en être l'un des plus braves, et il fut devenu la coqueluche des plus jolies femmes de sa garnison ; mais... on n'osait pas le produire dans le monde.

Deux ou trois essais avaient mal tourné.

Chaque fois, le brave commandant, oubliant qu'il n'était pas devant ses escadrons, avait lâché quelque expression aussi énergique que colorée, ou bien, trop animé par les charmes de son auditoire, il s'était embarqué dans une ces anecdotes drôles dont il avait un fonds inépuisable, mais qu'une mère ne peut sans émoi laisser entendre à sa fille.

Un jour, par exemple, à un dîner chez son colonel, le commandant Crémilliaré, auquel, par un hasard des plus étranges, il manquait une cuiller, faisait des appels significatifs de l'œil à l'un des domestiques qui servait à table.

Celui-ci feignait-il de ne pas apercevoir la pantomime du commandant ou bien ne le voyait-il réellement pas ?

Toujours est-il qu'à la fin, exaspéré par les paroles d'une vieille dame, sa voisine, qui lui répétait pour la troisième fois : " Quel délicieux potage, n'est-il pas vrai, commandant ? " Le commandant Crémilliaré se mit à erier sur le même ton qu'il eût commandé un changement de front en arrière sur l'aile droite :

— Mille sabretaches, bougre de clampin ! crois-tu que je sois venu ici pour sucer de la glace ! F...iche-moi une polle à gueule et plus vite que ça !...

Ce qui avait jeté un froid.

Alors, lorsque le général de Faudépart, son vieux frère d'armes, avec lequel il avait fait clopin-clopant toute la retraite de Russie, vint prendre le commandement de la brigade dans laquelle il servait, le commandant Crémilliaré était dans le marasme le plus profond.

Il ne sortait plus, et ayant appris qu'il devait à l'énergie et au pittoresque de ses expressions, de marquer le pas depuis quinze ans, il ne parlait plus à personne.

Chaque matin seulement, de neuf heures à dix heures, enfermé chez lui, il se soulageait en récitant d'une voix de tonnerre tout son vocabulaire de campagne à l'adresse des cocodès qui l'empêchaient de passer lieutenant-colonel.

— Eh bien, mon vieux, je veux te tirer de là, lui dit le général de Faudépart. Il ne sera pas dit que Crémilliaré, un brave à trois poils, mourra dans la peau d'un chef d'escadrons parce qu'il aura juré quelquefois. Compte sur mon amitié.

Et d'abord, c'est à la tienne que je m'adresse en te priant de ne pas venir au dîner quo je donne pour fêter ma prise de commandement. Voyons, ne te fâche pas. Tu n'es pas sûr de toi. Tu me comprends ? Au milieu du dîner, un juron ou bien une expression trop gaillarde, cela me ferait manquer mon effet. Écris-moi ce jour-là quo tu es souffrant, et le lendemain, tous les deux, en tête-à-tête, nous viderons quelques-unes de mes meilleures bouteilles en causant du bon vieux temps.

— C'est cela, toi aussi, mon général. Allons, le commandant Crémilliaré n'est plus qu'un pelé, un galeux, incapable de se tenir à table. On l'invite publiquement, puis on lui dit de ne pas se déranger. Cré nom ! faites donc vingt-cinq campagnes, attrapez donc vingt blessures, pour vous entendre dire de pareilles choses...

— Allons, mon vieux Crémilliaré, calme-toi. Voyons, jure-moi de t'observer et viens. Aussi bien il m'en coûtait beaucoup de ne pas t'avoir à mes côtés.

Au jour dit, le commandant Crémilliaré, splendide dans sa plus belle tenue, prenait place entre deux ravissantes jeunes filles. On espérait, en l'encadrant ainsi, l'intimider et le forcer au silence.

En effet, le brave commandant ne desserrait les dents que pour manger. Excellent, le dîner du général ! Et la cave, donc !

Aussi, au dessert, le commandant, qui n'avait pas encore prononcé une parole, se sentait il pris d'un besoin immodéré de dire quelque chose.

Sa voisine de gauche surtout l'attirait. Depuis le commencement du repas, sa splendide carnation avait été remarquée du commandant qui, faisant à part lui des rapprochements, l'avait classée au-dessus de tout ce qu'il y avait vu de mieux dans ses campagnes.

À la fin, n'y tenant plus, et voulant se montrer aimable, ce fut d'une voix étranglée que, se penchant vers la jeune fille, il lui dit :

— Comme vous avez la main blanche, mademoiselle.

— Vous êtes bien bon, commandant, répondit la pauvre enfant toute confuse.

— Non, je ne suis pas bon, répliqua le commandant qui s'animait, mais je suis curieux de savoir ce que vous faites pour avoir la main si blanche !

— Mon Dieu, commandant, je mets des gants : des gants de peau.

— En voilà une glorieuse ! s'écria le commandant Crémilliaré d'une voix tonnante. Ce n'est pas à moi qu'on raconte ça. Voilà vingt-cinq ans que je porte des culottes de peau, et...

Le commandant Crémilliaré ne continua pas.

Foudroyé par un regard du général de Faudépart et comprenant l'énormité de ce qu'il allait dire, il sut avoir à propos une horrible quinte de toux qui sauva la situation.

Et voilà pourquoi, termina le brigadier Barbanceel, le commandant Crémilliaré, de Tonnerre, fut retraité chef d'escadrons.

HORREUR !



— Donnez-moi vite du riz pour mon maître... Et qu'il soit bon ! C'est pour le faire croquer.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 AVRIL 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXVII

EN ROUTE

(Suite)

Il ne restait plus que les prix à débattre avec Sliman. Ce fut long Berker dépréciait la marchandise. Il examinait les jeunes filles sous toutes les faces et leur trouvait des défauts.

—Des défauts, hurlait Sliman, chez des Ouled-Nayl, la race la plus pure d'Insalah à Ghadames !

Abdallah, cependant, examinait la salle. Ses regards furent attirés par une panoplie d'armes, tout au fond, des sif et des fli-sah suspendus à la muraille.

Enervé par ce marché qui ne se terminait pas, il marcha vers la panoplie et resta comme frappé de stupeur. Ce sabre, au milieu, à lame droite, avec cette pesante garde d'acier, il lui semblait le reconnaître. Où donc, en ses pérégrinations, avait-il vu une arme semblable ?

Un nom lui revint tout à coup, celui du capitaine Paul !

Comment le sabre de l'officier se trouvait-il à Ghadames ? Cela, dut-il mourir à la peine, il le saurait.

Les deux compères tombaient enfin d'accord. Berker, sur une table, empila trois tas de pièces d'or.

—Emmène les jeunes filles, Lagdar, dit-il négligemment, et toi, Abdallah, accompagne-le pour lui montrer le chemin du camp, je vous rejoins de suite.

Les prisonnières, sans un cri, sans un murmure, avec la soumission de leur race à la fatalité, au "c'était écrit" traditionnel, suivirent Lagdar.

A deux cents mètres de la maison, Abdallah, qui marchait en tête, s'arrêta.

—Est-ce que ton maître part avec nous ? demanda-t-il au serviteur.

—Non, il n'a plus rien à faire à Tripoli.

—Attends-moi à cette place.

Avant de s'éloigner, il voulait demander des explications à Sliman. A mi-chemin, il se blottit sous un figuier pour éviter Berker qui revenait.

Les portes étaient ouvertes, cela l'étonna...

Dans la chambre, où brûlaient encore les lampes, il recula, étouffant un cri d'horreur : Sliman gisait sur le tapis, un filet de sang s'échappait encore de ses lèvres.

—Ah ! fit Abdallah, Berker l'a tué pour le voler.

En une seconde, il prit sa résolution. Ayant détaché de la panoplie le sabre du capitaine Paul, il revint précipitamment à l'endroit où il avait laissé Lagdar. Berker y était ; il le voyait, de loin, au clair de lune, gesticuler.

—Tu nous retardes, fit, sur un ton de mauvaise humeur, le marchand d'esclaves.

Rapide comme la pensée, Abdallah se jeta sur Berker et le terrassa ; puis, une main à la gorge, un genou sur la poitrine, il dit à Lagdar, stupéfait :

—Aimais-tu ton maître ?

—Je l'aimais de toutes mes forces.

—Eh bien, ton maître est mort, lâchement frappé. Berker l'a tué pour le voler, prends cette arme, et venge-le.

Lagdar ramassa le sabre et l'enfonça, jusqu'à la garde, dans la poitrine de l'assassin, en lui crachant à la face :

—Voleur, fils de chien !

Abdallah repoussa le cadavre du pied et dit aux trois jeunes filles qui poussaient des cris de frayeur :

—Taisez-vous, vous êtes sauvées. Reconduis-les à la maison, ordonna-t-il à Lagdar.

Il songeait à la fuite ; mais, pour fuir, il fallait des chevaux.

Il se dirigea vers le vallon, où la troupe attendait son chef.

Les hommes parurent étonnés de le revoir seul. D'une voix aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

—Déchargez les méhara, dit-il, c'est l'ordre du Maître ; dormez en paix, tout va bien... J'emmène simplement les chevaux.

Nul ne songea à s'y opposer.

Chez Sliman où Abdallah arriva bientôt, Lagdar s'arrachait la barbe ; les jeunes filles, accroupies dans un coin, se lamentaient.

—Quoi, s'écria Abdallah, tu pleures ! Un Arabe ne pleure pas... il se venge.

—Je pleure parce que moi seul connaissais Sliman. Sliman n'était pas son nom, il s'appelait Raman Moulai. En sa tribu, il était le premier ; les Khouans du Touat lui obéissaient, car il portait le titre de Roi des Roses, celui qui vient de mourir.

Abdallah n'ignorait pas cette vaste organisation des Khouans qui, comme un réseau, s'étend sur l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusque'en Tripoli. Il savait que le but des affiliés était de rejeter les Roumis à la mer, de les poursuivre partout, avec le poignard des gens de la plaine, ou la lance du Targui, par la trahison et la famine.

—Ah ! continuait Lagdar, Moulai mon maître n'était pas le vulgaire marchand d'esclaves que pensait son assassin. S'il désirait de l'argent, bien de l'argent, c'était pour acheter des moukalas et de la poudre à ceux qui, comme lui, portaient les Roses, les vrais croyants.

Abdallah savait aussi que la confrérie des Khouans se divisait en deux parties : la *Rose Rouge* et la *Rose Blanche*, qui s'entendaient, au reste, parfaitement, dans le même but.

Une idée lui venait, grosse de danger, mais réalisable. Il interrogea Lagdar qui, dans sa douleur, ne demandait qu'à parler.

Qui l'empêchait d'usurper ce nom, illustre en son genre, de Moulai ?

Quand l'Arabe eut expliqué le double rôle que jouait Sliman, Abdallah, d'une voix tonnante, s'écria :

—Tu as vengé ton maître, tu as pleuré sur lui, c'est bien. Tu le regrettes, c'est ce que je veux savoir, car, moi aussi, je suis un Moulai, Abdallah ben-Moulai, le frère de celui qui nous voit, à cette heure, du haut du paradis de Mohammed. Va, laisse-moi ; avant le lever du soleil, je te donnerai des ordres.

Avec le geste d'un chef, il étendit la main et Lagdar le baisa, en murmurant :

—Mon maître, qu'Allah le reçoive en son sein, m'avait souvent parlé de ce frère, parti très jeune et qu'il croyait mort.

—J'accompagne ce Berker pour me faire reconnaître de lui... Mais, laisse-moi, à mon tour, je veux pleurer sur son cadavre.

Lagdar avait emmené les jeunes filles. Abdallah ben-Moulai était seul. Après s'être assuré que nul ne le guettait, il fouilla Sliman, entr'ouvrit son boursois.

Sur sa poitrine maigre de coureur de plaines, Sliman portait, attaché au col par de solides cordons, un sac de cuir ; c'est le sac, justement, qu'Abdallah convoitait. Il en fit sauter les agrafes de cuivre et en étala le contenu sous la lampe : des parchemins jaunis, une clef assez grosse et une bague.

Il déchiffra d'abord les papiers. L'un était, en quelques lignes, comme l'état civil de mort : "... né au Maroc, relatait-il, de Yalemben-Moulai et d'Halima ben-Sliman."

Cet homme avait pris, pour commercer avec Berker, le nom de sa mère.

Un deuxième scellé de cire vierge, indiquait que Moulai était porteur de la *Rose rouge*, qu'il avait même été reçu *thaleb*, c'est-à-dire maître, dans une Zaouia de Fez.

Ces deux certificats étaient précieux pour le rôle qu'il allait jouer ; aussi Abdallah, soigneusement, les mit de côté.

A la lecture du troisième, il tressaillit et ne put s'empêcher de pousser une exclamation d'étonnement. Le papier, soigneusement écrit de la main du pseudo Sliman, disait textuellement :

" A mes frères, les Khouans !

" Je puis mourir tout d'un coup, frappé par derrière, puisque Allah tient ma vie en ses mains et que je lui en ai fait don, sans avoir même le temps de dire un mot à Lagdar, mon unique serviteur. Je prends donc mes précautions. Si le Moulai qui réanimes mon cadavre est digne de ce nom, il portera cette lettre et mon sac au chef des Khouans, Ismaïl-ai-Barkoud, d'In-Salah, lequel je prie de récompenser..."

Au bas de cet avis, suivait un mot pour Ismaïl-ai-Barkoud et ce mot expliquait : " Frère, je te salue. Après avoir lu ce présent, tu te rendras, seul — n'emmène pas même ton meilleur ami — au nord d'In Salah, là où les Trois-Monts se réunissent. Par un ciel clair, quand le soleil, avant de disparaître, touchera la plaine, tu suivras l'ombre du gros rocher de droite, celui qui ressemble à un lion accroupi, et, où cette ombre aboutira, tu verras une ouverture dans laquelle tu pénétreras sans crainte... Après avoir compté trois pas, lève la main tu trouveras des torches... J'ai dit."

La décision d'Abdallah fut vite arrêtée, il fallait aller à In-Salah ; il irait de suite et sans crainte.

Il se renseigna adroitement auprès de Lagdar. Ce dernier, plus de dix fois, avait visité In-Salah et se faisait fort de retrouver en route, les yeux fermés.

—Quelle somme exiges-tu ? demanda Abdallah.

—L'amitié du frère de mon maître, s'il est content de mes services.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Abdallah, qui connaissait le caractère arabe, comprit qu'il pouvait compter sur Lagdar comme sur lui-même.

De suite, par ses soins, Sliman fut enseveli dans la cour:

Il ne restait plus qu'à régler le sort des prisonnières, Abdallah, depuis une heure, y songeait.

— Conduis-les au caïd de Ghadamès, dit-il à celui qui serait désormais son serviteur ; de la part de Moulaï, n'oublie pas mon nom, tu lui remettras cette bourse et tu le prieras de renvoyer les jeunes filles en leur tribu.

Et comme cette générosité étonnait Lagdar :

— Les Khouans n'y perdront rien, ajouta-t-il, puisque les prisonnières sont payées. Je te permets d'enlever à Berker la somme que lui a remise mon frère... Il est parfois agréable au prophète qu'on vole un voleur.

¶ L'orient pâlisait lorsque revint Lagdar.

— Qu'a dit le caïd ? s'informa Abdallah.

— Qu'il aurait soin des jeunes filles, qu'il félicitait Moulaï et qu'il lui souhaitait bon voyage, répondit le serviteur.

XXXVIII

AUX TROIS MONTS

In-Salah, tout au sud, c'est la ville restée longtemps mystérieuse, défendue, mieux que par des canons, par des collines et des dunes de sable qui se déplacent constamment au souffle violent du simoun.

C'eût été la mort, à bref délai, pour des voyageurs inexpérimentés, mais Lagdar, né à Tombouctou, plus au sud encore, se retrouvait à la couleur des sables, s'orientait, tel un marin sur l'océan, d'après la situation des étoiles.

Au creux des oueds, il savait trouver un peu d'eau, et suivre à la trace les tribus vagabondes, qui leur cédaient des dattes, de l'orge et autres provisions.

Berker l'avait dit : les chevaux étaient hors de pair, infatigables ; c'était l'hiver, saison favorable... le soleil à demi voilé derrière un grand halo rose jusqu'à midi, des nuits fraîches ; en somme, une température supportable.

Aux arrêts du soir, Abdallah questionnait Lagdar sur ce sabre à garde d'acier, le "sif" d'un Roumi, vraisemblablement, — mais Lagdar ne savait rien, ou peu de chose, sinon que cette arme avait en effet, été enlevée à un étranger.

Abdallah, alors, longtemps demeurait rêveur, se demandant si Sliman-Moulaï, dont il portait le nom, n'avait pas joué un rôle sinistre dans la disparition du capitaine Paul.

Malgré tout, malgré cette pièce à conviction, il espéra. Il se jura de le retrouver, mort ou vivant.

Tous les pasteurs rencontrés dans les vallons, ou debout sur les crêtes, avec lesquels il avait conversé, l'avaient pris pour un Maslem. D'aucuns même, à la vue de la rose d'airain, emportée de Ghadamès, qu'il leur montrait, s'étaient agenouillés devant lui.

Chose presque extraordinaire, en ces parages, il n'avait pas encore vu de Touaregg, ces éternels nomades.

Un soir à quelques lieues d'In-Salah, Lagdar signala un campement de ces Targuis. Il eût été facile de les éviter, par un détour, mais Abdallah voulut éprouver, sur les farouches bandits, le pouvoir de son nom et de son titre.

— Attends-moi là, ordonna-t-il.

¶ Il descendit de cheval et s'avança seul, à pied, le mouskala à la main.

Un sifflement aigu, qui était un signal, partit des buissons.

Il continua sa route, quand même ; s'il eût tourné la tête, montré la froide frayeur, il était perdu.

Tranquillement, les Touaregg vaquaient aux travaux de la halte.

¶ L'un d'eux dont le burnous paraissait plus riche que ceux des autres, était assis auprès d'un feu devant lequel rôtissait un mouton.

Ce fut à lui qu'Abdallah s'adressa :

— Es-tu le chef ? lui demanda-t-il.

— Je le suis, répondit l'autre. Et toi, qui es-tu ?

Abdallah montra son anneau et son talisman :

— On m'appelle Mouti fi-fil.

Le Targui se dressa

— Et tu voyages seul ?

— Sous la garde du Prophète.

— Veux-tu une escorte ?

— Non, la protection d'Allah me suffit.

— Mon foyer est à toi, mes guerriers, mes djemels. Ordonne, nous t'obéirons ; je suis, moi, Abder-ben-Mouled, pour te servir.

— Merci, je me souviendrai de ton nom. J'ai soif, fais-moi donner simplement de l'eau fraîche.

Ce nom de Moulaï avait parcouru le camp comme une traînée de poudre. Plusieurs guerriers offrirent des gargoulettes ; tous voulurent toucher le burnous du Roi des Roses, un *Thaleb*.

Après avoir bu et répandu le surplus de l'eau sur le sable, Abdallah étendit les bras vers l'Orient et prononça d'une voix grave :

— Allah vous voit d'un œil favorable. Entre tous ses fils, il aime surtout les vaillants Targuis... Je le prie pour vous, Quant à moi, je vais où Dieu me pousse.

Les fronts de tous se courbèrent.

Puis les rangs s'entrouvrirent, et calme, majestueux, François Brégeat, devenu Abdallah, sorti du camp, au milieu des murmures flatteurs.

L'épreuve était décisive. Nul ne songerait à lui contester ce nom de Moulaï ; du Maroc à Tombouctou, les croyants s'inclineraient.

Cette nuit, Abdallah la passa toute blanche, s'impatientant de la lenteur que mettait le soleil à revenir. Il lui tardait de pénétrer dans la fissure de la montagne, à l'endroit où aboutissait l'ombre du rocher.

Cette pensée le tenait éveillé : demain, il saurait quelque chose.

Vers dix heures du matin, la cité mystérieuse où se réfugiaient alors les pillards, et les dissidents de tous les partis, fut en vue : des guittouns et des guittouns, des cubes blancs uniformes et blanchis à la chaux, au flanc d'une éminence, avec ça et là, les dômes vernissés des marabouts, des palmiers, au hasard, balancés en éventail.

Abdallah, poussant son cheval, s'arrêta sur une crête.

Il examinait le Nord.

Les trois monts dont parlait Sliman, dans sa lettre à Si-Barkoud, y étaient, tout au fond des plaines.

Arrivé au but du voyage, il tressaillit. Il déjeuna rapidement, d'une galette d'orge achetée la veille à des pasteurs et d'une poignée de dattes. Laisant là Lagdar que rien n'étonnait, il piqua des deux vers les montagnes.

Il relut la lettre : "... Par un œil clair, là où les trois monts se réunissent, quand le soleil, avant de toucher la plaine... prolongera l'ombre du rocher de droite..."

Arrivé au pied des monts, il attacha Yacoub à des lauriers-roses qui bordaient l'oued et commença l'ascension. Il retrouva le rocher qui avait "la forme vague d'un lion au repos" : puis, selon les instructions de Sliman, il attendit le coucher du soleil.

Cette attente lui parut longue. Le soleil, cependant, baissait sur l'horizon ; il s'affaissait, comme un bloc de fer rougi, au fond de la solitude. Au moment précis où il caressait la pointe du roc, Abdallah, le cœur battant, suivit du regard la traînée d'ombre.

Très loin, très loin, s'étendait cette ombre...

Leste comme un ancien montagnard, Abdallah, pour en retrouver l'extrémité, bondissait de roche en roche, au risque de se casser le cou. A mesure qu'il courait, la traînée d'ombre s'allongeait, encore, toujours...

Le soleil avait disparu... Des hauts sommets, aussitôt, l'obscurité tomba.

Pas la moindre fissure aux alentours, ni la plus petite entrée de grotte !

La tête basse, comme honteux de son insuccès, Abdallah, lentement, revint à son cheval.

— Sliman aura voulu se moquer du Si-Barkoud, pensait-il.

Un bruit léger lui fit tourner la tête. Un Arabe, qui marchait pieds nus sur la roche, s'approchait à grands pas.

Abdallah s'arrêta, et, d'une voix hautaine :

— Halte, s'écria-t-il : que fais-tu en la montagne, à cette heure ? Qui t'a permis de venir troubler les méditations du Roi des Roses ?

— Le Roi des Roses, répondit l'Arabe, je le cherche.

— C'est moi !

— As-tu l'anneau ?

— J'ai l'anneau et la Rose. Regarde et touche.

— Je t'attends depuis des jours, reprit l'Arabe, si je ne suis pas revenu plus tôt, c'est que j'allais, poussé par Allah, vers l'avenir.

Sa voix tremblait, malgré sa puissance de volonté.

Quel était donc cet étranger gardé en ces montagnes ?

L'Arabe le précédait.

Au pied du mont, il écarta un buisson de lentiques, et, courbant les reins, pénétra dans un anfractuosité.

Abdallah se glissa à sa suite.

Assez longtemps, ils marchèrent ainsi ; à certains endroits, la voûte était si basse qu'il fallait ramper.

Soudain le guide se redressa et alluma une torche. Le couloir se haussait, s'élargissait.

Abdallah leva les yeux... très loin, à deux cents mètres, au-dessus des rochers aux silhouettes fantastiques, il apercevait la voûte pâlie du ciel.

Bien des chasseurs, sans doute, s'étaient penchés sur ce gouffre, mais aucun n'avait osé y descendre.

Des grottes, maintenant, se succédaient, irrégulières. Dans la dernière, vaste, haute comme un dôme d'église, l'Arabe s'arrêta. A

la voûte pendaient d'énormes stalactites qui étincelaient aux reflets de la torche.

Abdallah, cachant son étonnement, examinait ce temple d'un nouveau genre.

Il réprima un cri d'étonnement en apercevant, accroché dans un angle, l'étendard aux trois couleurs !

Qui donc avait apporté en ce lieu le drapeau de France ?

— Irai-je chercher l'étranger ? demandait l'Arabe.

— Amène-le.

Soul, un instant, il contempla ce drapeau déchiqueté par le simoun, ou le vent des batailles ; puis des coffres rangés le long des parois attirèrent son attention.

L'Arabe reparut bientôt.

— Le prisonnier se meurt, annonça-t-il. Je l'ai interrogé, il n'a pas répondu.

— Éclaire-moi donc, ordonna Abdallah.

Cette pauvre salle, si elle peut se dire, était séparée, des autres, plus basses, qui s'enfonçaient dans l'ombre, par un bassin rempli d'une eau froide sur laquelle la torche jetait des lueurs rougeâtres. Par delà le bassin, l'Arabe s'arrêta, baissa la torche, et Abdallah, sur un lit de paille d'orge, aperçut un homme enveloppé dans une couverture en lambeaux.

Cet homme le regardait, sans colère, sans curiosité.

Une minute suffit à François pour reconnaître ces yeux bleus qui, seule n'avaient pas changé, où passaient simplement, par instant, une expression de souffrance.

Sa prudence l'abandonna. En français, il s'écria :

— Le capitaine Paul !

Le prisonnier, à ces mots, essaya de se relever.

Ardemment, comme si cette parole eût rappelé sa vie défaillante, il examinait, à son tour, celui qui venait, dans la laguo de la patrie, de prononcer son nom.

Le souvenir lui revint

— Le caporal Brégeat ! murmura-t-il.

— Mon capitaine... répondit Abdallah en s'agenouillant.

Mais l'officier le repoussait, le bras tendu, les yeux enflammés :

— L'Arabe... dit-il ; le chaouch, mon gardien !

Abdallah se retourna. L'Arabe fuyait... on entendait, vers le bassin, sa fuite précipitée. Une seconde, au sortir de l'eau, il apparut tout blanc.

Un coup de revolver éveilla les échos des grottes, aussitôt suivi d'un cri de douleur. Lourdemment, le Meslem retombait dans l'onde. Abdallah désarma son revolver.

— Avait-il des compagnons ? demanda-t-il.

— Non, depuis que je languis ici, je n'ai vu que lui. Ah ! Brégeat, poursuivi l'officier, je suis heureux de vous revoir avant de mourir. Je suis sans famille, moi, sans personne au monde. J'ai souvent pensé à vous. Mais comment vous trouverez-vous ici, à plus de deux cents lieues de Tanis, sous les habits d'un Musulman.

— Je vous raconterai tout, mon capitaine, car je n'ai rien à cacher ; mais, auparavant, je veux vous porter dans la première grotte... On étouffe, ici... .

— Ne me touchez pas, fit vivement le capitaine Paul... Le moindre mouvement me tuerait, mon pauvre ami... Au reste, voyez... .

Il jeta sa couverture, souleva de misérables linges, et montra son torse rongé d'une lèpre hideuse.

— Tous mes hommes étaient morts, expliqua-t-il, mes Chambâas, mes Ouled Nayl... que peut un seul contre plus de cent ?... On m'a emmené de camp en oasis, sans doute pour m'échanger, me faire souffrir, ou dans l'espoir... d'une rançon... Je me suis évadé... Un Touaregg m'a frappé d'un coup de lance et cette plaie m'est restée, inguérissable, s'agrandissant, rongant mes os, après ma chair... buvant mon sang... Si bien que, c'est la fin, je le sens... .

— Mon capitaine... .

Mais l'officier n'entendait pas ; il parlait dans une sorte de fièvre.

— Et cela seul, poursuivit-il, me désespère, de ne plus revoir la France, oh ! la patrie... combien je l'aime !... En Alsace, où je suis né, — il y a, au flanc des monts, une maisonnette... deux pins... un pommier.

Il éprouva, à parler si longtemps, une défaillance.

François, ayant allumé une autre torche, la piqua dans une fissure de roc, courut au bassin et arrosa d'eau froide la face du malade.

Sous cette fraîcheur, celui-ci parut renaitre. A grand-peine il leva sa main jusqu'à son front comme pour y fixer des souvenirs qui fuyaient.

— Ah... c'est vous... caporal, reprit-il. — Merci... Vous êtes venu me retrouver à travers la mer de sable. — Comment... qu'importe. — Je n'ai pas besoin de le savoir puisque je vais mourir. Vous êtes jeune, vous, vous retournerez en France, vous reverrez des camarades, des officiers, le colonel de Giverne... Ne leur dites que vous m'avez retrouvé, que moi, l'invincible, j'ai été fait prisonnier par une centaine de Targuis en guenilles. Cent contre dix, je devais les battre. Une heure de sommeil m'a trahi, comme si l'on devait jamais dormir... au désert !

Abdallah écoutait ces paroles avec le même recueillement qu'un enfant lit le testament d'un père aimé.

— Je suivrai vos recommandations, mon capitaine, promit-il.

— Oui, oui, répondaient les yeux bleus, qui tournaient au blanc, je sais que vous êtes un homme... j'ai confiance en vous.

— Vencz, mon capitaine.

De l'eau, de l'eau, murmurait l'officier.

Lorsqu'il eut mouillé sa gorge sèche, il reprit :

— Ce que je me proposais de faire, en ce pays, vous le forez, vous. Je touchais au but quand j'ai échoué. Sous les habits de Meslem, passant pour un des leurs, vous pouvez aider nos compatriotes, les protéger, à l'insu de tous, les prévenir, commander à des cerveaux faibles par la supériorité de l'intelligence, devenir comme le roi du Désert.

— Tout cela, avec vous, je l'eusse tenté, mon capitaine. Guérissez, vivez, et, sous vos ordres... .

— Non, interrompit l'officier... c'est fini, pour moi... bien fini. Votre présence m'a ranimé, mais... je... Ah ! voici le chaouch... qu'on l'éloigne... et cette légion de rats... mon sabre... .

Abdallah, effrayé, s'était relevé. La torche d'une main, le revolver de l'autre, il inspectait l'ombre que refoulait à peine la flamme dansante... Il ne voyait rien, que, là-bas, le burnous blanc du chaouch qui flottait sur l'onde.

Triste jusqu'à la mort, il s'assit près du capitaine.

Celui-ci avait le délire. Tantôt il s'emportait contre la destinée, tantôt d'une voix douce, une voix d'enfant, qui brisait le cœur, il appelait une femme, une épouse laissée en France, peut-être, ou encore, — les moribonds redevenant tout petits — sa mère !

De ses doigts crispés, il labourait sa poitrine, d'où coulait un sang vicié par un poison lent.

François dut le maintenir.

Puis, râlant, le capitaine se rejeta sur la paille, une fine écume aux lèvres.

On eût dit que l'âme énergique ne voulait pas abandonner le corps de ce brave.

— Mon capitaine, je vous en prie, répétait François.

Des larmes lui montaient au yeux.

L'officier, enfin, poussa un grand cri. Avant de mourir, il avait eu une lueur de raison pour jeter encore :

— Vive la France !

François attendit une heure, deux heures, davantage ; car il n'avait rien pour mesurer le temps en cette nuit.

Puis, comme le cadavre était déjà raide, glacé, il eut l'idée de l'ensevelir en cette grotte, sous le sable fin.

Il revint dans la salle aux stalactites, y prit le drapeau tricolore et l'enroula autour du capitaine.

De ses mains il creusa le sable et y porta le cadavre, qu'il recouvrit légèrement.

— Dormez, mon capitaine, fit-il, je vous vengerai. Cent Touaregg vous ont attaqué, autant périront pour vous.

Il songea que Lagdar l'attendait, mais sa besogne n'était pas terminée. Il inspectait les coffres, maintenant, au sic le long des parois. La clef qu'il avait trouvée sur Siman les ouvrit tous.

Le premier renfermait de la poudre, un autre des bulles : toutes choses précieuses aux environs d'In-Salah.

Le troisième regorgeait d'or... Dans une cassette sans couvercle luisaient des diamants, dans une autre des médailles aux effigies romaines ramassées en quelque ville en ruines.

Alors, François comprit que Siliann seul n'avait pas participé à cette accumulation de richesses, qu'il en était simplement le dépositaire en sa qualité de chef des Khouans, et de Roi des Roses.

D'autres, assurément, devaient posséder le secret de ce trésor : il fallait d'abord mettre cette fortune à l'abri.

François, à cette pensée, songea à Mardoul. Si Lac eût été là !

Comment enlever tout cela avec le sans Lagdar ?

En réfléchissant, il remarqua, au fond du coffre, un papier enroulé. Il le défit et lut : " Tous ces or, ces pierres, ce plomb et cette poudre ont été amassés par plusieurs générations de Moulai... pour le grand jour de la délivrance, le jour où les croyants rejetteront les infidèles à la mer. Nul n'osera jamais la provenance. Que ceux qui s'en serviront en rendant grâce à Allah, d'abord, puis aux Moulai... "

Ainsi, puisque le dernier des Moulai avait péri à Ghadamès, personne autre ne connaissait ces grottes.

Quant à la provenance, François s'en doutait. Ces richesses représentaient la liberté de milliers de jeunes filles ravies aux leurs, peut-être pis, le prix du sang, car sûrement, Siliann avait voulu rançonner le capitaine Paul.

Il emplit d'or et de diamants ses deux sacoches, s'assura, avant de partir, que l'Arabe qui l'avait introduit était bien mort.

Devant ce corps, qui flottait sur l'eau, il hérita.

Si cet homme avait des affiliés ?

Qu'importe ! François ne pouvait mieux faire. Déjà au reste, il emportait une fortune.

—Adieu, capitaine Paul, murmura-t-il en se retirant.

Au dehors, la nuit était superbe, incomparablement allumée. Des myriades d'étoiles luttèrent de leurs flammes violettes et rouges.

Une hyène, puis une autre lancèrent leurs ironiques éclats de rire, mais François, après six mois de voyage, était insensible aux rires des hyènes et aux souffles brusques des nuits d'Afrique qui sont comme des voix d'outre-tombe.

D'un pas léger, il descendait la montagne.

A la même place, attaché aux lauriers-roses, il retrouva Yacoub, qui renifla en le voyant ; il sauta sur son dos.

Le cheval, impatient, partit comme une flèche du côté d'In-Salah.

Lagdar, la tête sous son burnous, dormait si profondément que son maître dut le pousser du pied pour l'éveiller.

—Rien de nouveau ? demanda-t-il.

—Rien.

—Alors... Dormons !

XXXIX

ABDALLAH BEN-MOULAI, LE DJEMIL.

A Rhat, quelques années après la mort du capitaine Paul.

Rhat, aux confins de la Tripolitaine, une cité construite en *toubs*, briques d'argile séchées au soleil, est la dernière des oasis... Ensuite, jusqu'à Tombouctou, en droite ligne, c'est le Sahara, non pas même le Sahara d'In-Salah, avec, au fond de quelques oueds, des lauriers roses, et, en hiver, un soupçon de verdure, mais le désert de sable, de roches effritées et de plateaux brûlants l'accablante solitude.

Les cartes, teintes en bleu et en rose, portent : *Zone soumise à l'influence française*.

Vaines couleurs, vains mots : les seuls maîtres, en ce pays, sont les Targuis.

Eux seuls, montés sur des méharas capables de courir, à raison de quatre-vingt kilomètres par jour, toute une semaine, osent s'engager dans ces solitudes, dans cette fournaise.

Les poursuivre serait pure folie ; on ne l'essaya même pas.

C'est à Rhat qu'ils viennent écouler, à des compères de la côte, de Tripoli ou de Banghassi, le produit de leur pillages ; troquer, contre de la monnaie arabe ou de la poudre, l'or et les marchandises volés aux caravanes du Touat.

A In-Salah, plus rapproché de nos possessions, on pourrait les surprendre ; à Rhat, ils se savent en sûreté. Le marché est à eux. Ils y font la loi, et la loi dure, que supportent sans broncher, devenus peu à peu tributaires, les gens du pays.

Ils n'osent pourtant pas les rançonner trop largement ; car ils ont besoin d'eux, de leur docilité, de leur marché si heureusement situé, et, surtout, de leurs sources.

Par un matin du neuvième mois, *Youliou*, le mois de César, un Arabe au burnous en loque, aux jambes nues, liées aux chevilles par des chaînes, frappait à la porte d'une maison de belle apparence, à l'extérieur tout arabe.

Rien n'y manquait, en effet, ni la haute muraille, ni la pierre où s'asseoir le voyageur fatigué.

Après de la lourde porte, sur le mur blanc, une main, par suite d'un veu, avait marqué son empreinte sanglante.

L'Arabe frappa et demanda au serviteur qui entr'ouvrit la porte :

—C'est bien ici que demeure Sidi Abdallah Moulaï ?

—Sans doute.

—Je voudrais lui parler.

—A cette heure... il dort. Mais, entre et repose-toi.

C'était la règle.

Tous les voyageurs, tous les voyageurs épuisés ou démunés de ressources, tous ceux qui étaient dans la poine frappaient chez Moulaï, qu'on avait surnommé *Djemil* (le Parfait), et nul ne se retirait sans avoir obtenu satisfaction, appui, conseils ou douras.

Lagdar, car c'était lui, introduisit le quémendeur dans la première cour.

—As-tu soif ? lui demanda-t-il.

—Soif... oui, et je meurs de faim.

Alors, avisant les chaînes qui entouraient les chevilles du pauvre diable :

—Qui t'a mis en cet état.

—Qui... sinon les Touaregg... Je revenais de...

—Bion, interrompit Lagdar, tu raconteras ton histoire au Djemil... En attendant, je vais te faire servir à manger.

Le Djemil, Abdallah ben-Moulaï, qui n'était autre que notre héros François Brégeat, ne dormait pas. Par delà cette cour, où s'ou-

vraient plus de vingt cellules, il y en avait une autre, la cour du maître, magnifique avec un filet d'eau retombant de vasques en vasques, des palmiers et des sycomores, des nattes sur des carreaux de porcelaine... .

Penchées sur une vasque, trois jeunes filles se miraient dans la profondeur de l'eau, en riant. De temps à autre, elles se retournaient vers Abdallah et leurs yeux noirs avaient l'air de demander au maître :

—Sommes-nous assez belles ? Est-ce que nous te plaisons ?

Abdallah comprit, et, allant de l'une à l'autre :

—Embrassez-vous, dit-il, je vous aime toutes ; toutes, vous êtes mes enfants.

Près de dix années s'étaient écoulées depuis que François Brégeat avait, en s'embarquant, frappé du talon, fièrement, le pont du "Général Chanzy".

Que d'événements survenus, depuis lors !

Le lendemain de la mort du capitaine Paul, il s'était éloigné d'In-Salah remontant vers le sud.

In-Salah, à son avis, était encore trop près de la côte et des territoires où rayonnaient les colonnes françaises, pour les projets qu'il avait formés.

Toujours accompagné de Lagdar, qui le prenait pour le Roi des Roses, grave et saint personnage, Thaleb agréable au prophète, il avait jeté son dévolu sur Rhat, la ville presque inaccessible aux Européens, la dernière étape de la demi-civilisation.

De suite, il s'était présenté au Choik, un beau vieillard à barbe grisonnante.

Il tombait à merveille : enhardis par l'impunité, les Touaregg avaient razié les khammès des faubourgs.

—Que ne les poursuis-tu, ô mon père ? s'écria Abdallah.

—Les poursuivre, il me faudra du méhara, de la poudre et des hommes, et pour avoir tout cela, de l'argent.

—De l'argent, je t'en fournirai.

—Toi, un pèlerin ?

—Moi-même, et si tu le permets, je serai le chef de l'expédition.

—Fais donc, répondit El-Aziz, le choik, je te donne pleins pouvoirs pour armer et réunir nos jeunes gens.

Ne voulant rien laisser au hasard, ne pas débiter, surtout par une défaite qu'il l'aurait perdu sans ressources dans l'esprit de la population, Abdallah commença par s'installer.

Sur un terrain que lui céda El-Aziz, il fit construire une magnifique demeure.

Plusieurs fois, avec des chameaux coureurs que Lagdar et lui conduisaient, il s'absenta pendant des semaines. Il retournait à la grotte des Trois-Monts, et, de la mystérieuse retraite, l'argent et les munitions de guerre, amassés par les Moulaï passèrent dans la maison Rhat.

Entre temps, Abdallah achetait tous les méhara des environs qu'il donnait à ses soldats ; car, bientôt, il eut des soldats, non plus une tourbe indisciplinée, mais des hommes dociles évoluant à son commandement.

Il attendait l'occasion favorable.

Un jour — les nouvelles se répandaient avec une extraordinaire rapidité, en ces pays — le bruit courut que les Touaregg, toujours eux, avaient assassiné un officier roumi.

Abdallah, et pour cause, ne broncha pas ; il se contenta d'envoyer des émissaires dévoués qui avaient pour lui l'attachement du chien à son maître.

Les émissaires signalèrent le gros des Touaregg au large des plaines, à cinq ou six journées de marche. Ils ajoutaient que la même troupe avait pillé les tribus du Eouat.

—Des Meslem pillant des Meslem, voilà ce que défend Allah, s'écria Abdallah, et par le Prophète, nous leur appliquerons la loi du talon, œil pour œil, sang pour sang.

On partit.

Dans cette première expédition, Abdallah se révéla un chef tour à tour hardi et rusé, parfait pour cette guerre d'embûches.

Après des marches et des contre-marches, on surprit les Touaregg au milieu de la nuit... Ils étaient cinquante ; tous mordirent la poussière, pas un ne s'échappa pour raconter la lutte à d'autres.

Les dépouilles furent partagées entre les guerriers.

Abdallah ne voulut rien garder pour lui. Sa renommée s'accrut encore... On disait qu'il commerçait avec Allah et qu'il avait le pouvoir de transformer les cailloux en pierres précieuses.

François se réjouissait au fond de son cœur : le capitaine Paul était à demi vengé.

Sûr du succès, maintenant, il rayonna dans la plaine, refoulant au sud les terribles pillards.

Rassurés sur la récolte, les tribus, amies de la France, se remettaient au travail, en bénissant le nom de ce Moulaï, inconnu la veille, aujourd'hui fameux dont le Touat et l'Oued-R'rir.

Secrètement, les officiers qui commandaient les postes avancés recevaient des avis libellés en arabe et ainsi conçus :

Garde à vous, on signale une effervescence chez les Nomades du Sahara.

D'où émanaient ces avis salutaires, toujours exacts ? Les officiers, entre eux, prononçaient le nom d'Abdallah-ben-Moulaï.

Par des Chambaâs alliés, on lui envoya des cadeaux et des remerciements.

Abdallah, d'une façon hantaine, repoussa les uns et les autres.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-il au députés.

Largement, il avait vengé le capitaine Paul, et cela lui suffisait. Chef reconnu, tacitement, d'un grand territoire, respecté et aimé, riche il n'en demandait pas davantage.

Parfois, les soir, quand la Lune plongeait dans la cour, que Z'hora, la Fleur, Nedjma, l'Étoile, et Sultana, la Souveraine, se taisaient, lasses de bavarder et de chanter, s'endormaient sur le tapis, le visage sous le moustiquaire, Abdallah se recueillait et songeait à la France....

Alors, lui qui menait si bellement le combat, il tremblait.

Il n'avait eu aucune nouvelle du Mas du Calvaire.

Luc n'avait pas écrit : comment eût-il pu écrire ?

Dix ans d'écoulés déjà !

Les vieux étaient morts, sans doute, en le maudissant.

Mais ces rappels du passé se faisaient de plus en plus rares dans son esprit. Peu à peu, le passé lui-même s'évanouissait.

Avec les Arabes, Abdallah murmurait le mot fabidique, qui console de tout : *mektoub* ; en français : c'est écrit.

Et puis, pour famille, il avait tout un peuple ! Lorsque, à cheval, il traversait l'oasis, les jeunes filles s'approchaient, le voile levé, et lui tendaient leurs cruches, heureuses et fières d'un de ses regards.

Le simoun avait bronzé sa peau ; l'habitude de la domination avait comme agrandi ses yeux ; sous sa barbe noire, nul ne l'eût prir pour un Roubi.

Des Touaregg, on n'en voyait plus ; aussi Abdallah, le Djemil, filait le parfait amour. Ce bonheur, il l'avait bien mérité.

Et voilà, c'était à ne pas y croire, qu'à deux journées de marche de Rhât, presque à sa barbe, les éternels révoltés avaient enlevé le troupeau d'un pauvre diable, lui avaient lié les jarrets en lui recommandant, ironiquement :

—Va-t'en doucement, à Rhât, et dis au Moulaï, que le tonnerre l'écrase et que le vent disperse ses os ; dis au Moulaï que c'est moi, Abder-ben-Mouled, qui t'envoie vers lui. Tu ajouteras que je lui crache au visage, car il nous a trahis.

Ainsi raconta l'Arabe introduit par Lagdar.

Et, soudain, Abdallah se rappela ce nom d'Abder-ben-Mouled, c'était le chef rencontré vers In-Salah.

—Il paiera cher son mensonge et son audace ! s'écria-t-il.

—Les Touaregg sont plus de deux cents, dit le berger.

—Nous les vaincrons !... seraient-ils aussi nombreux que les palmiers de Rhât.

Les Targuis, à la longue, s'étaient instruits dans l'art de combattre, où, sans doute, Abder avait vu manœuvrer l'armée turque de Tripoli.

Abdallah, cette fois, ne put surprendre les ennemis.

Il fut obligé, pour en finir, pour n'avoir pas l'air de reculer, de les attaquer en plein jour, sur une colline où ils s'étaient fortifiés, les bagages au centre.

Si la lutte se prolongeait, il était perdu ; car, à demi abrités, les Touaregg tiraient à feux plongeants. Il fallait donc, par un coup d'audace, enlever la position, tomber, sur les bandits, comme une trombe.

Abdallah après une première attaque, rallia ses quatre-vingts hommes.

L'ennemi, là-haut, croyant à une reculade, poussait des cris de victoire, insultait Moulaï, exécutait des "fantasia"

Abdallah, pâle, jeta son fusil à terre, une arme incrustée de nacre et d'or.

—Prenez vos sabres, ordonna-t-il, et poussez de toute la vitesse de vos méhara.

Lui-même prit la tête, la cimeterre d'une main, le revolver de l'autre.

—Aderop, en avant ! répétait-il.

Les Touaregg tirèrent trop haut.

Aderop... les gens de Rhât étaient sur eux.

Au premier coup de son revolver, Abdallah abattit le chef, puis, du second coup encore un homme, et d'autres....

Quel était donc ce Moulaï qui portait la foudre, un moukala qui n'en finissait plus de tirer ? Le désordre se mit parmi les Touaregg qui prirent la fuite, abandonnant tout.

Ce fut une belle poursuite.

L'envie ne reprendrait pas de sitôt à un Abder quelconque de défier Moulaï et de le qualifier de traître, en lui crachant, de très loin, au visage !

A la nuit, seulement, on regagna, pour y camper, l'emplacement où s'étaient fortifiés les Targuis... Une seule tente était debout, hermétiquement formée.

—Qu'on l'abatte, ordonna Abdallah, et qu'on voit ce qu'il y a là-dessous.

Lagdar eut vite fait d'obéir.

Tous, même le chef, reculèrent, stupéfaits.

Sur des peaux de mouton, une femme était assise. Elle leva les yeux, vit tous ces hommes aux visages peu bienveillants, aux bour-nous rougis de sang et noirs de poudre.

Elle cacha sa tête dans ses mains, et ses mains étaient blanches, gantées à demi ; aux dernières lueurs du couchant, Abdallah aperçut une nuque rosée où frisaient des cheveux blancs.

—Une Européenne, pensa-t-il, peut-être une Française.

D'un geste, il éloigna ses hommes, et, marchant vers la femme :

—Regardez-moi, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Les Touaregg sont en fuite... Celui qui vous parle est un ami.

La femme releva la tête et Abdallah vit alors qu'elle était jeune et fort belle, habillée avec recherche. Mais, elle ne répondit pas ; sans doute, elle ne comprenait pas l'arabe.

Alors, il s'adressa à elle en ce dialecte, qui est presque une langue, qu'on appelle le *sabir*, un mélange d'italien, d'espagnol, d'arabe et de mots francisés. Il répéta la même phrase. Aussitôt, le visage de la jeune femme se rasséréna.

—Oh ! j'ai eu si peur, répondit elle, avec ces Touaregg. Je suis Espagnole, je me nomme Mercédès... Mais, je vous en prie, laissez-moi me remettre.

Abdallah, se souvenant de la galanterie française, s'inclina.

Mercédès, stupéfaite à son tour, le suivait des yeux, dans tous ses mouvements, pendant qu'il parlait à ses hommes, leur ordonnait de dresser une tente spacieuse... Elle se demandait quel était cet Arabe, de si grande allure, si beau, si poli, qui l'avait saluée comme un gentleman.

Le soir, elle n'eut plus peur de lui ni de personne. Assise sur la même natte, à cinquante pas du camp, elle lui racontait comment elle se trouvait en ce lieu, prisonnière.

Avec sir Hobson, son mari, elle visitait la Tripolitaine, sous une escorte fournie par le consul anglais, quand l'envie les avait pris, l'avait prise, elle plutôt, rien qu'elle, de visiter Ghadamès, la mystérieuse....

Aux environs de la ville, les Touaregg les avaient attaqués... On eût pu se défendre ; mais sir Hobson et les Turcs avaient fui comme des lâches, de toute la vitesse de leurs chevaux. Elle seule avait été faite prisonnière.

—Les Targuis vous ont-ils maltraitée ?

Non, ils parlaient vaguement de rançon. Seulement, ils m'ont enlevé tous mes bijoux, mes bracelets et mes bagues.

—Vous en aurez d'autres, affirma Abdallah.

De chaudes bouffées de vent arrivaient du désert immense, lourdes de senteurs sauvages... Soudain, dans le lointain, éclata le rire clair de la hyène... Il y eut un grand sileace... Le vent lui-même se mourait ; alors un rugissement monta.

—Le lion, dit Abdallah.

Epouvantée, Mercédès se rapprocha de lui. Une minute, Abdallah la tint dans ses bras.

—N'ayez crainte, Mercédès, dit-il, le lion n'aura garde de se risquer jusqu'ici... Qu'il vienne, du reste... j'en ai déjà tué deux.

—Vous ?

—Oui, fit-il simplement. Il est tard... Allez vous reposer. Dans quelques jours, vous coucherez à Rhât.

Avec la politesse raffinée de l'Arabe, il la reconduisit jusqu'à sa tente.

Alors, au lieu de se coucher lui-même, il appela Lagdar.

—Charge deux moulakas, dit-il, prends un mouton sur ton épaule et accompagne-moi.

Lagdar aussi avait entendu le rugissement du lion.

—Je comprends, dit-il.

—Silence. Recommande aux sentinelles de ne pas bouger si elles entendent un coup de feu.

Abdallah et Lagdar s'enfoncèrent dans la nuit.

Souvent, ils s'arrêtaient malgré leur habitude du désert, le doigt sur la détente, ou la main sur le "flis" — et, après avoir échangé un mot, ils reprenaient leur marche silencieuse.

Le rugissement recommença... Le lion, avec précaution, se rapprochait.

—Halte ! commanda Abdallah... nous l'attendrons ici.

Lagdar avait apporté un piquet et une longue corde. Au piquet, il attacha le mouton, un agneau tremblant, et prit la corde en main.

Lorsqu'il l'eut déroulée tout à fait, les chasseurs se trouvèrent à près de vingt mètres de l'agneau.

—Y es-tu ? demanda Lagdar.

Et, sur la réponse affirmative de son maître, il tira la corde.

La victime poussa un bêlement plaintif.

Un rugissement, sur les notes basses, comme un cri de satisfaction, répondit.

Un souffle de vent passa... il apportait la marche du lion, des craquements de sable froissé sous le pas pesant du roi du Sahara.

Abdallah, un genou à terre, se courbait au ras du sol.

Tout à coup, il assujettit son moukahn à l'épaule et se redressa à demi. Il connaissait les habitudes du fauve et savait qu'il n'avait pas à se presser.

Le lion apparut.

Sur le fond clair du ciel, on voyait sa masse plus sombre, immobile. Il renifla fortement, en se frottant les flancs de sa queue, comme sentant du danger dans l'air.

Mais le mouton l'attirait.

Une dernière fois, avant de bondir, il tourna la tête... Ses yeux, cible vivante, luisaient ainsi que des flammes.

Le coup partit, tel un coup de canon chargé en double.

Debout, l'oreille au galet, les chasseurs attendaient, la lame haute...

Mais le lion ne venait pas.

—Il aura fui, dit Lagdar.

—Non, répondit Abdallah, il est mort.

C'était un lion noir, taché de roux, un des plus beaux de l'espèce. Il fut écorché la nuit même — et le lendemain, à l'aube, Abdallah offrait sa pelure à Mercédès.

Et, comme elle se récriait :

—Il vous a effrayée, dit-il, je l'ai tué.

—Ah ! répondit-elle, vous êtes fort, vous, adroit et brave.

XL

MERCÉDÈS

Déjà prévenue de la récente victoire, de la fuite honteuse des Targuis, la population de Rhât était accourue au-devant de Moulaï, le Djemil.

Les hommes frappaient sur le tambourin ou soufflaient dans d'impossibles flûtes, les femmes battaient des mains en poussant les you-you des grandes occasions.

D'aucunes, parmi ces dernières, se jetaient sous les pieds des meharas pour toucher au moins le burnous du chef habile, qui revenait toujours vainqueur.

Mercédès suivait sur un djemel richement caparaçonné, et, autour d'elle, aussi, c'étaient de sincères démonstrations de joie.

Sur la place, devant la demeure du cheik, le vieil El-Aziz, Abdallah s'arrêta et fit signe qu'il désirait parler.

Aussitôt, la foule se tut.

—Gens du Rhât, dit-il, mes amis et mes frères, vous pourrez, désormais, dormir tranquille. Une fois encore, grâce à la valeur de vos guerriers, car je ne suis rien, moi, qu'un grain de sable dans la main d'Allah, nous avons vaincu nos éternels ennemis. Semez l'orge et plantez en sûreté. C'est le conseil que vous donne le prophète. Aux Targuis, j'ai enlevé une femme, me la confiez-vous ?

Mille cris retinèrent :

—Elle appartient au djemil !...

Alors, El-Aziz s'avança lui-même, soutenu par un serviteur, car, si vieux, il n'y voyait plus. Il était revêtu des insignes de son grade, une pierre précieuse à son turban vert, et, sur son burnous, une ceinture à franges d'argent.

—Où est donc Moulaï ? demanda-t-il.

Abdallah, descendant de cheval, se porta à la rencontre du vieillard.

—Me voici, fit-il, ô mon père.

—On vient de me dire que tu avais, une fois encore, chassé le Targui et tué un lion noir.

—C'est exact, avoua humblement Abdallah.

—Alors, au nom d'Allah, qui me rappelle à lui, un peu plus, chaque jour, je te remercie pour les enfants de Rhât, et je te bénis. Je ferai mieux... Le temps s'est appesanti sur moi. Cette place de cheik, que je ne puis plus remplir, je te l'offre.

Un murmure flotta sur la foule.

On attendait la réponse de Moulaï ; elle fut la suivante :

—El-Aziz... La sagesse aime les cheveux blancs... Garde ta place. Je serai heureux si tu veux me considérer comme le plus humble de tes serviteurs et son plus fidèle ami.

—Tu y tiens ?

—Autant qu'il est en mon pouvoir, je l'exige.

—Tu es, sous des cheveux noirs, plus sage que moi. Qu'il soit donc fait comme tu le désires. Au reste, tu n'as pas longtemps à attendre.

Les flûtes et les tambourins reconduisaient Abdallah jusqu'à sa demeure.

Lorsqu'il tendit sa main à Mercédès pour l'aider à descendre, elle lui dit :

—Comme tous ces gens vous aiment !

—Ils sont doux, honnêtes et bons, ils vous aimeront, vous aussi.

—Quelle merveilleuse aventure ! répondit-elle.

De suite, elle voulut visiter l'habitation. Elle s'extasiait de tout, des salles pavées de mosaïque déterrée, à grands frais, de temples romains de Ghadamès, des arabesques, des lourdes tentures, des tapis, fabriqués à la main, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles. Les jardins, surtout, si frais après l'aridité des plaines, lui plurent.

—Vous êtes riche, fit-elle.

Restant dans son rôle de Meslem, Abdallah répondit :

—Allah m'a fait le dépositaire de ses biens... j'en jouis en le remerciant.

Mercédès le regarda. Si fort, si brave, si puissant et si riche, était-il donc un Arabe comme ceux qu'elle avait connus, en compagnie de sir Hohson, à Alger, à Bizerte, à Tunis et à Tripoli ; un Arabe au caractère enfantin, rejetant tout, heur et malheur, sur la volonté d'Allah ?

Après les jardins et les cours, Mercédès voulut visiter les chambres, toutes meublées avec la richesse orientale.

Abdallah la précédait en souriant, amusé par ses gestes, sa curiosité, ses cris d'admiration, heureux d'être riche pour lui plaire.

—Cette chambre vous convient-elle ? demanda-t-il.

C'était une vaste pièce — la sienne — aux murs tendus de soie, ornés de panoplies, dont le pavé de mosaïque disparaissait sous des peaux de lions, d'hyènes et de panthères.

—Oh ! fit-elle, enthousiasmée.

Sans attendre une autre réponse, il souleva une tenture.

—Voici, reprit-il, la salle des bains. Vous êtes chez vous, ici. Nul ne viendra qu'à votre appel, quand vous frapperez ce gong de ce marteau d'airain... Je vous quitte pour vous envoyer les femmes qui vous serviront.

Il sortit, sans la regarder, sans se retourner.

Longtemps, seul, il erra dans les jardins, plus tourmenté, de beaucoup, que lorsqu'il préparait une expédition contre les Touaregg.

Un élément nouveau entrait dans sa vie. Il sentait que, s'il se laissait aller à cet amour, des complications surgiraient dont, peut-être, il ne serait pas le maître.

Que El-Aziz mourût, ce qui ne tarderait guère, et il serait caïd, caïd de Rhât, le chef reconnu et respecté de tout un peuple, le maître de la plaine, et ainsi s'accomplirait la dernière parole du capitaine Paul : " Vous rendrez service à nos compatriotes, à la France ; ce que je n'ai pu faire, vous le ferez... "

Autrement... s'il aimait Mercédès, une roumi, qu'advierait-il ?

Comme il rêvait, appuyé au tronc d'un olivier, une main se posa sur son épaule.

Abdallah se retourna et reconnu Sultana.

—Qui t'a permis... commença-t-il d'une voix rude.

Mais, devant les regards suppliants, presque craintifs, de la jeune femme, il se radoucit.

—Que veux-tu, Sultana ?

—Voir mon maître, baiser sa main qui a repoussé le Targui. D'ordinaire mon seigneur venait me rendre visite, dès son arrivée... Pourquoi a-t-il attendu, aujourd'hui, que ce soit moi qui vienne à lui... Est-ce qu'il ne m'aime plus ?

Toujours préoccupé, il l'embrassa au front, froidement.

Il y avait loin, sans doute, de ce baiser à ceux d'autrefois ; aussi Sultana recula. D'un geste, elle répandit sur ses épaules les ondes noires de sa chevelure ; d'un autre, écarta ses voiles.

—Ne suis-je donc plus belle ? demanda-t-elle.

Il se contenta de répondre :

—Qui donc songerait à te disputer la palme de la beauté ?

Les yeux noirs de la jeune Arabe étincelèrent.

—La prisonnière aux cheveux blonds... Ecoute, Djemil, poursuivait-elle, je suis, moi, fille de cheik, et j'ai, dans les veines, du sang de Fatma, la femme du Prophète... Si tu me trahissais pour une personne d'une autre race... je saurais mourir...

—Tais-toi, interrompit-il... Après avoir ravi aux Targuis cette prisonnière aux cheveux blonds, comme tu l'appelles, pouvais-je l'abandonner ? Je l'ai recueillie, logée... Où vois-tu, jusqu'ici, de l'amour ?

—Aïcha, la femme que tu lui as envoyée, m'a dit qu'elle était si belle !

—Peut-être... mais moins que toi... Laisse-moi, j'ai des ordres à donner ; je te rejoindrai ce soir.

Abdallah la regarda s'éloigner, glissant, sous les arbres, comme une apparition, une fée qui aurait la démarche d'une reine.

Lagdar survint. Il apportait, de la part d'El-Aziz, un cimenterre d'honneur à la poignée incrustée de nacre et d'or.

Dans la rue, des hourrahs retentissaient :

—Vive le Djemil ! Qu'il soit, à jamais, notre chef !

Abdallah dut se montrer à la foule qui le réclamait.

Un homme s'approcha, dont les vêtements poussiéreux indiquaient une longue marche, et lui tendit un roseau autour duquel s'enroulait un papier.

—J'ai couru deux jours et deux nuits pour te l'apporter, dit-il.

C'était encore une adresse des officiers commandant les postes français du Sud. Libellée en arabe, par un interprète, cette adresse disait : "... Nos remerciements, au nom de la France, au valeureux Moulai, pour ses récentes victoires... En témoignage de notre admiration, nous le prions d'accepter le léger cadeau qui lui remettra Ibrahim, notre goumier."

—Ibrahim, le messenger, tendait un paquet.

Abdallah eut l'idée de le refuser, comme les autres ; mais le goumier, qui avait des ordres, insista.

—Soit, fit le Djemil ; entre, tu te reposeras.

Le paquet contenait un poignard. Sur le manche, ces mots étaient gravés : *Des officiers français, à Moulai de Rhat.*

Cette dédicace, sur cette arme, le toucha davantage que si on lui eût offert un royaume, elle le fit réfléchir aussi. Une deuxième fois cherchant la solitude et le silence, il s'enfonça sous les arbres de ses jardins.

Sacrifierait-il à l'amour d'une femme la situation qu'il s'était créée ?

Il ne savait encore quel parti prendre, quand un son de guzla arriva jusqu'à lui, apporté par brise du soir.

Puis une voix s'éleva, jeune et pure. Sultana chantait la romance arabe, fameuse dans le Sud :

Que le jour me dure
Passé loin de toi,
Tout, dans la nature,
N'est plus rien pour moi.

Hélas, quand je passe
Un jour sans te voir,
Je cherche ta trace
Dans mon désespoir.

Ah ! mon cœur palpite,
Quand j'entends ta voix
Tout mon sang s'agite
Dès que je te vois.

Ouvres-tu la bouche
Les cieux vont s'ouvrir ;
Si ta main me touche
Je me sens mourir !

Une ombre violette tombait des ramures.

Bien souvent, Abdallah avait entendu cette chanson d'amour qui empruntait encore un indicible charme aux paroles arabes, à la consonance des mots, aux accents tour à tour vibrants et mourants de la guzla ; mais jamais elle ne l'avait ému comme ce soir-là, en cette nuit grandissante.

Il revint dans la cour et frappa, avec une branche d'olivier, à la fenêtre de la chanteuse.

Une tête brune se montra, entre les barreaux, et deux yeux noirs se fixèrent sur les siens.

—Ton chant est harmonieux et fait du bien à mon cœur, murmura-t-il.

La jeune fille répondit simplement :

—Merci, mon seigneur....

Tout à coup, Aïcha, la femme qu'il avait envoyé à l'Espagnole et qui le guettait depuis un instant, d'un coin de la cour, lui dit :

—L'étrangère te réclame.

Un peu dépité, il suivit la négresse.

—Demain, se disait-il, je ferai reconduire l'étrangère à Tripoli.

Sur le seuil de sa chambre, il s'arrêta net.

Aïcha avait allumé les lampes dont les flammes, entourées de globes d'albâtre, jetaient une mystérieuse lumière.

Au milieu de la pièce se tenait Mercédès. La courtisane avait mis à profit cette soirée. Elle aussi avait entendu les ritournelles de la chanson : Abdallah, son sauveur, lui plaisait ; de plus, il était riche.

Le Djemil tressaillit. De femmes aussi belles, il n'en avait vu qu'en rêve lorsque, par hasard, chez El-Aziz ou tout autre personnage de marque, il avait goûté au haschich, ce régal des dieux.

—On m'a apporté à dîner, fit Mercédès en désignant une table richement servie, mais je ne saurais toucher à ces mets, toute seule ; mon hôte ne me fera-t-il pas l'honneur de me tenir compagnie ?

Abdallah eut un mot de refus sur les lèvres ; il songea à l'avenir.

—Qu'importe une heure, se dit-il, puisqu'elle doit partir demain et que je ne la reverrai jamais ?

Et il s'assit.

Une heure après, Abdallah, conquis, était aux pieds de Mercédès.

—Il manque quelque chose à ce poignet et sur cette poitrine, dit-il soudain.

Il se releva, passa dans une autre chambre et en rapporta le coffret qu'il avait trouvé dans les grottes de la montagne d'In-Salah.

Mercédès joignit les mains devant cet amoncellement de pierres

précieuses, diamants, rubis et topazes, dont les feux se croisaient à la lumière.

—Choisissez, fit simplement Abdallah.

La-bas, dans la cour, assise à la fenêtre grillagée du harem, les yeux voilés de larmes, penchée sur l'ombre qui se faisait plus profonde, sous les arbres, Sultana murmurait sa chanson d'amour :

Que le temps me dure
Passé loin de toi...

La négresse Aïcha, succombant à la fatigue, s'était endormie.

L'esclave n'entendit pas, sur les nattes qui étouffent tout bruit, s'approcher un pas léger, celui de Sultana. Après avoir bien pleuré, la fille du cheik avait pris sa résolution.

—Le Djemil aime la fille aux cheveux blonds, pensa-t-elle.

Elle se leva soudain, les yeux secs, un pli menaçant au front.

D'un pas ferme, décidé, elle se dirigea vers la chambre du Djemil. Elle ouvrit la porte.

Le poignard d'Abdallah était sur la table, dans sa gaine de cuir.

Sultana le retira du fourreau, en essaya la pointe sur son bras où, de suite, apparut une goutte de sang.

A voix haute, trois fois, elle appela :

—Moulai, Moulai, Moulai....

Abdallah ouvrit les yeux, mais avant qu'il eût pu se rendre compte de ce qui se passait, Sultana, déchirant son gilet brodé de perles, enfonçait le poignard dans sa poitrine, en criant :

—C'est pour que tu sois heureux, ô Djemil, que je meurs.

—Sultana !

Trop tard : la jeune Arabe roulait sur le tapis.

Abdallah restait là, debout, stupéfait, écrasé par ce réveil terrible.

Sultana fut ensevelie, sous un figuier, le matin même. Nul ne connut sa mort qu'Aïcha et Ladgar. On fit croire aux autres que le Djemil, l'avait renvoyée à ses parents.

Le printemps était revenu. L'oasis s'éveillait, se couvrait de frondaisons nouvelles. Les boutons des grenadiers s'entr'ouvraient. Les habitants abandonnaient la ville pour les vallées d'alentour.

Tout à coup, les bergers se replièrent. Le bruit courait qu'un lion noir ravageait la contrée.

—Allons le tuer, s'écria Marcédès, j'ai envie de sa peau !

Elle annonça l'intention d'accompagner les chasseurs, et Abdallah, qui ne savait rien lui refuser, céda encore. Sur ses indications, on fabriqua une tente superbe, frangée, d'argent, doublée de soie. Et ce fut, à travers le désert une promenade triomphale.

Les guerriers finissaient par aimer Marcédès parce qu'elle se montrait généreuse ; mais les soirs, assis en cercle, dans le sable, ils se disaient en attendant les éclats de rire qui montaient de la tente du chef :

—Par Allah, le Djemil est fou !

Et, tout bas, ils priaient Mohammed de lui rendre la raison.

Abdallah était fou, en effet, fou d'amour....

XLI

TOUJOURS PLUS HAUT

Mercédès se complaisait dans cette existence errante, dans ces plaines où, mieux qu'à Rhât, elle était reine incontestée.

Après le lion noir, on chassa la panthère.

L'Espagnole, montée sur Yacoub, telle une chevalière des temps héroïques, apprit à manier le monkala, à forcer la gazelle à la course.

Savamment, elle tenait la dragée haute à son amant, et celui-ci, surexcité par ses avances ou ses refus de grande coquette, n'en était que plus épris.

Pour un sourire ; il eut sacrifié : avenir, renommée, fortune.

Salon le proverbe arabe : " Il s'endormait dans l'amour et ne voyait plus que par les yeux d'une femme."

Les Targuis, eux, veillaient.

Malgré tant de défaites successives, ils ne se tenaient point pour battus.

Un nommé Yamen, lieutenant d'Abder-ben-Mouled, en compagnie d'un Khouan fanatique, avait parcouru les tribus, prêchant l'appel aux armes, la guerre sainte, la levée en masse. Tenu au courant, par des espions, de la conduite de Moulai, il racontait que l'Esprit malin avait, en se servant de son chef Abder, envoyé cette femme au Djemil de Rhat pour affaiblir son cerveau et son bras.

Il citait cette parole du Livre : " Son yatagan n'est plus entre ses mains qu'un fétu de paille."

Insinuant et adroit, il flattait les goûts de ces hommes primitifs, leur montrant, par delà la victoire certaine, un riche butin.

Les Zouaves lancèrent des préliciteurs. Un vent de guerre souffla dans tout le Sud contre les rommés.

Ladgar, presque chaque jour, prévenait son maître, en termes de plus en plus pressés.

—Les Touaregg savent que tu dors, Djamil, lui disait-il, et ils se préparent à la guerre.

—Qu'ils viennent, répondait Abdallah.

La nouvelle, cependant, de ce soulèvement prochain, s'était répandue dans l'Oued R'rir, avait franchi les chotts, jusqu'à Tozeur et Gafsa.

Or, à cette époque, le général de Giverne, l'ex-colonel du 2^e régiment de zouaves, commandait le cercle de Gafsa.

S'ennuyant en France, dans le train des garnisons, M. de Giverne, qui aimait l'Afrique, avait demandé à revenir en Tunisie.

Sa connaissance de la langue arabe, des mœurs du pays, de cette guerre d'embûches, et aussi sa santé de fer le désignaient pour se porter en première ligne.

Un matin, il reçut l'ordre former une colonne volante et de couvrir les tribus amies du R'rir.

—Ça va bien, murmura l'officier en se frottant les mains ; nous allons donc en découdre avec ces maudits Targuis.

Tous les hommes de la brigade eussent désiré l'accompagner, mais le général fit une sélection ; il ne voulait emmener avec lui que de hardis cavaliers et des fantassins endurcis à la marche.

La veille du départ, un gentleman haut botté coiffé du casque de flanelle, équipé en touriste, se présenta devant M. de Giverne, qu'il salua, en disant :

—Vous ne me remettez pas, mon général ?

—Bernard Naudin, ce cher Bernard... Vous avez donc délaissé la peinture pour les voyages ?

—Du tout, mon général, je suis venu, au contraire, pour perfectionner les nuances, dans le pays des couleurs. On m'a dit que vous partiez pour l'extrême Sud, voulez-vous de moi comme peintre officiel ?

—Mais... nous ferons le coup de feu.

—Mouche à tous les coups... j'ai mon revolver.

—Nous aurons à souffrir de la chaleur, de la soif, de la faim... des moustiques.

—Je souffrirai avec vous.

—Alors, vous êtes décidé ?

—Absolument.

—Soit, vous vivrez à ma table, à ma popote, je veux dire.

Le général appela quelques officiers.

—Messieurs, leur dit-il, je vous présente le peintre Bernard Naudin, qui demande à être des nôtres. Je l'autorise à nous suivre. Entendez-vous. Il est déjà décoré, à son âge, trente ans à peine ; son ruban est le plus sûr garant de sa valeur et de sa réputation.

De suite, attirés par l'allure sympathique du peintre, les officiers fraternisèrent avec lui ; la connaissance se compléta le soir même, au dîner d'adieux.

Le lendemain, la colonne s'ébranla bien avant l'aurore.

Naudin, le revolver à la ceinture, chevauchait en tête de l'escadron de chasseurs.

Jusqu'au chott Melghir, au confins de la Régence, ce fut une promenade militaire. Les bergers qu'on rencontrait venaient baiser la main du général qu'ils appelaient le "Aach Aga" le "père des Meslems" l'"Envoyé d'Allah".

Presque chaque jour, sortant on ne savait d'où, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, des caïdes et des cheïks arrivaient avec des serviteurs qui portaient la *difla*, c'est-à-dire des moutons, des chevreaux et des fruits.

Toutes ces provisions passaient aussitôt sous la dent des hommes.

Et, les soirs, autour des marmites où fumaient le café, c'étaient des chants et des rires.

—Un vrai pays de cocagne ! disaient les soldats.

Naudain répétait avec eux :

—Que me parlez-vous de privations, à Tafna, mon général ?

M. de Giverne souriait dans sa barbiche.

Après Tozeur, la situation changea du tout au tout.

Plus de palmiers à l'horizon, plus de verdure au creux des oueds, plus de pasteurs dont les silhouettes variaient le paysage, et surtout, plus de diflas, de moutons gras à point.

Sur la tête, un soleil de plomb ; sous les pieds, un sol brûlant, semé de silox. Parfois, pour avoir de l'eau, et quelle eau, un liquide noirâtre, il fallait doubler l'étape, cheminer toute une nuit.

Les hommes ne chantaient plus. Ils gagnaient, maintenant :

—Quels chiens de pays !

Naudain crayonnait encore quelques croquis d'étape, sur son carnet de route, mais il était visible qu'il regrettait son équipage.

On ne rencontrait toujours pas d'ennemis, la plainte était déserte, les patrouilles ne trouvaient rien d'anormal ; mais le général, en vieux routier, ne se laissait pas prendre à cette solitude, car il con-

naissait, de longue date, la manière d'agir des Touaregg qui apparaissent toujours à l'improviste.

Dans toutes les directions, il avait expédié, montés sur des chameaux coureurs, des Chambâas qui devaient se replier à la première alerte.

La colonne, défilée derrière une montagne, attendait leur retour.

Naudain, qui finissait par se faire au climat, profita de ce repos pour fixer sur la toile quelques sites environnants ; des rochers baignés de lumière rose, un arbrisseau suspendu, comme par miracle, aux flancs abrupts, des arêtes rayant le ciel.

Les Chambâas ne revenaient pas, donc il n'y avait rien à craindre. Ainsi pensait le peintre, qui, à chaque jour, pour varier ses esquisses, s'éloignait un peu plus du camp.

Aux observations des officiers, il répondait :

—J'ai mon revolver... mouche à tous les coups !

Les officiers souriaient à cette balle audace, estimant que, en effet, il n'y avait aucun danger pour le moment, puisque les reconnaissances de cavalerie ne signalaient rien de nouveau.

Un soir, Naudain ne parut pas.

Toute une nuit, on l'appela vainement, à travers la montagne.

Le lendemain, on ne put même retrouver ses traces. Le Simoun, levé, par malheur, avant le soleil, les avait effacés.

Le général, qui affectionnait particulièrement cet artiste qu'il connaissait depuis longtemps, était comme fou de douleur.

—Mort ou vivant, nous le retrouverons ! s'écriait-il.

Il donnait des ordres pour continuer les recherches, lorsqu'un vieil Arabe, juché sur un petit âne, pénétra dans le camp, amené par un factionnaire.

Nul renseignement, à cette heure, n'était à dédaigner.

Le général se porta vivement au-devant de l'Arabe qui tremblait de tous ses membres.

—Ne crains rien, lui dit-il, il ne te sera pas fait de mal si tu réponds sans détour à mes questions... Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'Arabe essaya de s'expliquer, mais ses dents claquaient. Il leva le doigt en l'air, et ce seul mot siffla entre ses lèvres serrées :

—Les Targuis !

—Les Targuis ! répéta M. de Giverne, explique-toi, bonhomme.

Et comme le vieillard, par signes, indiquait qu'il ne pouvait parler, il reprit :

—Je comprends, il a eu peur ; qu'on lui donne une goutte d'eau-de-vie.

Lorsque l'Arabe eut bu, il passa la main sur sa gorge, puis sur son ventre, avec une évidente satisfaction.

—Parleras-tu, maintenant ! s'écria le général, que ces exaspéraient ; d'où viens-tu ?

—Je reviens de Bir-Cedoff, là-bas, au fond des plaines.

—Et tu as rencontré des Targuis ?

—Non, mais il sont là, je le devine.

D'un geste, il désigna l'horizon du Sud.

—Ils sont là, poursuivit-il, à voix basse, partout... et si tu savais, *Janimar* (général), ce que j'ai vu !

L'Arabe, maintenant, parlait à voix si basse que les officiers durent s'approcher et prêter l'oreille pour l'entendre.

—C'était hier, au coucher du soleil. Sur ma gauche, des vautours décrivaient des cercles. Une proie, sans doute, qu'ils se disposaient à dépecer. Je me suis approché. Il y avait là, enterré dans le sable, jusqu'au cou, un homme de ta race, *Janimar*, un homme blond.

M. de Giverne tressaillit.

—Il avait la barbe noire ? demanda-t-il.

—Oui, la barbe noire. Ses yeux étaient fermés. J'ai touché son front, il brûlait encore. J'allais retirer l'homme et le mettre sur mon âne, car le Prophète a dit :

—Au diable, ton prophète ! interrompit le général ; pourquoi n'as-tu pas cédé à ton premier mouvement ?

—Un coup de sifflet a retenti, derrière un bouquet de lentisques, et j'ai compris qu'on m'ordonnait de continuer mon chemin. Or, qui avait enterré cet homme, sinon les Targuis dont c'est la manière de faire... .

Mais le général n'écoutait plus.

—Aux armes ! commandait-il pour les cavaliers seulement. Qu'on mette cet Arabe sur un cheval, et qu'il nous guide vers l'endroit où il a rencontré Naudin.

La troupe partit au galop. On courut ainsi plus de trois heures. Enfin, le vieillard fit signe d'arrêter. Il mit pied à terre et s'orienta.

Le bouquet de lentisques dont il avait parlé y était, mais il ne retrouva pas l'homme enseveli. Le sable même ne gardait aucune trace de fouilles.

—Tu m'as trahi ! commença M. de Giverne, en saisissant l'Arabe à la gorge.

A cet instant, un coup de feu partit à cinq cents mètres.

L'Arabe tomba, touché en pleine poitrine.

Les crêtes environnantes se couvraient de bournous blancs. Des drapeaux rouges se déployaient au son des tambourins.

—En bataille ! ordonna le général, nous sommes tombés dans un

guet-apens... Chasseurs et spahis, c'est le temps de montrer que vous êtes des hommes, qu'un Français ne craint pas dix Touaregg !

Les Touaregg, là-bas, se formaient en un demi-cercle menaçant. Leur nombre grandissait. Derrière les premiers, il en arrivait d'autres... Dans le lointain bleu flottaient plus de dix drapeaux.

Il ne fallait pas leur donner le temps de se rassembler ; au contraire, il importait de les battre successivement, par échelons.

Quant à fuir, ce qui était possible, M. de Giverne n'y songea même pas.

Il tira son sabre, et, d'une voix retentissante :

— Pour la France et pour Naudin, chargez !

Ces charges, d'ordinaire, réussissaient. Mais, cette fois, les Touaregg comptaient sur la supériorité du nombre et l'emplacement qu'ils avaient choisi.

— Ouvrez les rangs ! ordonna Yamen, qui commandait en personne.

Les chevaux, furieux de sentir l'éperon, s'engagèrent trop avant.

Les rangs des ennemis se refermèrent : le général et ses deux cents hommes se démentent au milieu d'un cercle de fer et de flammes qui va se resserrant.

Trois fois, M. de Giverne, piquant des deux, essaye de le franchir ; trois fois il enfonce les premières lignes et est rejeté au centre par les masses qui arrivent toujours.

Les Touaregg hurlaient de joie.

C'était la mort pour les Français qui ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Ils luttèrent un contre cent.

Blessé à la main droite, le général avait passé son sabre dans la main gauche, et pointait en désespéré.

A cette minute suprême, le sol trembla sous le galop de deux cents méharas.

Encore des ennemis, sans doute, qui survenaient à la rescousse !

Il y eut une seconde de répit.

Les Touaregg, inquiets, se retournèrent : les méharas approchaient, dévorant l'espace, dans un nuage de poussière.

Tout à coup, ce cri de guerre résonna dans le silence :

— Moulai ! Moulai ! le Djemil du Rhât !

Abdallah, car c'était lui, avec ses cavaliers les mieux montés, courait en tête, le yatagan à la main.

— Moulai ! Moulai répétaient ses hommes.

Les Touaregg, épouvantés par cette apparition presque merveilleuse, quand ils croyaient le Djemil au désert de Rhât, lâchèrent pied presque de suite, pris eux-mêmes entre deux feux.

Les spahis et les chasseurs, à cette aide venue du ciel, se rallièrent.

Ainsi qu'une volée d'oiseaux poursuivis par des vautours, les Targuis détalèrent, jetant leurs armes et leurs drapeaux pour fuir plus vite.

La poursuite, menée par Abdallah, dura une partie du jour.

Les Touaregg avaient disparu. Le Djemil, alors, rassembla ses guerriers et fit demander l'officier qui servait d'interprète.

— Lagdar, lui dit-il, un de mes serviteurs a sauvé, la nuit dernière, un homme que les Targuis avaient enseveli dans le sable, un Français, je crois. S'il est des vôtres, venez le chercher, il est sous ma tente.

Les soldats adoraient Naudin pour sa belle humeur. Un murmure de joie flotta dans les rangs.

Abdallah tournait la tête de son méhari vers l'est, lorsqu'un officier arriva à toute bride.

— Moulai ! dit-il en arabe, le général de Giverne, blessé, te prie de venir lui parler.

Le général de Giverne.

Abdallah se retourna comme pour donner un ordre. En réalité, il n'était pas le maître de son émotion.

Le capuchon rabattu sur les yeux, il réfléchissait.

Plus de dix années s'étaient écoulées. Le colonel de Giverne, devenu général, ne reconnaîtrait pas, sous ce nom de Moulai et ces vêtements arabes, le sergent François Brégeat.

— Marche devant, répondit-il, je te suis.

Arrivé près du général, il sauta à terre et s'inclina profondément.

— Tu nous as sauvés de la mort ou de la captivité, fit M. de Giverne, qui croyait avoir affaire à un cheik quelconque, plus hardi que les autres ; que réclames-tu pour ce service ?

L'Arabe parut froissé de cette proposition. Il se redressa fièrement, une flamme dans les yeux, et répondit :

— Je pourchasse le Targui pour la paix et le bien de mon peuple, et aussi, pour épargner la ruine aux tribus de la France. Je ne demande rien. Jusqu'à ce jour, j'ai refusé de l'or, tous les présents.

De sa ceinture, il tira un poignard.

— Je n'ai accepté que cette arme, non pour sa valeur, j'ai des "flis" autrement beaux, mais pour la dédicace inscrite sur le manche.

Il tendit le poignard au général.

— Ta réponse, fit celui-ci, me comble de joie, car elle indique un noble caractère, un cœur haut placé ; mais il est d'autres récom-

penses... Tu mérites mieux, Moulai... La France sait reconnaître les services de ceux qui la servent. Tu es puissant, certes ; sous sa protection immédiate, tu le serais d'avantage. Le caïd de Rhat deviendrait presque un roi.

— Roi, je le suis. On m'appelle le Roi des Roses.

— Vois cette croix qui brille sur ma poitrine, c'est l'étoile des braves ; qui dirais-tu, si je l'obtenais pour toi ?

Abdallah bressaillit. On lui offrait — et qui, M. de Giverne qu'il avait tant aimé ? — la croix de la Légion d'honneur, la croix pour laquelle il eût cent fois risqué sa vie.

L'interprète, cependant, s'était penché sur le général.

— Quoi ! s'écria M. de Giverne en se redressant, malgré sa blessure ; tu as sauvé d'une mort terrible un des nôtres, et tu n'en disais rien ! Après avoir été à la peine, tu seras à l'honneur, Moulai... Si tu veux me suivre à Tanis à la fin de cette campagne, je te présenterai au bey lui-même. Le reste me regarde.

Abdallah, continuant son rôle, répondit :

— Je demande cette nuit, pour réfléchir.

— Demain, je t'attends au camp.

— J'y serai.

Rapidement, il s'agenouilla, saisit la main du général, et, tels les bergers en haillons de Tozeur, la porta à ses lèvres.

— Relève-toi ! s'écria M. de Giverne... Que fais-tu ?

D'un bond, Abdallah s'élançait sur son méhari et s'enfonçait dans l'ombre montante.

Vers le milieu de la nuit, les sentinelles crièrent aux armes en apercevant des Arabes qui se dirigeaient vers le camp.

Mais un homme se détacha du groupe et s'avança hardiment.

— Ne tirez pas, criait une voix encore faible, c'est moi, Bernard Naudin.

Le général parut presque aussitôt.

— D'où diable revenez-vous ainsi ? fit-il, heureux de le retrouver en bonne santé.

— Ne m'en parlez pas, répliqua le peintre, heureux, lui aussi, de l'avoir échappé belle ; j'étais dans l'autre monde quand, tout d'un coup, je me suis éveillé en paradis.

— Et les hommes envoyés à votre recherche, sont-ils en paradis, eux aussi ?

— Vous l'avez dit, mon général. Le chef des Arabes, un superbe gaillard qu'ils appellent le Djemil, ce qui signifie, paraît-il, le Parfait, a voulu les garder. On massacrait des moutons autour de moi, les soldats seront rudement bien traités.

— Ne médisez pas de ce Djemil, mon cher Bernard, c'est lui qui nous a sauvés, après vous.

— Je le sais, répondit gravement Naudin. Mais les hommes nous écoutent, faites-moi conduire à votre tente. Là, je vous raconterai les événements auxquels j'ai si miraculeusement survécu.

Soul avec le général, Naudin raconta, ce dont l'officier se doutait, qu'il avait été enlevé par deux Touaregg qui l'avaient ligotté et bâillonné.

— A leurs gestes, poursuivit-il, autant qu'à leurs propos, j'ai compris qu'il s'agissait de vous attirer dans un guet-apens. Ces bandits, après m'avoir déshabillé, m'ensevelirent dans le sable, les bras et les jambes liés. Ils savaient bien que vous me recherchiez, que j'appellerais, et ils se disposaient à vous tomber dessus au moment où vous seriez occupés, tous, de ma personne. J'ai déjoué leur calcul et je n'ai pas crié...

— Vous êtes un brave !

— Oh ! pas tant que cela ! Enfin, c'était mon idée. Voyant que je me refusais à appeler, les deux Touaregg m'ont serré la gorge, à plusieurs reprises, si fort que la dernière fois dont il me souviens, j'en ai perdu connaissance... Et, devinez, en mille, où je me suis éveillé ?

— Sur la selle d'un méhari ?

— Allons donc, sur des peaux de lions, dans une tente doublée, de soie ourlée d'or sur toutes les coutures ; à mon chevet, une femme superbe me tendait une boisson rafraîchissante dans un gobelet d'argent.

— Ah ! ah ! fit M. de Giverne.

— C'est tel que je vous le raconte, mon général.

— Cette femme était sans doute celle de Moulai, le Djemil ?

— Assurément, soupira Naudin, ou son esclave.

— Singulier homme que cet Arabe qui s'arroge le titre de Roi des Roses ; généreux et brave, en tout cas.

— Le Roi des Roses ? sa femme favorite est bien digne d'en être appelée la Reine.

Le peintre rêvait, comme au sortir d'un songe.

— Savez-vous, reprit le général, poursuivant un ordre d'idées plus élevé, que je me propose de l'emmener à Tanis, de le présenter au commandant en chef et au bey. Ce caïd, si bien placé à Rhat, en avant-garde, nous rendrait d'inappréciables services, soit en nous signalant, comme il l'a fait déjà, les insurrections des pirates du désert, soit en combinant ses marches avec les nôtres. Qu'en pensez-vous, Bernard ?

Bernard, pour ce moment, avait bien autre chose en tête.

— Je me demande, répondit-il, quelle est cette femme qui a la peau et les cheveux d'une Européenne et des yeux d'Arabe ?

Le général quassa les épaules.

— Je vous laisse ma tente, dit-il, dormez ; le sommeil vous rafraîchira la mémoire. Aussi bien, la nuit s'achève et j'attends, avec une certaine anxiété, la réponse de Moulaï.

Elle arriva, cette réponse, au lever du soleil, apportée par un messager magnifiquement vêtu.

Un billet renfermé dans un sachet de soie disait " Abdallah-ben-Moulaï donne rendez-vous au chef des Français, à Tunis, le premier jour du mois de *Roucht* (août). "

M. de Giverne, un peu désappointé, répondit en la même langue, sur une feuille qu'il glissa dans le sachet : " J'y serai, et j'y compte sur la parole de Moulaï, le Roi des Roses. "

Au déjeuner, aussi assistait Naudin tout à fait sur pied, grâce à la potion servie par Merdèès, mais préparée par Yusuf, un nègre au service d'Abdallah, qui se connaissait en plantes, le général lut à ses officiers le billet qu'il avait reçu.

Les officiers parièrent pour et contre la venue à Tunis du caïd de Rhat, cependant que le peintre murmurait :

— Pourvu qu'il amène avec lui la houri aux yeux noirs et aux cheveux d'or.

XLII

EN FRANCE

Par la première matinée du mois d'août (*Roucht* chez les musulmans), Moulaï, selon sa parole, arrivait sur la colline qui commandait Tunis, à l'est.

Une imposante escorte, des cheïks et des aghas, des guerriers renommés par leur bravoure l'accompagnait.

La veille, la troupe avait campé non loin de la ville ; aussi, les chevaux, reposés, venus, du reste, à petite journée, mordillaient leurs brides, impatients d'aller si lentement, pointaient et s'emballaient.

Les selles, brodées d'argent et d'or, les moukalas et les " flis ", richement damasquinés, étincelaient aux rayons du soleil.

À l'arrière, dans un palaquin, que douze serviteurs, par quatre, portaient à tour de rôle, était Merdèès.

La jeune femme, plus belle et plus adorée que jamais, entr'ouvrait de temps à autre les rideaux de soie rouge pour examiner le paysage.

Elle avait voulu accompagner son seigneur, en cette marche de triomphe. Celui-ci, longtemps, avait résisté, soulevant dix raisons meilleures les unes que les autres, puis comme toujours avait fini par céder.

Pour dire toute la vérité, l'étrangère à cervelle d'oiseau, ainsi l'avaient surnommés les compagnons du Djemil, en avait assez de la vie errante, des chasses à la gazelle et à l'autriche.

Elle aimait encore Abdallah qui lui obéissait toujours, mais seulement du bout des lèvres. Près de deux ans, elle lui avait été fidèle, c'était déjà beaucoup.

Au sommet de la colline, Abdallah s'arrêta ; il fit un geste et tous l'imitèrent.

Les bras croisés, le caïd paraissait admirer un des plus jolis panoramas de l'Afrique.

Au large du cap Bon, de la Goulette et des coteaux roux de Carthage, la Méditerranée, sous un ciel d'un bleu éclatant, roulait foctée par une forte brise, ses lames d'or... Plus près, à l'abri des monts, dormaient les eaux du lac, comme un miroir d'acier encadré par les dunes de sable...

Plus près encore, Tunis, la Thune antique, la cité barbaresque, si longtemps mystérieuse, dégringolait vers les eaux du golfe, comme pour y mirer les minarets et les coupoles de ses quarante mosquées.

Les cheïks et les aghas, qui ne connaissaient que les villes pauvres du Sud, des mosquées minuscules et des *quittouns* construites en briques séchées au soleil, s'extasiaient et répétaient :

— *Tounis, bono !*

Abdallah, mentalement calculait.

Il y avait environ douze ans, que le temps passe vite ! qu'il était entré dans cette rade, en compagnie de Luc Marastoul.

Que d'événements en ces quelques années !

Il avait vingt ans, alors ; alors, aussi, il avait rêvé de devenir quel'un, un officier, — et voilà que la réalité dépassait le rêve.

Là-bas, au bout du chemin qui s'élargissait, des officiers, armés de longues-vues, regardaient de ce côté.

Soudain, ils piquèrent des deux.

A leur tête, bientôt, Abdallah reconnut le général de Giverne.

Il descendit de cheval et attendit.

Le cœur lui battait à rompre.

Le général était près de lui ; il lui tendait la main en disant :

— Vous avez tenu parole, Moulaï, c'est bien. J'ai parlé de vous au général en chef, il vous attend.

Abdallah avait repris son sang-froid, son calme de dignitaire arabe. Sads broncher, il répondit aux général, aux officiers qui l'interrogeaient ; il eut même un mot aimable pour le peintre Naudin qui accompagnait M. de Giverne.

Naudin, au retour, ne tenait plus en place. Sans cesse, il se retournait du côté du palaquin. Si ses yeux eussent pu percer la soie des rideaux rouges, il eut vu la fille aux cheveux d'or frapper dans ses mains en le reconnaissant.

Avant d'entrer en ville, M. de Giverne, sans autre avertissement, prit le galop et disparut.

— Où va-t-il ? demanda Abdallah à un officier.

— Vous le saurez dans un instant, répondit ce dernier.

On arriva bientôt par la porte Djelladine, à l'avenue de la Marine, toute pleine de curieux qui regardaient passer cette superbe cavalcade.

Abdallah reconnut l'uniforme des gendarme.

Il sourit en songeant qu'il suffisait d'un mot pour changer en un désastre cette entrée triomphante.

Mais, bientôt, il pensa à autre chose.

Devant le quartier général, une compagnie de zouaves était rangée en ligne. Un clairon sonna aux champs, et des commandements retentirent :

— Portez... armes ! Présentez... armes !

Il se retourna... Les officiers s'étaient effacés à l'arrière. C'était à lui, François Brégoat, qu'on rendait les honneurs !

Il reconnut le tombeau rouge des vestes, son régiment !

Alors, dans un geste tout militaire, il porta la main à son turban et salua le capitaine.

— Très bien, s'écria M. de Giverne, qui l'attendait. Mettez pied à terre, Moulaï.

Un autre officier s'approcha, sur la manche duquel brillaient les trois étoiles ; il avait à la main un ruban rouge où pendait une croix d'or.

— Abdallah-ben-Moulaï, dit-il d'une voix forte qui s'entendit jusque dans le port, en reconnaissance de vos éminents services, le gouvernement de la France, que je représente ici, m'a chargé de vous remettre la croix de la Légion d'honneur.

Le Djemil faillit se trahir.

— Mon général... commença-t-il.

Mais ce mot se perdit dans le tumulte des zouaves qui criaient, selon l'ordre de M. de Giverne :

— Vive Moulaï, le Djemil de Rhat !

Abdallah, suivant la coutume arabe, s'inclina trois fois jusqu'à terre. Lorsqu'il se redressa, une larme brillait en ses yeux.

— Le bey a préparé des logements pour votre escorte, lui dit M. de Giverne, je vais vous conduire chez lui.

Le Djemil salua encore le général de division, en indiquant, par signes, qu'il était trop ému pour parler.

— Allez, fit celui-ci en souriant. Du reste, nous nous reverrons.

Le bey des bays le reçut lui-même, dans la cour d'honneur et le complimenta sur sa bravoure. Il lui offrit, pour lui et ses hommes, une aile de son palais.

Merdèès, eut sa maison que garda le nègre Yusuf.

Le lendemain même, les conférences commencèrent.

On vit le bey se promener avec Abdallah dans les galeries du palais demandant à traiter avec lui de puissance à puissance.

Presque chaque jour, il se rendait chez le général en chef pour y jeter les bases d'un traité.

François souriait dans sa barbe noire, lorsque le général lui parlait de la puissance de la France, de son armée, des beautés de sa capitale.

— Vous devriez pousser jusqu'à Paris, Djemil ? lui dit, un matin, M. de Giverne.

Abdallah secoua la tête.

— J'ai vu Tunis, cela me suffit,

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

L A

MAIN COUPÉE

VIII

(Suite et fin)

Elle était donc bien morte pour lui ! Elle avait cessé de lui appartenir, et ne lui appartiendrait plus jamais. Il ne se rendit bien compte de cette idée que lorsqu'une dernière vision lui eut montré miss Stanby faisant son noviciat de carmélite et s'approchant de jour en jour du terme où elle n'existerait plus pour la terre. Et, pendant ce temps, lui courait au bout du monde ! Du reste, il était sans aucune nouvelle. Souvent, dans ces lointains voyages, les lettres n'arrivent à destination du navire que lorsqu'il en est déjà reparti, et ne le rejoignent qu'à son retour au port. Alors Armand ne vécut plus que par la frêle espérance de revenir en Europe assez à temps pour s'opposer à la résolution de miss Stanby. À l'expiration de l'année, il débarqua en France et alla aussitôt en Angleterre. Il avait plus que le pressentiment, il avait la conviction de ne pas se tromper dans ses terreurs.

Il arriva à Glengarten un matin du mois de septembre. Pour aller à Green-Castle, il lui fallait passer près du couvent des Carmélites. Il en aperçut de loin les hautes murailles ruinées. En même temps il entendit le son joyeux des cloches. Elles sonnaient à toute volée. Tout à coup elles se turent, mais bientôt elles s'ébranlèrent de nouveau. Seulement, cette fois, ce fut pour le glas d'une cérémonie funèbre. Armand se fit descendre à la porte du couvent. Il trouva un grand concours de peuple aux abords de la chapelle, et se fraya avec peine un passage dans la foule. Il parvint ainsi jusqu'au chœur, sans presque avoir la conscience de ce qu'il faisait, et regarda avec étonnement autour de lui. Les assistants priaient, mais il semblait y avoir un terme d'arrêt dans le service qui se célébrait. Tous les yeux étaient fixés sur la grille qui séparait la chapelle de l'intérieur du couvent. Un grand rideau vert était tendu derrière cette grille, et empêchait de rien voir. Selon toute probabilité, ce rideau venait d'être baissé et on attendait qu'il se relevât.

— Monsieur, dit Armand à un gentleman qui se trouvait près de lui, pourriez-vous me dire quelle est cette cérémonie ?

— C'est une prise de voile.

— Et quelle est la personne qui se fait religieuse ?

— Je ne sais pas. J'habite assez loin d'ici. On m'a prévenu, et je suis arrivé.

Armand étouffait, mais il n'osait demander ce qui s'était passé.

— La jeune femme est venue tout à l'heure en grande toilette, continua son voisin. Elle était bien belle, mais bien pâle. La prise de voile est une cérémonie imposante, mais toujours pénible à voir. N'est-ce pas votre avis, monsieur ?

Armand ne répondit pas. On tirait en effet le rideau, et le jeune homme était tout entier au spectacle qui s'offrait à ses regards à travers les barreaux de la grille. De chaque côté, les religieuses étaient rangées en longues files. Au milieu, dans l'espace laissé libre, une bière recouverte d'un drap noir, reposait sur le sol. C'était dans dans cette bière que la nouvelle carmélite devait se coucher pendant qu'on dirait sur elle l'office des morts. Toutefois, avant qu'elle s'y couchât, il fallait lui couper les cheveux. Près d'un escabeau sur lequel elle devait s'asseoir, à deux pas du cercueil, une sœur converse, tenant à la main de grands ciseaux, était debout et attendait. Tout était donc prêt. Il ne manquait que la religieuse que l'on venait de dépouiller de ses habits mondains et à qui l'on achevait de mettre son costume. Elle parut enfin. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules et encadraient son visage blanc et amaigri. Sa démarche était chancelante, et ses yeux bleus étaient pleins de résignation et de tristesse.

— Lucy ! s'écria Armand.

Il tendit les bras vers elle, et tomba évanoui sur les dalles de la chapelle.

Quand il reprit l'usage de ses sens, il était étendu sur un lit. La chambre où il se trouvait était à peine éclairée par la lueur mourante d'une lampe qui luttait avec les premières et indécises clartés du matin. Il avait encore le délire ; car, malgré une excessive surexcitation d'esprit, il n'assemblait ses idées qu'avec beaucoup de difficulté. Il ne tarda peu néanmoins à reconnaître la chambre qu'il

occupait autrefois dans sa petite maison près de Green-Castle. Alors il put croire que rien n'était changé depuis un an, et il éprouva ce bien-être mêlé d'un peu d'effroi qui suit le réveil après un mauvais rêve. Cependant son imagination lui retraçait avec une rapidité fébrile toutes les aventures de ce rêve, et elles s'enchaînaient d'une façon si logique, qu'elles lui apparurent bientôt comme autant de réalités. En outre, il lui semblait que sa chambre avait un autre aspect. Les vases de Chine n'étaient plus garnis de fleurs, et il n'apercevait plus sur la table le livre qu'il avait quitté la veille ou la page qu'il avait commencée. Pour mieux se convaincre, il écarta légèrement le rideau de son lit, et il vit miss Stanby, vêtue en carmélite, qui veillait à son chevet — La mémoire et le sentiment de la réalité lui revinrent à la fois.

— Oh ! Lucy, s'écria-t-il, vous ici ! Ce n'est donc point un rêve que j'avais fait. Vous ! vous ! répéta-t-il à plusieurs reprises.

Il y avait dans sa voix un tel accent de douleur et de reproche, que Lucy, toute tremblante, ne répondit pas d'abord.

— Oui, Armand, dit-elle enfin, c'est moi, qui suis venue pour vous soigner.

— Vous, me soigner ! et de quel droit ? Quand c'est vous qui avez fait tout le mal ; quand vous m'avez sacrifié à Dieu !

— Ne blasphémez pas, Armand. On peut nous entendre ; on pourrait nous séparer ?

— Et qui donc pourrait nous séparer ?

— La supérieure, qui est dans la chambre à côté, et qui ne m'a permis que par une grâce spéciale de venir près de vous.

— Ah ! fit le malheureux jeune homme, vous ne m'aimez plus ; vous ne m'avez jamais aimé !

— Armand ! s'écria Lucy.

Il ne se méprit point à ce cri du cœur.

— Ah ! tu m'aimes encore, dit-il. Eh bien, puisque tu m'aimes, viens, partons ensemble. Nous fuirons le plus loin possible, et nous nous aimerons pour tout le mal que nous nous sommes fait l'un à l'autre.

Il essaya de se lever, mais il était trop faible.

— Je ne puis pas, murmura-t-il.

Lucy appuya sa main glacée sur le front brûlant d'Armand, pendant qu'il répétait tout bas :

— Hélas ! hélas ! vous m'avez sacrifié.

— Armand, dit-elle, le bonheur pour nous était impossible. Si vous avez gardé cette seconde vue que vous possédiez autrefois, vous avez dû suivre une à une toutes mes angoisses. Je n'ai cédé qu'à l'excès de ma souffrance. Notre union eût été insensée. Sans cesse son souvenir se fut placé entre nous. A chacune de vos caresses, vous vous seriez rappelé les siennes. Je me les rappelle bien, moi ; et leur souvenir, aujourd'hui encore, me brûle comme un fer rouge. Armand, pour vous et pour moi, j'étais à jamais perdue.

— Et ! qu'importe, si, moi, je ne me souviens plus ! qu'importe que tu sois veuve, si je t'aime ! Oh ! je t'en prie ne m'abandonne pas !

Ses mains s'attachait aux vêtements de la jeune femme, et peu à peu il l'attirait vers lui. Bientôt elle fut tous à fait penchée sur le lit. Il la saisit dans ses bras. Mais aussitôt Lucy se redressa épouvantée. Elle s'éloigna et se laissa tomber à genoux en s'écriant.

— O mon Dieu, pardonnez-moi !... Adieu, Armand, ajouta-t-elle en se relevant.

— Lucy, s'écria-t-il, si je ne dois jamais vous revoir, je me tuera.

Elle revint près de lui et le regarda avec un affreux déchirement de cœur.

— As-tu donc prononcé des vœux éternels ? demanda-t-il.

— Non, répondit elle.

Elle s'enfuit sur ce mot dans la chambre voisine, et se jeta dans les bras de la supérieure des Carmélites en balbutiant avec des sanglots :

— Ma mère, ma mère, secourez-moi, sauvez moi !

Armand fut pendant huit jours entre la vie et la mort. Le vieux Dickson le soigna et ne le quitta pas une seconde. La convalescence fut difficile. Des qu'Armand put se lever, il fit placer un fauteuil sur la terrasse, et, durant des heures entières, il regardait le couvent des Carmélites. Quand il commença à marcher, il voulut y aller. Avec une ténacité singulière, il s'en rapprochait chaque jour de quelques pas. Lorsque ses forces furent entièrement revenues, il s'installa au pied même des vieilles murailles. Il ne rentrait chez lui que pour prendre ses repas à la hâte. Il avait la pensée fixe de vivre sous la fenêtre de Lucy jusqu'à ce qu'elle se décidât à fuir avec lui. Ne serait-elle pas témoin de son repentir et de sa souffrance ? Le vent, le soleil et la pluie le trouvaient immobile au poste qu'il s'était choisi. Le soir seulement, il escaladait les murs du cimetière et s'asseyait près de la tombe où il avait proféré les fatales paroles qui l'avait séparé de son amante. Mais aussi de cet endroit, il la voyait, au milieu des autres religieuses, passer dans le corridor du cloître pour aller à sa cellule.

— Monsieur, lui dit un matin Dickson, si vous continuez à vivre ainsi, vous tuerez ma pauvre maîtresse.

— Que dis-tu là ? s'écria-t-il.

(1) Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

—Je dis qu'elle est bien malade ; je l'ai appris de la sœur tourière.

! Ce jour-là, précisément, un serviteur du couvent vint prévenir Armand que la supérieure des Carmélites le priaît de se rendre chez elle. Il crut à un malheur et sortit à la hâte.

Le supérieure reçut Armand dans son oratoire. C'était une femme âgée, d'une apparence froide et pleine de dignité, mais dont le regard se fixa sur le jeune homme avec autant de douceur que de pitié.

—Miss Stanby est morte ! lui dit Armand en pâlisant.

—Non, fit la religieuse ; sœur de la Charité n'est pas morte ; mais elle est presque mourante, et c'est vous qui la tuez.

—Moi !

—Tenez, lisez, dit-elle.

Elle lui tendit un papier. Ce papier était de l'écriture de miss Stanby, et ne contenait que ces quelques mots :

"Armand, votre présence et le spectacle de votre chagrin me font lentement mourir. Au nom de l'espérance que nous pouvons avoir de nous retrouver un jour, absentez-vous, partez !"

—Et vous me jurez, dit-il après avoir lu, que c'est bien là la libre expression de la volonté de miss Stanby ?

—On ne ment point ici, répondit la supérieure en montrant un christ pendu à la muraille, Dieu nous juge et nous voit !

—Et si je pars, puis-je emporter avec moi quelque espérance ? fit-il en joignant les mains.

—Mon frère, dit la religieuse, ne sondons point les desseins de Dieu. Il peut, dans son indulgence infinie, n'accepter que pour un temps d'épreuve le cœur qui ne s'est pas entièrement donné à lui. Il peut relever des vœux qu'on lui a faits.

Armand partit. Pendant longtemps, il a régulièrement écrit à la supérieure du couvent des Carmélites des lettres qui sont restées sans réponse. Seulement, chaque année, à différentes époques, il a reçu, dans quelque lieu du monde qu'il se trouvât, toute fanée par le voyage, mais gardant un doux parfum qui lui rappelait Lucy, cette petite fleur bleue du myosotis, à laquelle l'imagination et la rêverie ont donné pour légende chez tous les peuples : "Ne m'oubliez pas." Ces trois mots sont pour lui tout un poème de mélancolie. Il y voit les combats qui se livrent dans le cœur de la carmélite, son amour toujours vivant et le souvenir, tempéré cependant par le sentiment religieux, de ses anciennes douleurs. Lui aussi, en attendant la fin de ce combat, se résigne à la volonté de Dieu, qui doit lui rendre son amante ou la lui enlever à jamais. Mais il a foi dans l'avenir et il espère toujours.

FIN

UN PRISONNIER AU CHATEAU D'IF

Un jour de congé, la fantaisie nous prit, deux camarades et moi, d'aller visiter le château d'If.

Nous prîmes une barque, comme le soir tombait. La mer était tranquille, un vaste soleil rouge incendiait l'horizon. Durant le trajet, la conversation s'anima. On discuta fort sur les énigmatiques personnages que les tyrannies de l'ancien régime avaient ensevelis dans les cachots. C'était, d'abord, Monte-Cristo, le légendaire héros de Dumas, dont les prodigieuses aventures avaient hanté notre imagination d'écolier. C'était, ensuite, le Masque de Fer, plus troublant encore.

—Heureusement, déclara naïvement l'un de nous, un jeune Marseillais, que nous n'appartenons plus à ces siècles de barbarie, et qu'on est plus libéral de nos jours !

—Sûr non ! protesta, avec l'accent, notre batelier ; je vous certifie, mon brave, que le cachot de Monte-Cristo n'est pas, de ce moment, sans locataire.

Nous fîmes semblant de rire.

—Vous verrez ! reprit-il d'un ton très affirmatif.

Et il ajouta avec un air de suffisance :

—C'est moi qui vous le dis !

Cinq minutes après, nous débarquions dans l'île.

Nous montâmes, d'abord, par un sentier rocailleux, dans un solennel silence ; nous arrivâmes enfin devant une grande grille, au-delà de laquelle s'élevaient, en un vaste amphithéâtre, les ramparts des prisons.

Là, chacun de nous, de sa plus forte voix, appela le gardien, et quelques instants après, nous vîmes apparaître un petit vieillard sec, débile, qui s'avancit péniblement, une lanterne à la main ; il était coiffé d'un bonnet râpé, rouge sans doute autrefois, mais que l'injure des temps avait fait tourner au gris.

—Qui va là, à cette heure ? cria-t-il en se frottant les yeux.

—Des voyageurs qui désirent visiter les prisons, répondit l'un de nous.

Le bonhomme releva sa lanterne pour mieux considérer nos visages et s'assurer de notre aspect.

—Des voyageurs ? reprit-il d'une voix si sourde qu'elle semblait sortir du plus profond de ses entrailles... eh bien ! entrez.

Et il ouvrit la grille.

Ce fut une longue inspection de cachots : le cachot du Masque de Fer, celui de l'abbé Faria, d'autres encore, bas, ténébreux, glacés, qui nous secouaient d'horreur à la pensée que des êtres vivants avaient été enfermés là.

Nous pénétrâmes enfin dans un souterrain plus profond, plus affreux encore que tous les autres.

—Voici, nous dit le gardien, la prison de Monte-Cristo !

Un grand silence s'abattit.

Tout à coup, un gémissement prolongé, semblable à celui d'un

moribond, se fit entendre ; puis une voix plaintive, sépulcrale, qui semblait avoir peine à traverser les murs, nous frappa comme d'un coup violent dans la poitrine.

L'oreille tendue, nous écoutions cette plainte :

—Oh ! je suis malheureux... Voilà dix ans qu'on me fait espérer ma délivrance !... Comme je souffre !

Un instant s'écoula, sans que nous entendissions autre chose que les battements précipités de nos cœurs ; puis, la voix reprit, plus lamentable :

—A boire !... à boire, par pitié !

—Qu'est ceci ? demandai-je au gardien, qui demeurait impassible, comme s'il n'avait rien entendu.

—Oh ! rien, fit celui-ci avec calme ; je m'en vais lui apporter de l'eau tout à l'heure.

—A qui ? répliquai-je sur un ton qui exigeait sur-le-champ une explication.

—Au prisonnier, parbleu !

Puis, s'approchant du mur :

—C'est bon, c'est bon, père Joseph !... Je m'en vais y aller... Ne vous impatientez pas.

—Quelle heure est-il ? implora la voix d'outre-mur.

—Il n'y a pas d'heure pour les braves ! riposta l'autre.

Et se retournant vers nous, il ajouta tout bas :

—Je crois qu'il y aura quelque chose de nouveau, demain, pour ce malheureux ; nous avons reçu un pli cacheté qui le concerne.

Cette ingénieuse réflexion acheva de convaincre les plus défiants d'entre nous. Dès lors, nous ne doutions plus qu'il y eût des prisonniers d'Etat au château d'If. Notre indignation éclata ; mes deux camarades se montaient à mon unisson ; nous protestâmes furieusement.

—N'oubliez pas la chopinette ! gémit de nouveau, sur ces entre-faites, le prétendu prisonnier.

Alors l'un de nous, le plus âgé, un garçon de quinze ans, tira une pièce blanche de son gilet, et la mettant dans la main du gardien :

—Voilà, dit-il d'une voix où tremblait une émotion mal contenue, voilà de quoi acheter du vin pour cet infortuné !

—Oui, bien infortuné ! répliqua le petit vieux en empochant la pièce... Pauvre homme !... Faites donc de la politique, après ça !

Profondément bouleversés, nous partions pour répandre dans Marseille le bruit que nous avions découvert des prisonniers d'Etat d'If, lorsque notre bonhomme de gardien, nous croyant plus naïfs que nous l'étions vraiment, eut lui-même la naïveté de prolonger la plaisanterie plus qu'il ne convenait.

Nous comprîmes alors que le sacripant était ventriloque, et il en convint, d'ailleurs, en riant, avec nous.

Mais nos cœurs d'enfant avaient joliment battus !

PAUL BRULAT.

Flot de Dentelles — (Suite et fin)

TRIO

JAPONICA.
FANTASIE

Pour Violon Avec Accomp. de PIANO

CHILLEMONT

(A suivre.)

LE SAMEDI

2

2

a Tempo

p

trill

t

3

3

p

f

t

v

La Dame Blanche

Dramatique Roman d'Amour Inédit

Notre Prochain Grand Feuilleton

Nous avons une confiance à faire à notre vaste clientèle de lectrices et de lecteurs. Après avoir eu le bonheur de mettre la main sur l'ENFANT DU MYSTÈRE, le merveilleux ouvrage dont la publication a commencé dans notre grand numéro de Noël et se continue encore, nous sommes devenu très perplexe : Comment, nous disions-nous, arriver à donner après l'ENFANT DU MYSTÈRE quelque chose d'égal, sinon supérieur ? Or, grâce, à la fois, à la vigilance de nos représentants à Paris et à l'inépuisable fécondité des romanciers de France, nous nous sommes procuré un ouvrage dont la lecture laissera un souvenir impérissable dans la mémoire des lecteurs du SAMEDI. C'est LA DAME BLANCHE.

“ C'est une autre version de la mystérieuse et adorable pensée du grand Walter Scott ! disent les éditeurs... La légende éternellement jeune, poétique, troublante !... La divine apparition d'amour et de bonheur !... Elle se cristallise donc enfin en une sublime et poignante réalité qu'enfant la magie créatrice d'un féérique écrivain. C'est pour nous une heureuse fortune de pouvoir donner à nos amis lecteurs et fidèles lectrices la primeur de cette nouvelle œuvre sensationnelle, toute vibrante de saine passion, d'exquise tendresse et de sainte pitié : LA DAME BLANCHE !... O vous qui avez aimé, qui avez souffert, qui avez pleuré, ce seront des heures inoubliables, émouvantes et délicieuses que vous passerez, captivés et frissonnants, en lisant ce drame superbe, d'une si chaude et si amoureuse envolée... LA DAME BLANCHE demeurera comme le plus pur chef-d'œuvre de son auteur. Ce sera l'œuvre sympathique par excellence, bien chère à tous les cœurs, et trop courte, hélas ! malgré ses cent chapitres, qu'on relit sans cesse..., sur laquelle tant de douces larmes auront coulé de jolis yeux féminins..., divine rosée d'émotion des âmes tendres, qui aimeront toujours à se contempler dans cette page de passionnante poésie comme en un miroir d'amour ! ”

Nous commencerons dans notre numéro de Pâques, le 14 AVRIL, la publication de cette œuvre incomparable. Avis à tous : Lecteurs et Marchands de Journaux.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

598 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1116



BAGUE Faite d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille plastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 18 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



RAYONS X Notre tube de rayons X est une merveilleuse petite invention qui vous étonnera et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la pointe d'un crayon, le trou d'un manche de pipe, etc. Envoyez franco par la poste, pour 15c. Johnston & McFarlane, Toronto.

On traduit les sons de l'âme avec des mots comme avec des notes de musique.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

112 Rue Vitré
Coin St-Laurent



MONTREAL

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$26.

Machines à coudre à Louer

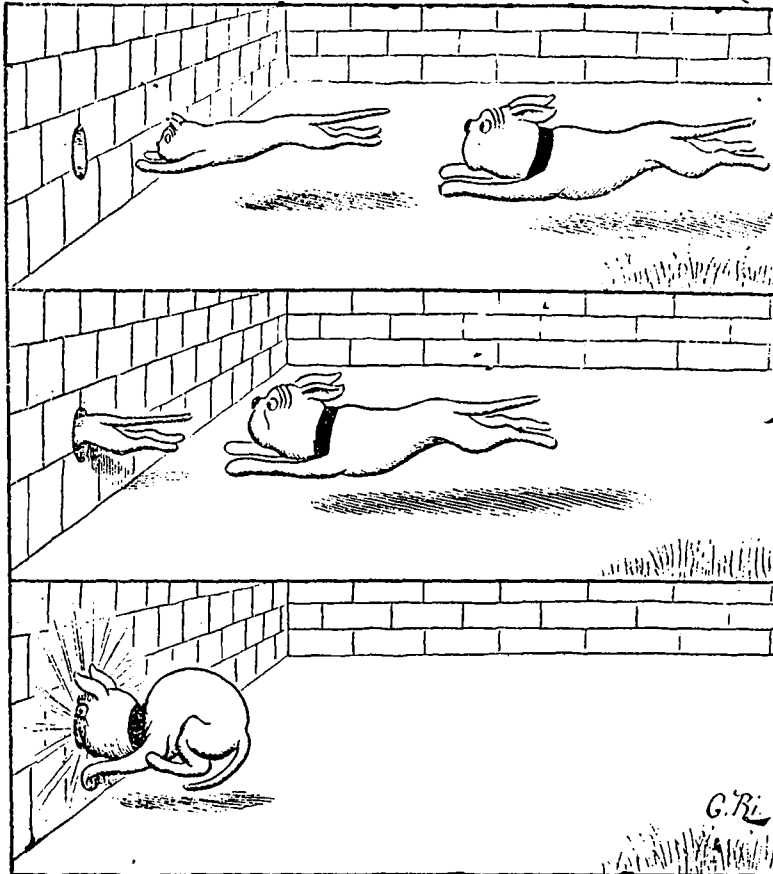
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1886 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

VITESSE ET PRÉCIPITATION



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Nous avons un côté du cœur qui s'appuie sur ce qu'on aime.

PLUS DE MAUX DE DENTS! DENTIFRICES!

Elixir, Poudre et Pâte

DES BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Soulaac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :

SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXP. INT. LYON 1889.
HORS CONCOURS EXP. INT. BORDEAUX 1885.
MEMBRE DU JURY 1885.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert à un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1287 Rue Notre-Dame Montreal

SAGE AVIS



Latouche.—Police, je peux en ce moment... hic!... voir deux lunes et... hic!... entendre ce qu'elles se disent...

Le policemim.—Eh! bien, prenez mon avis: ne croyez à rien de ce que vous entendez et seulement à la moitié de ce que vous voyez.

UN CHIEN

Tout petit, les yeux à peine ouverts, on l'avait nommé Tommy; dès que je l'eus, je l'appelai Toto, machinalement, sans me rendre compte alors, comme plus tard, à quel point la sonorité, modeste et sans gloire de ce nom, complétait harmonieusement l'ensemble de sa petite personne terne et bon enfant.

Je ne pouvais, même dans les premiers temps, prononcer hors de sa présence les deux syllabes que ma paresse avait adoptées pour le désigner, sans voir aussitôt s'évoquer, avec sa silhouette effacée, le souvenir de la tendresse résignée de son œil unique. Tout de suite, je l'avais aimé, pour la volonté manifeste et touchante de plaire par laquelle il semblait vouloir racheter ce que cette infirmité donnait de médiocre à son aspect; au bout de quelques jours, il avait contracté près de moi, en deux ou trois soirées de jeu, des manies qui devaient constituer le fond de ses talents de petit chien. C'est ainsi qu'il sut très vite se dresser debout sur ses pattes de derrière, successivement repliées ou allongées suivant qu'on lui demandait le "petit beau" ou le "grand beau"; sauter pour la "République" sans sauter pour le "roi"; se rouler sur le dos à la demande "comment on se couche?" Il avait élu domicile pour la nuit près de mon lit, sur un petit tapis dont il se faisait un jeu de revendiquer, avec des grondements peu convaincus, l'exclusive propriété quand je feignais de tenter de le lui soustraire. Mais, à ces prouesses faciles, il joignait un attachement, une sensibilité rares.

Quand je sortais sans lui, son œil n'avait pas un reproche; il s'étendait en travers de la porte, et mon retour le trouvait, qu'elle qu'eût été la durée de mon absence, à la même place et dans la même posture, qu'il ne quittait que pour me prodiguer les marques de sa joie de me revoir. Quand je lisais, il se couchait sous mon siège, et son souffle court et régulier m'attestait, en montant vers moi, sa quiétude exempte de vœux.

Quand je pleurais, il rampait sans se lever hors de sa cachette jusqu'à se trouver bien en face de moi; et là, le nez appuyé sur ses pattes de devant, il me regardait, de son œil unique. Ah! ce regard, puis-je l'oublier! J'ai vu d'autres chiens, empressés autour d'un maître éploré, témoigner, par des mouvements désordonnés de tendresse, qu'ils comprenaient le sens des pleurs; jamais je n'ai pu me défendre de percevoir dans leur attitude une nuance d'indiscrète importunité; l'intelligence de mon chien à moi s'était incontestablement ouverte à cette distinction subtile du mal de la douleur et du bienfait des larmes; son œil éteint disait alors sa compassion de mon chagrin; son corps immobile attestait sa conscience du regret qui naît des sanglots retenus; j'étais arrivé à connaître si bien le reflet de mes tristesses dans son œil et dans ses attitudes, qu'à ces jours de misère injustifiée où, rien qu'au défilé du cortège des misères humaines, à l'étreinte de toute la douleur de vivre, le cœur s'attendrit si bien, qu'inconscientes, les larmes se mettent à ruisseler le long des joues, bien des

fois c'est en le regardant que j'avais compris que je pleurais. C'était mon meilleur ami.

Incapable une fois de plus de résister à l'attendrissement du spectacle des prouesses qu'il me prodiguait dès qu'il me voyait le chapeau sur la tête, je l'avais emmené dehors avec moi un dimanche d'hiver.

Je me souviens que l'air était sec et froid; une brume légère, accrochée aux branches dénudées, disait exquisement, si près de la réalité, la présence du bon rêve qui facilite la vie.

Tout n'est resté si bien précis de ce jour-là, que je retrouve aujourd'hui encore, au fond de ma mémoire, le souvenir de l'état d'âme qui me rendait allègre. A voir trotter devant moi le petit compagnon de ma solitude, si vivant et si joyeux, je sentais monter en moi la joie qui gonfle le cœur de tout être, conscient que, pour un moment du moins, il est le miracle pour un autre être.

Tout à coup, dans une rue qui montait, et que je revois, elle aussi, ah! comme si j'étais encore à cette minute même, je le vis piquer au galop, tête baissée, sur un moineau qui picorait du crottin; il avait toujours aimé les moineaux follement; une voiture arrivait en sens inverse, et, avant que je pusse faire un mouvement, de toute la rapidité de sa course encore accrue par la descente, elle passait sur le petit corps, pendant qu'il s'acharnait, affolé, à la pénétration du mystère de cette vie double qui le passionnait, aérienne et terrestre.

J'étais à vingt pas, et je le crus mort sur le coup; dans un éclair d'imagination, je vis, pendant que je courais à lui sans le courage de le regarder, le pauvre œil unique chavirer à son tour; je crus que c'en était fini de la jolie petite âme, du petit corps si docile; et quand je le ramassai, tout pantelant, et que, la main sous le ventre si chaud, tout poissé de sang, je sentis battre encore à coups précipités, près de la patte gauche, le bon petit cœur, je compris seulement quelle émotion vraiment vitale venait de me parcourir tout entier, et quels liens peuvent réunir à la destinée de ce qu'on appelle une bête — un homme. Quelques minutes plus tard, le blessé reposait sur son tapis habituel, les côtes enfoncées, et, tout de suite, je compris bien qu'il allait mourir. La lèvre inférieure pendait, ruisselante d'écume, découvrant les petites dents de poupée; le sifflement faible et déchirant qui montait de la poitrine aplatie disait clairement l'adieu d'une vie tarie à sa source; quiconque l'eût perçu, si caractéristique, de loin même et sans en soupçonner l'origine, eût compris qu'il chantait le poème d'une fin.

Alors, j'assistai à ce spectacle: dans l'œil de la petite bête s'alluma l'éclair d'une volonté merveilleuse, plus qu'humaine; à travers un brouillard de larmes, je la vis se dresser, saisie du désir fou de me donner avant de s'éteindre, un dernier spectacle des prouesses que je lui avais apprises.

Où, je crois fermement qu'à ce moment suprême, dans la tête du petit chien agonisant, le rouleau des souvenirs se déroula, par l'effet du même miracle qui éclaire le visage des hommes qui vont mourir du reflet pâli des jours passés; si faible et si touchant, quand reparut à son tour sur l'écran de sa mémoire, la vision des jours où je l'avais recueilli, il se coucha, pantelant, sur le dos, mimant avec le désespoir de l'impuissance finale les grâces des beaux jours enfuis.

La mort le prit assis sur ses pattes repliées, et il s'effondra brusquement en arrière; ce qui lui restait à ce moment de vie, de volonté, de tendresse, était tendu vers un tel effort, que sa chute eut une grandeur.

J'y crus voir alors un symbole de tout ce que, sans une minute de grâce ou de pitié, la mort, après que son approche seule l'a suscitée, arrête si souvent cruellement au seuil des êtres avec la vie, d'éperdus besoins d'expansion.

J'avais perdu mon meilleur ami.

DANIEL MASE.

UNE... DÉFINITION

Toto.—Grand-père, qu'est-ce cela, un démocrate?

Le grand-père.—Je ne sais pas au juste, mais si tu veux en voir un, regarde-moi.

UN ARRANGEMENT MÉCONNU



—Aïe! Aïe! C'est assez... rends-moi mon orange... je ne te l'avais prêtée que pour jusqu'à la Côte St-Lambert...

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 3 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peuvent être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

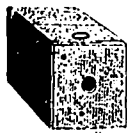
Les Pilules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut l'appareiller comment le faire fonctionner, en outre à l'aplatir, à plater et à développer. Le paquet de "hypo" argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, s., Toronto.

Le visiteur — Henri, as-tu d'autres frères et sœurs ?

Henri. — Non, je suis tous les enfants que nous avons à la maison.

A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens : c'est souvent trop de deux grands esprits dans une maison.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant morvoilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognon et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

ENCOURAGEMENT



—No lambino pas ! Le feu est chez le boucher et si tu as un panier, tu pourras te faire une provision de rôtis, tu sais...



Nous offrons gratuitement ce magnifique bracelet, chaîne fortement plaqué en or ou en argent aux personnes qui vendront seulement six douzaines de paquets de gratins de pois sucrés à 10 cts. chacun. Les gros paquets contiennent 25 variétés les plus colorées. Toutes les couleurs. Ecrivez et nous vous enverrons les gratins. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons par la poste votre bracelet tout fait gratuitement. La saison est courte, ainsi commandez immédiatement. PREMIUM SUPPLY COMPANY, Boite 1, s., Toronto, Can.

Quatre P furent mis jadis au-dessus de la porte du premier président de Bordeaux, qui s'appelait Pierre Pontac : "Pierre Pontac, premier président". Un plaideur du pays, ayant un jour attendu quatre heures dans son antichambre, fut surpris par le président, les yeux fixés sur ces quatre P. Le président lui demanda :

—Eh bien ! monsieur, que croyez-vous que veulent dire ces quatre lettres ?

—Ma foi, monsieur, lui répondit le plaideur, elles signifient : "Pauvres plaideurs, prenez patience".

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**.

No 202 Rue St-Denis, MONTREAL, Que.



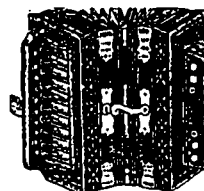
GAGNEZ CETTE MONTRE

Vous pouvez gagner cette montre de bonno grand-dé, mouvement à cylindre Américain. A remonter, avec boîtier en nickel, verre fort et biscaïté, marque les heures, les minutes et les secondes. Ce beau appareil. Un splendide chronomètre. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement deux douzaines de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la montre tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, s., Toronto, Canada.

GRADATION

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et fluxion de poitrine. Le *Baume Rhumal* est le vrai spécifique à employer.

Charles VII, roi de France, dit Mézerai, était si pauvre lors de son avènement au trône, qu'un bottier, après lui avoir essayé les bottes qu'on lui avait commandées pour ce roi, refusa de les laisser si on ne les lui payait pas aussitôt.



GRATIS Nous donnons à nos magnifiques sol accordon aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de pingles ories de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté. Il a 10 clefs, 21 eux, 2 cts d'anches, caisse en ébène, action à jour et double soufflet avec protecteurs et arrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons les pingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordon, tous frais payés. GEN PIN COMPANY, Boite 1, s., Toronto, Canada.

Voyez cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les pingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordon, tous frais payés. GEN PIN COMPANY, Boite 1, s., Toronto, Canada.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau : **10c**

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.



BAGUE SE-RINCUE Une bague ordinaire en argent-ence-mais qui n'est pas une. Pressez doucement la bague en caoutchouc que vous touchez dans la paume de votre main, et l'air qui examine votre nouvelle bague, se fera arroser d'eau. La plus grande invention pratique qui existe. Expédier franco par la poste, pour 15cts. ou deux pour 25cts. Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto, Canada.

Ce n'est qu'en 1802 que l'Académie française a admis dans son dictionnaire le mot *gaz*, que d'ailleurs, elle qualifie *terme nouveau*. Or, d'où vient ce mot? Il vient, paraît-il, du hollandais, mais indirectement, et voici de quelle manière :

Le célèbre Paracelse, parlant du fluide que dégagent les fermentations et les combustions, l'avait appelé *Spiritus Sylvester*. Le Hollandais Van Helmont, écrivant dans sa langue sur le même sujet, substitua au mot latin *spiritus* le mot hollandais *ghost*, qui a la même signification et qui, repris par les savants postérieurs, devint en se simplifiant le mot actuel *gaz*, adopté et consacré par l'école qui, au siècle dernier, créa la chimie moderne.

Pas une Raison

On a constaté en tout temps que les femmes résistent mieux à la souffrance que les hommes. Si vous demandez pourquoi, on vous dira : c'est parce qu'elles ont l'habitude de souffrir. Ce n'est pas une raison, mais il est un fait certain, c'est que la plupart des maladies des femmes sont dues à la faiblesse du sang, cependant si facile à guérir avec les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**. Dans toutes les pharmacies à raison de 50 cts la boîte, six boîtes pour \$2.50. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.



SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et entièrement faits. Il y en a assez pour couvrir une table de 200 pouces carrés. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto.

La Meilleure Annonce Vivante

M. J. B. Légiar, le carrossier bien connu de Ste-Foy, près de Québec, est venu à la ville féliciter la maison A. Toussaint & Cie d'avoir introduit le **VIN DES CARMES** sur le marché.

Il y a environ un mois et demi, dit-il, mon épouse, qui est âgée de 75 ans, était dans un état de débilité et d'amalgissement qui la rendait presque impotente. Elle a alors commencé à prendre du **VIN DES CARMES**, et aujourd'hui la santé lui est entièrement revenue, grasse, bien portante, elle a repris toute sa vigueur. Toute la paroisse de Ste-Foy connaît les faits et est dans l'émerveillement. C'est la meilleure annonce vivante que vous puissiez désirer.

Les châteaux en Espagne sont les édifices qui nous coûtent le moins à construire, mais le plus à démolir.



BOITE DE TRUCS.

Illusion étonnante et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraît remplie de bonbons. Répétez de nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le désirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

L'origine du nom de la Natalie.

Les chroniqueurs se sont donné beaucoup de mal pour retrouver les origines des noms de Ladysmith, de Pietermaritzburg, d'autres villes encore du pays sud africain.

Pourquoi le nom du Natal échappa-t-il aux investigations? Son origine est pourtant des plus simples.

Vasco de Gama, dans le voyage qu'il entreprit pour découvrir la route des Indes, mouilla sur les côtes du Natal le 25 décembre 1488, le jour de la naissance du Christ.

En parlant des autres, les hommes disent : "Nos semblables"; c'est tantôt trop d'orgueil, et tantôt trop d'humilité.

MADAME CARLIER présente ses hommages à son élégante clientèle et sera très honorée de sa visite pendant l'Exposition de 1900. **MODES**, 16, rue de la Paix, Paris. Maisons à Nice et Monte-Carlo. Fournisseur des Cours Ettrangères.



LOUPE Puissante loupe très bien faite en nickel. Précise pour les banquiers, mineurs ou cultivateurs pour examiner le quart contenant de l'argent et les grains. Utile pour les étudiants et amusante pour tout le monde. Par la poste 15c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Eugène Bertrand, le directeur de l'Opéra qui vient de mourir, fut un galant homme dont on vantait justement la parfaite courtoisie. Il a pourtant laissé le souvenir de plus d'un mot spirituel et mordant.

Un jour, il apprend à ses acteurs des Variétés que la pièce qu'on leur a lue est remaniée, qu'elle est beaucoup mieux maintenant.

"Ainsi, continue-t-il, en se tournant vers l'acteur H..., votre rôle a été considérablement augmenté."

Mais Bertrand achève : "Il est vrai que ce n'est plus vous qui le jouez!"

La vie se passe à dire : Plus tard, et à s'entendre dire : Trop tard.

L'homme, la femme, l'enfant, tous bénéficieront d'un traitement plus ou moins prolongé aux **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**.

CHANGEMENT D'OPINION



Le fils.—Veux-tu que j'aie un lapin?

Le père.—Non, ça porte malchance.

Le fils.—Le père de Rubinstein lui a permis d'en garder un et son magasin a été incendié.

Le père.—Alors, mon garçon, je te permets d'en avoir un et de tenter l'essai.

Le Rhumatisme et la Nervosité ...

Sont guéris par nos Bains Tunes et Electriques suivis du Massage Electrique et Manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT et le Dimanche matin.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES.— Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Le passé et l'avenir se voilent à nos regards; mais l'un porte le voile des veuves, l'autre le voile des vierges.

On ne vous donne pas de palais à décorer? Dessinez sur les murs de la rue.



4 pour 10 cts. Pour introduire notre liste illustrée de bargains, nous offrons 4 Douzaines de 24 pièces pour seulement 10c. Ces Douzaines sont estampées dans les dessins les plus nouveaux et les plus élégants et se vendent régulièrement à 10 cents chacune. Envoyez par la poste, Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto.

LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth **HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.**

Seule Recommandée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAÿ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Gousses, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

TRISTE CAS



Le tramp (pathétiquement). — Madame, ne pourriez-vous pas aider un petit peu un pauvre infortuné qui n'est ni aveugle, ni sourd-muet, ni infirme ou rien autre chose qui pourrait lui fournir d'une façon honnête les moyens de vivre ?

DIURNE

*Voici l'heure du jour éclatante et dorée
Où les concerts d'oiseaux se font silencieux !
Et c'est l'heure furtive et presque sans durée
Don't les instants plus brefs sont plus harmonieux !*

*La lumière en frottant les ailes d'une mouche
Y jette des reflets d'orage et d'arc-en-ciel,
Et dans le bassin blanc où le jet s'escarrouche
Le marbre frissonnant, palpite sensuel !*

*Ciel bleu ! Chants et clartés ! C'est le Poème immense
Que chante la Nature en un rythme éternel !
Un long souffle alongui traverse les fougères,*

*Les courbes en éventails, puis reprend son essor,
Et le soleil glissant sous les branches légères
Fait danser sur les fleurs un ballet d'ombre et d'or !*

AUGUSTIN DE VIALAR.

HISTOIRE DES SURNOMS

Qui n'a pas entendu donner le surnom de frères *ignorantins* aux membres de l'Ordre des *Frères des Ecoles chrétiennes*, fondé vers la fin du XVII^e siècle par le célèbre J.-B. de la Salle. Autrefois, cette désignation était d'usage à peu près général. Aujourd'hui elle n'est guère employée que par des gens qui, hostiles à ces instituteurs religieux, jettent, en les surnommant ainsi, exorciser à leur égard une sorte de dénigrement systématique, tandis que les gens qui apprécient les services rendus par eux, évitent cette qualification, qui leur semble avoir un caractère injurieux.

Les uns et les autres sont dans l'erreur, car le terme d'*ignorantin*, que d'ailleurs les Frères des écoles chrétiennes ne répudient nullement, et qui, presque jusqu'à nos jours, leur fut généralement appliqué en bonne part, résulte en réalité d'une prescription formelle du fondateur, dont l'observation est devenue traditionnelle dans l'histoire de la congrégation.

A l'époque où l'Ordre fut créé, l'étude de la langue vulgaire était absolument négligée, nous pourrions même dire méprisée dans la généralité des écoles proprement dites, où l'on n'apprenait et où l'on ne parlait que le latin ; avant que les maîtres de Port-Royal se fussent efforcés de mettre en honneur l'étude du français. Eut-on possédé à fond la connaissance correcte de la langue usuelle, l'on n'était pas moins déclaré *ignorant*.

J.-B. de la Salle donc, visant surtout à répandre l'instruction primaire dans les classes inférieures, tint à ce que ses disciples restassent *ignorants* dans l'acceptation qu'avait alors ce terme. Il défendit en conséquence

l'étude du latin à ceux qui ne le savaient pas, et il ordonna à ceux qui le savaient, entrant parmi ses frères, de se conduire en tant qu'instituteurs comme s'ils ne le savaient pas.

De là se forma la désignation d'*ignorantins*, répondant, on le voit, à une situation qui était voulue chez les Frères des écoles chrétiennes, et qui ne saurait mettre en doute leurs capacités comme propagateurs de l'enseignement exclusivement primaire.

AU CERCLE

Bob. — Vous savez que ce pauvre X... est complètement décafé ?

Tom. — Pas possible ?

Bob. — Il vient de m'emprunter cent sous...

Tom. — Que ça ?

Bob. — Dame !... Il débute !

ENCORE

Au restaurant, madame furieuse, au garçon :

— Mais, maladroit, faites donc attention ; vous venez de renverser toute la sauce de ce plat sur ma robe !

Le garçon, la bouche en cœur :

— C'est vrai, madame ; mais je cours chercher d'autre sauce.

MENACE PATERNELLE

Toussaint Rose, membre de l'Académie française, secrétaire particulier de Louis XIV, avait marié sa fille à un magistrat qui venait fréquemment lui faire des plaintes sur l'humeur frivole et dépensière de sa femme. "Assurez bien ma fille, lui dit Rose, lassé de ces rapports, que si elle vous donne encore sujet de vous plaindre à moi, je la déshériterai."

Le gendre n'adressa plus jamais aucune plainte à son beau-père.

EN COUR

— Témoin, vous fatiguez le tribunal par vos explications interminables. Quel métier exercez-vous ?

— Sciour de long, mon président.

— Eh bien ! vous n'êtes pas ici pour exercer votre profession.

DEVINETTE



— Gretchen, où est ton frère qui jouait tantôt avec toi ?

MODES PARISIENNES

EPREUVE INGÉNIEUSE



JAQUETTE EN DRAP NOIR, d'une coupe gracieuse, ajustée du dos et demi-ajustée du devant, croisée et boutonnée par deux rangées de boutons. Revers brodés ; même broderie tout autour de la jaquette. Manches ornées de broderie. Col Médicis brodé.

NOTES POUR UN ROMAN

...Pendant les leçons d'arithmétique, l'enfant réussissait les opérations comme le plus habile chirurgien.

Il était fils de braves paysans qui l'avaient recueilli sous le porche d'une église.

...Du doigt il regardait l'horizon.

... En apprenant le crime odieux commis par son fils, la pauvre femme demanda si c'était bien elle qui avait mis au monde un monstre pareil.

...Gravement malade à la suite d'un chaud et froid, le vieux républicain refusait énergiquement de transpirer. Il ne voulait pas qu'il fût dit qu'il devait son salut à la réaction.

...L'intrépide chasseur attaqua l'éléphant pour prendre sa défense.

...La représentation terminée, le paillasse s'étendit sur la sienne.

...Le vieux marin était mort de la rupture d'un vaisseau.

...L'explosion fut si forte que la maison en trembla sur ses vitres.

...—Voilà une affaire qui fera brûler beaucoup d'encre ! s'écria le directeur du journal.

...—Ah ! non, je ne marche pas ! s'écria le paralytique en apprenant qu'on voulait le faire entrer dans la combinaison.

—...Le vicomte prit la jeune femme par le bras :

—Je jure que votre frère a tenu ce propos.

—Je jure le contraire !

—Vous vous trompez, reprit-il gravement ; j'étais là quand il a prononcé ces paroles fatales.

—Et moi, répliqua triomphalement Mélanie avec un rire mauvais, j'étais là quand il ne les a pas prononcées !

...On reprochait au maçon de n'être pas franc.

...Le ciel était chargé de nuages ; il n'y avait nulle part ombre de soleil.

... Voyant que la jeune fille lui refusait sa main, il se jeta à ses pieds.

... Après trente ans d'absence, ses amis le retrouvaient tel qu'il était autrefois, il ne paraissait pas avoir vieilli, et l'on n'eût pu dire qu'il avait un seul cheveu gris, car il était complètement chauve.

...—Je ferai pour vous ce qui sera en mon pouvoir, avec tout le plaisir qui me caractérise.

Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, vers 1616, pour se débarrasser d'un grand nombre de gueux se disant estropiés, mais dont les infirmités étaient suspectes, employa, dit-on, un stratagème assez ingénieux. Un jour, les ayant fait rassembler sur une grande place : " Le roi, leur dit-il, a l'intention de retirer de la misère ceux d'entre vous qui ont gagné leurs infirmités à son service : mais il faut les connaître. Je vais donc faire tendre une corde à une certaine hauteur. Je suis convaincu que l'habitude de la fatigue et un reste de courage mettront les anciens et braves serviteurs de Sa Majesté à même de sauter par dessus, tandis que les autres, éternés par la faiméantise, ne pourront accomplir cet exercice."

La corde fut aussitôt disposée. Tous les faux estropiés l'eurent bientôt franchie afin de pouvoir se dire anciens soldats du roi. Les véritables estropiés n'en purent rien faire. Le duc envoya les premiers aux galères, et les autres dans des maisons de secours.

TRUC DE BOHÈME

Pour réparer des ans l'irréparable outrage, le jeune poète C..., qui se trouve à la tête d'un unique couvre-chef, a imaginé de le faire recouvrir d'un crêpe protecteur.

Tiens ! interroge un ami, de qui donc portes-tu le deuil ?

Et le poète, sur un ton mineur :

— Hélas ! je porte le deuil... de mon chapeau !

VIEILLE LÉGENDE

Le démon, racontent les Arabes, se présenta un jour à l'homme sous la forme la plus effrayante, et lui dit :

Tu vas mourir : cependant, je puis te faire grâce à l'une des trois conditions suivantes : tue ton père, frappe ta sœur ou bois du vin ?

Que faire ? pensa cet homme. Donner la mort à qui m'a donné le jour ? C'est impossible. Maltraiter ma sœur ! C'est affreux. Je boirai du vin.

Et il but du vin, mais s'étant enivré, il maltraita sa sœur et tua son père.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 785.—C'est un article de confort non dépourvu d'un certain chic quoique uni. Il n'est pas trop ample, ce qui le rapproche remarquablement de la robe proprement dite et rend par conséquent son emploi plus fréquent. Il peut être en soie ou en étoffe fort économique. Nous avons ce patron dans les dimensions les plus variées : de 32 à 46 pouces, mesure de buste.

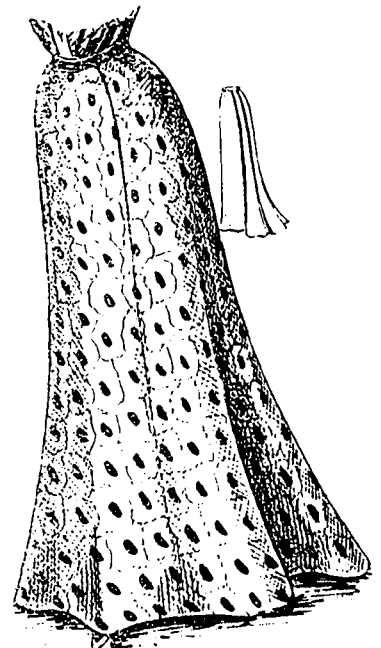
7 verges $\frac{1}{2}$, 35 pouces de largeur, suffisent pour taille moyenne.

No 785.—Wrapper uni pour dames.

No 838.—Jupe pour dames.



NO. 785 LADIES' WRAPPER.



NO. 838 LADIES' SKIRT.

No 838.—Ce patron diffère assez sensiblement de ceux donnés par le SAMEDI depuis quelques semaines en ceci que le bas tout en présentant un coup d'œil charmant est moins compliqué. Il est à cinq lèzes, doit être, si c'est possible, en soie française appelée dans nos magasins "Novelty" ou crêpon de laine. Couleur tau et noir. Dimensions des patrons : de 22 à 30 pouces, mesure de taille. Il faut 1 verges $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur, pour personne de taille moyenne.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-poste.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LA PRINCIPALE DIFFICULTÉ



Calicot. — Si tu crois que c'est si aisé de faire de l'argent, pourquoi n'en fais-tu pas ?

Trampinel. — Parce que je crains d'être surpris quand j'essaierai de le faire passer.

Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. A partir des premiers jours d'avril, les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Estandard* et, plus tard, par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

La visite de Sousa et de sa célèbre fanfare, depuis si longtemps promise et attendue, devient un fait accompli. Nous aurons cette semaine deux concerts de soir : mercredi et jeudi, et un en matinée : jeudi. Les concerts de Sousa sont toujours une aubaine pour tous, connaisseurs ou simples amateurs, car l'exécution est si parfaite et le répertoire est si varié qu'il y en a pour tous.

Nous félicitons la direction du théâtre de Sa Majesté, qui a décidé ment la main heureuse dans les engagements qu'elle fait.

Toujours à l'affiche : "Princess Chic", pour la semaine de Pâques, et "The Amerc" pour la semaine du 30 avril.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi dernier, c'était le "Dompteur", de d'Ennery. On connaît ce drame sensationnel basé sur une rivalité d'amour et compliqué de secrets de famille. Il faut pour en rendre les scènes si tragiques et si empougnantes le vrai feu sacré de la scène. Or, la plupart des acteurs de jeudi l'ont eu, surtout M. V. Dubreuil, dans le principal rôle. MM. Roy, Emmanuel et Tremblay formaient un trio de première force. Du côté des femmes, Mlles Reid, Calder et Levy surent tenir leurs rôles dans le ton indiqué par le fond et la forme de la pièce.

M. Hubert a fort bien dit une piécette pleine d'humour. Jeudi prochain : "La marraine de Charley". Ce sera la soirée des étudiants.

* * *

VARIÉTÉS

L'interprétation des "Pirates de la Savane" avec les rôles de femmes maintenus — une innovation à Montréal — a été l'un des succès admis de la dernière semaine théâtrale.

Cette semaine, il y a tout un essaim de nouveaux artistes, la plupart engagés à New-York où ils avaient joué depuis leur arrivée de France. On interprète le grand drame "André Gérard" — cinq actes remplis de situations des plus émouvantes. Qu'on se rende aux Variétés.

* * *

ELDORADO

Malgré l'immense travail qu'exige le changement de spectacle de chaque semaine pour satisfaire les nombreux habitués de ce coquet établissement, les artistes de l'Eldorado affrontent la rampe chaque semaine avec plus de brio et d'entrain que jamais.

Le programme de cette semaine est tout ce que l'on peut désirer de mieux : "Le talisman du père François", opérette en un acte, avec l'in-fatigable Harmant et Mlle Jeanne Blonck ; et "Un gendre en quarantaine", comédie-bouffe en un acte, dans laquelle nous retrouvons le désopilant Victor Moret accompagné de Cartal, Valhubert et Mmes Angèle d'Arcy, Jeanne Blonck et la mignonne Rhéa.

Mlle Marthe Trémont est toujours l'idole du public, ce qui n'empêche pas Victor Moret, les Jourdan, Angèle d'Arcy, etc., de paraître en scène au milieu des acclamations du public.

A l'étude pour le 16 avril : "M. Choufleuri restera chez lui le...", opéra-comique en un acte.

* * *

PARC SOHMER

Il serait difficile de dire ce qui l'emporte dans le programme que va nous offrir cet établissement dimanche prochain, mais il est certain que tous restent émerveillés en constatant avec quelle facilité la direction réussit dans l'art de grouper sans cesse des articles si variés, si originaux, si épatants. Il y en a un, surtout, qui sera sûrement trissé.

STRAPONTIN.

AU PALAIS DE JUSTICE

Le reporter. — Je désirerais...

Le juge. — Excusez-moi... ai pas le temps aujourd'hui... ai trois ou quatre assassins qui attendent... j'en perdrai la tête!

Le reporter. — ...Et eux donc!

DISTRACTION MONUMENTALE

Un médecin avait à rédiger le bulletin de décès d'un de ses malades et sous la rubrique — Cause du décès — il signa étourdissement son nom. Ses confrères prétendent que c'est un aveu dépouillé d'artifice.

SENSATION !



Le vendeur de journaux. — Achetez l'Extra ! Plus de cinq cents personnes — hommes, femmes et enfants — trouvées raides mortes !

Un monsieur (qui vient de l'acheter). — Où ?

Le vendeur de journaux. — Dans le cimetière, comme de raison.

Chacun sait qu'aujourd'hui les droits d'auteurs dramatiques sont proportionnels à la recette que les théâtres font en jouant leurs pièces. Autrefois ce n'était pas ainsi. Les comédiens achetaient les manuscrits des pièces, payant une somme une fois payée, et tiraient ensuite tout le bénéfice qu'ils pouvaient. Aussi le prix des ouvrages non encore représentés était relatif à la réputation des auteurs qui les vendaient. Quinault, encore inconnu, ayant composé la comédie de *Rivalès*, pria le poète Tristan, auteur de plusieurs pièces à grand succès, de la vendre aux comédiens. Ceux-ci, croyant qu'elle était vraiment de Tristan, en offrirent cent écus, mais ils se repentirent qu'elle était l'œuvre d'un débutant. Alors Tristan leur démontra qu'il serait bien plus rationnel de payer l'auteur en proportion du succès obtenu par son ouvrage, et il proposa d'accorder par exemple à Quinault le neuvième de la recette toutes les fois qu'on jouerait sa pièce. Le marché fut accepté et c'est depuis cette époque (1663), que l'usage s'est trouvé établi de baser le chiffre des droits d'auteurs sur le chiffre des recettes.

**

Duperrier se trouvant un jour fort gêné, crut pouvoir s'adresser à Chapelain qui était aussi avare que riche. Celui-ci pensa lui faire une grande libéralité en lui donnant un écu. Et comme Duperrier sembla s'étonner d'une générosité si richement mesurée :

— Nous devons, lui dit sentencieusement Chapelain, secourir nos amis dans le besoin, mais nous devons pas contribuer à leur luxe.

**

La chaîne du destin mène celui qui obéit et traîne celui qui résiste.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français
Établissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 2 Avril '00

Le Talisman du Père François

Opérette en un acte

Le Gendre en Quarantaine

Comédie Bouffe en un acte

Victor Moret || Les Jourdan
Theatres de Paris || Duettistes Parisiens

CHAQUE JOUR (Matinée ... à 2 heures
Soirée ... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :
Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.
Tel. Bell : Est 1621

MUSÉE EDEN

part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au
de 1000 Curiosités à Voir

L'ODEON ...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à
Berthamerghau.

Voyage Autour du Monde
Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments
d'Univers chaque semaine.
Admission : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au
du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours
de 11 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

L'Opinion Publique

Il n'y a pas de remède qui ait acquis plus rapidement la faveur du public que LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD. Tous les jours nous recevons des lettres de remerciements de personnes qui ont recouvré leur santé et leur force, grâce à ce précieux remède. Aucune de ces personnes n'a été vue à l'avance ou n'a été payé, ou d'aucune façon sollicité pour donner son témoignage.

Melle Gordon et Mme Burns sont deux des dames qui ont fait usage des PILULES DE LONGUE VIE et ont été complètement guéries. Elles sont maintenant heureuses et jouissent d'une bonne santé et consentent à ce que nous publions leurs témoignages dans l'espoir que d'autres malades comme elles l'étaient, puissent profiter de leur expérience et obtenir une guérison prompte et permanente.

"Pendant environ dix ans," nous écrit Mme Burns, "j'ai souffert des douleurs périodiques qui rendaient ma vie misérable, j'étais devenue anémique, taciturne, morose et presque incapable de travailler, j'avais mauvais appétit et j'étais souvent affligée d'attaques de dyspepsie, causant de violentes douleurs à l'estomac. Plusieurs médecins me traitèrent, je pris plusieurs sortes de remèdes patentés, mais ma maladie semblait s'aggraver au lieu de s'améliorer. Une amie me conseilla vos PILULES DE LONGUE VIE, j'en achetai une boîte et je constatai une amélioration, je continuai le traitement pendant deux mois et maintenant je suis guérie complètement, j'ai repris mes forces, mon appétit est revenu, je digère bien, je suis forte et heureuse. J'espère que d'autres suivront mon exemple et je suis certaine qu'elles ne seront pas désappointées."

(Signé)
MME. A. BURNS,
Montreal, P.Q.



CHER MONSIEUR,
"Il me fait plaisir de vous dire tout le bien que m'ont fait LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD. J'étais faible, pâle, je souffrais de dyspepsie accompagnée de tous ses maux, mal de cœur, maux de tête, constipation. Une amie me fit cadeau d'une boîte de ces pilules me conseillant fortement de les essayer, ce que je fis, et graduellement tous les symptômes dont je souffrais disparurent, grâce à ce précieux tonique."

Votre reconnaissante,
MARIA GORDON.

POUR VOUS CONVAINCRE.

Si vous êtes déjà convaincus que les PILULES DE LONGUE VIE sont ce qu'il vous faut pour obtenir une guérison, vous pouvez en obtenir une boîte de votre pharmacien pour 50 cents ou 6 boîtes pour \$2.50. Si toutefois vous n'êtes pas convaincus ou que vous ayez des doutes tant qu'à l'efficacité de ce remède nous tâcherons de vous convaincre en vous envoyant GRATUITEMENT une boîte échantillon, afin que vous puissiez en ressentir les effets bienfaisants. Nous vous enverrons aussi une liste de questions auxquelles vous pourrez répondre et retourner à nos médecins spécialistes qui seront heureux de vous donner les conseils nécessaires pour votre guérison. Tout ce que nous vous demandons, est d'envoyer votre nom et votre adresse sur une carte postale. Ceci ne vous coûtera qu'un sou, donc ne négligez pas cette occasion.

Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également
et vous pouvez les consulter au No 202 rue St-Denis, de 9 hrs. A.M. à midi,
de 2 à 5 heures P.M. et de 8 à 10 heures P.M.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, = = 202 rue St-Denis, MONTREAL.

—A Payla, localité du Pérou et qui passe pour la plus sèche du monde, l'intervalle de temps qui s'écoule en moyenne entre deux pluies est de sept ans. Aussi la flore n'est-elle pas abondante ; elle ne compte que neuf espèces principales dont sept sont annuelles ; leurs graines peuvent donc rester enfouies dans le sol pendant sept ou huit ans, jusqu'à ce que la prochaine pluie les fasse germer.

En dépit de la rareté de la pluie, les habitants du pays peuvent se nourrir des fruits d'un coton péruvien à longues racines, qui vit sans eau pendant sept ans au lit des rivières desséchées ; ils mangent aussi des sommités du coton courte-soie que l'on emploie pour remplacer la laine.

Le maire d'une petite ville venant pour haranguer le roi Henri IV, qui passait dans cette région. "Sire, lui dit-il, ne vous étonnez point si nous avons n'avons point tiré le canon en l'honneur de votre arrivée. Nous avons plusieurs raisons pour cela. La première, c'est que nous n'avons point de canon..."

—Je vous tiens quitte des autres, répliqua en riant fort le Béarnais, content d'avoir affaire à un homme d'esprit, qui d'ailleurs arrêta là sa harangue.

Un jour, M. de Malsherbes, chargé, à la tête d'une cour souveraine, de haranguer un Dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, lui dit seulement : "Puisse, monseigneur, Votre Altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde aux langages de la flatterie qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle !"

La lutte est la condition du succès :
notre ennemi est notre auxiliaire.

Prenez-vous Maison ?

Si vous prenez maison, ce printemps, vous aurez besoin de meubles et d'articles de literie.

Si vous êtes difficile et si vous tenez à avoir des meubles et des articles de literie de haute classe, qui dureront toute votre vie, venez voir notre stock et informez-vous de nos prix.

Vous ne pouvez pas acheter de meubles mieux faits que les nôtres quand même vous paieriez des prix plus élevés.

Renaud, King & Patterson

652 RUE CRAIG,
2442 RUE STE-CATHERINE

GAGNEZ Cette magnifique montre de dame en vendant seulement 3 douzaines de paquets de graines de pois sucrés à 10c chacun. Chaque paquet contient 65 variétés les plus odoriférantes. Tous des couleurs. Envoyez-nous votre adresse et nous vous enverrons gratuitement un paquet d'essai. La saison est courte, alors commandez immédiatement. Prix 5c. 206 RUE ST-LAURENT.

50 ANS EN USAGE I
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues
 Composées De **McGALE**
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

LA CAUSE ET L'EFFET

L'étouffement causé par l'inflammation des poumons est calmé par le *Bruna Rhumal* qui guérit aussi la cause.

L'observatoire météorologique de Washington qui est l'un des plus réputés du monde entier, a imaginé un moyen d'observation scientifique très peu coûteux et d'une installation très facile; c'est le cerf-volant scientifique. Ce cerf-volant à la forme d'une armoire d'environ 2 verges de côté, il monte jusqu'à 3,000 verges et déroule 1 à 5,000 verges de fil. Il n'a pas de queue, se tient en équilibre lui-même, pèse 7 livres et porte en outre une boîte contenant des appareils enregistreurs. La corde ordinaire du cerf-volant est remplacée par un fil d'acier, corde de piano que l'on graisse soigneusement chaque jour et que l'on tient à l'abri de la rouille qui pourrait causer des ruptures. Ce fil s'enroule sur un tambour dont l'opérateur tourne la manivelle, soit pour la montée, soit pour la descente.

Vous Avez Employé

Beaucoup de remèdes, dites-vous, et vous toussiez quand même? N'avez-vous jamais pris le **VIN MORIN CRESO-PHATES**? Essayez-le et vous ne direz plus la même chose. So vend couramment.



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impuissance, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le **REMEDIE DU VIEUX DOCTEUR GORDON** vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre sur les maladies partielles à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

Le Grand Remède
 Pour les femmes ou jeunes filles pâles, maigres, sans force ni courage, les **PILULES CARDINALES** du Dr Ed. MORIN. So vend chez les marchands de remèdes, ou par la maille, à 50 cts la boîte ou, si vous aimez mieux, à \$2.50 pour 6 boîtes. Adressez: Dr Ed. MORIN & CIE, 48 rue St-Pierre, Québec.

QU'EST-CE ?
 L'appareil le plus complet. Fait vivre au-delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusement sur le marché. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

Dorure...
 La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation... Pafaitte de l'Or
 par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la

Royal Silver Plate Co.
 Bell Tel., 1387 40 Côte St-Lambert

PRÉCAUTION NÉCESSAIRE



Gatien amène Fabien à la maison, mais le *bull-dog* se sent des préjugés contre le nouveau venu. Aussi Gatien, sa femme et son bébé s'efforcent-ils de prouver au chien que Fabien est un ami.

\$4.65 Une Montre de \$25.00
 en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de classe, à remontoir et avec régulateur, superbement gravé. Pourvu d'un mouvement modèle américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$1.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client. À ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

On demandait à Mme du Geoffrin si elle serait aise de connaître l'avenir: "Non, répondit-elle, car il ressemble trop au passé."

ETES-VOUS SOURD ?
 On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d' incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.
DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell: Main 2818

Une ancienne ordonnance permettait aux pâtisseries de Paris de vendre des *ratons* et des *choux*, espèces de gâteaux assez délicats auxquels on donnait la forme d'un rat ou d'un petit chou.
 "De là — dit un lexicographe du XVIIe siècle — les noms affectueux de *raton*, *petit rat*, *chou*, *chou-chou* (petit chou), que les femmes donnent à leurs enfants et quelquefois à leurs bénins maris."

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés
 Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquentes.
 "Cher Monsieur. — Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."
 "Cher Monsieur. — Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ce que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppoint d'autrefois."
 "Cher Monsieur. — Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."
 Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "**DIXON CURE CO.**" ou à son gérant **J. B. LALIME**, 672 rue Saint-Jenis, Montréal.

Un jour, Nestor Roqueplan rencontre un de ses amis, le vicomte de B...
 — Ah ! s'écrie celui-ci, que je suis heureux de vous rencontrer ! J'ai justement à vous demander une loge pour ce soir.
 — Mais si vous ne m'aviez pas rencontré, comment auriez-vous fait ?
 — Je vous aurais écrit.
 — Eh bien ! reprend Roqueplan en lui serrant la main, eh bien ! écrivez-moi.
 Et il s'éloigna.

Serviettes de Table Japonaises Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême-Orient. Bonne grandeur 13x13 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, Inc. Johnston & McFarlane, Toronto.

Nouvelle édition du . . .
JEU DE POKER
 — PRIX, 10 CENTIMS —
 La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.
Adressez :
 "Le Samedi",
 516 rue Craig, MONTREAL

Une Recette par Semaine

DÉBOUCHAGE DE FLACONS DE VERRE

Le *Génie moderne* ajoute une nouvelle formule pratique à celles que nous avons précédemment indiquées pour le débouchage des flacons de verre dans le goulot desquels un bouchon s'obstine à demeurer. La voici : Avec une plume, mettez une goutte ou deux d'huile dans le goulot du flacon, vous le placez ensuite devant le feu à une distance de cinquante centimètres environ ; la chaleur fera que l'huile s'insinuera d'elle-même entre le bouchon et le col du flacon. Lorsque celui-ci est chaud, frappez doucement le bouchon d'un côté puis de l'autre avec un petit morceau de bois. Puis essayez d'enlever avec la main ; si le bouchon ne bouge pas encore, remettez de nouveau le flacon devant le feu, en ajoutant une autre goutte d'huile. Après un peu de temps, frappez comme la première fois. Quelque difficile à retirer que soit le bouchon, vous devez, avec de la persévérance, réussir par ce procédé.

Le cardinal Mazarin n'était rien moins que généreux, malgré les biens immenses qu'il accumulait sans cesse. Aussi dit-on : "Jamais homme ne pratiqua mieux le précepte de l'évangile. Sa main gauche ne sait jamais ce que sa main droite a donné."

DÉCOUVERTE IMPORTANTE

Le *Bonne Rhumal* est une des plus précieuses découvertes de ces vingt dernières années.

Persone n'ignore qu'une tradition attribuait aux rois de France la vertu d'opérer la guérison des écouelles par le simple contact des mains, et jusqu'aux derniers temps de la monarchie, plusieurs fois par an, ces princes touchaient les malades qui venaient en foule demander les bénéfices de cette pratique.

"Mais, remarque un auteur de XVII^e siècle, peu de gens savent que le même usage était encore de tradition il y a quelques années dans une localité du royaume. A quelque distance de Clermont, en Auvergne, au village de Dalet, sur le bord de l'Allier, existe une confrérie dédiée au St Sacrement : tous les ans, elle élisait pour roi un enfant du village, dont le père était obligé de jeûner certains jours de la semaine et de faire d'autres bonnes œuvres depuis Pâques jusqu'à la Fête-Dieu. Le jour de cette fête, après avoir fait ses dévotions, il emmenait à l'église son fils qui touchait les malades venus des montagnes d'Auvergne et du Forez, où ce mal est assez commun ; le père conduisait la main de l'enfant en disant selon la formule connue : "Le roi te touche, Dieu te guérisse ! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit." Et des guérisons devaient probablement s'en suivre puisque maintes gens avaient recours à cette intervention. Toujours est-il que l'usage est maintenant aboli.

"Le BROMA"

Est spécialement recommandé aux personnes souffrant de Dyspepsie nerveuse, Maux de Tête, Névralgie, Constipation, Insomnie, Manque d'appétit, Digestions lentes, Mal de Cœur, Palpitations du Cœur, etc., etc., toutes les maladies dues au mauvais fonctionnement du sang et des nerfs. Se vend partout.

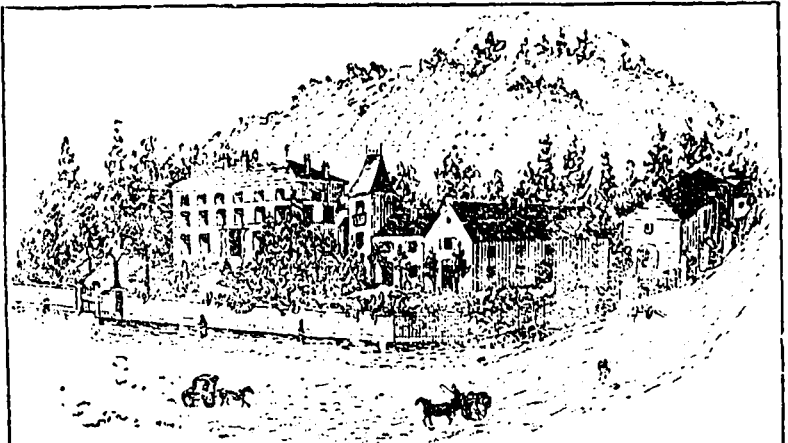
Un des astrologues que Catherine de Médicis avait coutume de consulter lui avait prédit qu'elle mourrait auprès de Saint-Germain. On la vit depuis fuir tous les lieux et toutes églises qui portaient ce nom. Elle n'alla plus à Saint-Germain-en-Laye, et même parce que le palais des Tuileries était sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle en fit bâtir un autre (Hôtel Soissons) près de Saint-Eustache. Quand on apprit que c'était Laurent de Saint-Germain, évêque de Nazareth qui lui avait donné les derniers sacrements, les gens infatués d'astrologie affirmèrent que la prédiction avait été accomplie.

Une critique du siècle dernier disait qu'à Paris les spectacles rendaient insensibles parce qu'en épurant la sensibilité pour les malheureux en fiction, il ne restait plus de larmes pour les malheureux en réalité.

"Il y a plus de deux heures que je pleure sur Iphigénie, et vous voulez que je pleure encore sur papa", disait une jeune fille, revenant du spectacle, à sa mère, qui lui reprochait de ne pas s'attendrir sur son père dangereusement malade.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Constipation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Reins, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.



CHATEAU ST MICHEL

1661

Chateau St-Michel

ancienne propriété du Comte Jean de St-Michel, située à environ trente kilomètres de Bordeaux.

Les milliers de vignes qui entourent ce chateau, poussant sur un sol excessivement ferrugineux, donnent un vin riche, généreux et contenant des propriétés éminemment toniques et reconstituantes. C'est le vin connu et recommandé par tous les médecins de l'univers, comme étant le plus puissant, le plus énergique des toniques stimulants pour combattre la faiblesse, la pâleur et l'anémie sous toutes ses formes.



EXTRAIT D'UNE LETTRE

Madame ERNEST LATULIPPE de Bergerville

PROCLAME LE

"Vin Morin Crésophates"

Remède sans égal pour la Bronchite

BERGERVILLE. A M. M. DR ED MORIN & CIE. Messieurs,

Je suis on ne peut plus heureuse de certifier publiquement que le VIN MORIN CRÉSO-PHATES est le meilleur remède au monde pour la Bronchite. Mon mari souffrait de ce terrible mal depuis longtemps ; rien n'avait pu le soulager. Nous avions pourtant fait bien des sacrifices pour le ramener à la santé ! il est encore jeune, il a une famille, des enfants à élever ; il lui faut travailler et ne peut pas toujours le faire ; passant de longues semaines à la maison sans pouvoir longer. Tout travail tant soit peu sérieux lui causait de grandes fatigues. Nous avions lu plus d'un certificats publiés dans les journaux. Tous ces témoignages établissaient hautement la supériorité incontestable et les propriétés curatives vraiment extraordinaires de votre VIN MORIN CRÉSO-PHATES. En dépit des grandes dépenses inutiles que nous avions faites jusque-là, nous nous décidâmes néanmoins de faire un nouvel essai. Nous achetâmes une bouteille de ce précieux remède et mon mari commença de suite à en prendre. Dès la 3^eme dose il ressentit un bien-être extraordinaire. Il continua à prendre ses quatre cuillerées par jour et depuis ce temps il peut gagner la vie de sa famille, faisant son ouvrage facilement, bénissant le VIN MORIN CRÉSO-PHATES qui nous a rendus si heureux ! Nous vous devons une reconnaissance de chaque instant pour votre préparation sans pareille qui a sauvé la vie de mon pauvre mari.

Mme ERNEST LATULIPPE

Mme RICHARD LESSARD

St-Victor Tring, Co. Beauce, Que.

Dit : "Je suis aujourd'hui tout-à-fait guérie de la congestion de matrice dont j'ai souffert depuis si longtemps, et aussi de mon mal de côté et des reins et de cette douleur au cœur. C'est vraiment étonnant d'avoir été guérie par un seul remède d'une maladie qui durait depuis quatorze ans. Il fait bon d'être guérie après avoir tant souffert et si longtemps. J'avais la tête toujours pesante, l'estomac embarrassé, et comme si j'avais eu le cœur dans l'eau et toujours étourdie. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre à Mde Jean Berton qui doit vous avoir écrit car je lui ai donné un blanc de vos questions. Je vous remercie beaucoup, chers docteurs, de tous les bons conseils que vous m'avez donnés. Si je suis encore malade je vous écrirai de nouveau."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. à 6 hrs. p.m. Dimanches exceptés. Envoyez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devra être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

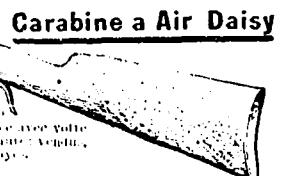
Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 211 rue Tremont, Boston, Mass.

Carabine à Air Daisy

GRATIS

Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui vendront 2 douzaines de boutons de col en or à 10 cts. chaque. Le "Daisy" est bien fini et plique en nickel-essaye avec soin et dure, parfaitement ajusté avant de sortir de la manufacture. Elle est précieuse pour tirer à la cible, et pour tirer les hommes, rats, etc. Envoyez sans cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la carabine, quand vous l'aurez vendue. LEVER BETTON COMPANY, Boite 128, Toronto, Canada.



Romeo

et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

LE Devoir d'une Mere

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard,

"LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,

BOITE 996,
MONTREAL.



—Est-ce bien de la candeur? Voici le fait. Nos jeunes lecteurs apprécieront.

Une bonne fermière, ayant cueilli dans son jardin deux poires superbes, crut devoir en faire don au curé du village et elle avait chargé de la commission son fils, un jeune gars de dix ans, naïf et fûté tout à la fois. Hélas! quand il se présenta devant le vénérable prêtre, il ne lui restait plus qu'une poire; elles étaient si appétissantes que le malheureux avait succombé à la tentation et s'était payé de sa course en croyant un des fruits.

Avec les signes du plus violent désespoir, il fit l'aveu de sa faute au bon curé, qui, peu touché de ses larmes, se mit en devoir de le tancer vivement:

—Être goinfre à ce point, c'est un péché mortel!

Et tout à fait en colère, il ajouta:

—Petit drôle! comment as-tu fait?

—Comme ça, monsieur le curé, répondit le petit villageois.

Et pour bien montrer comment il avait fait, il croqua l'autre poire.

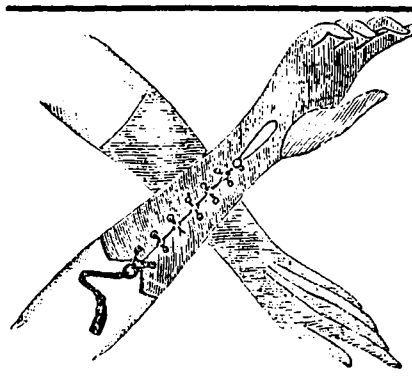
Où acheter le Vin des Carmes en gros à Montréal

On peut se procurer le VIN DES CARMES aux mêmes prix de gros que des agents généraux en s'adressant aux maisons suivantes: Evans & Sons; Lyman, Knox & Co., et Lyman, Sons & Co.



BOUTON ELECTRIQUE.

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite de caoutchouc très bien poli, avec bouton en acier noir. Peut être utilisé au-dessus de la poche de vest, et donne à l'étranger un air très distingué. C'est l'article le plus amusant. Par la poste, 10 cts pour 3. Envoyez vos ordres à: Hubert, Johnston & McEldine, Toronto, Can.



L'hôtel des Monnaies, France, n'a pas chômé en 1899; on a frappé 92,962,611 pièces, représentant une valeur de 110,323,037 fr. 9 cent.; cette administration fournit à la France d'abord, et ensuite à l'Indo-Chine, à la Tunisie, à la Russie, à la Bolivie, à l'Éthiopie, au Maroc et à la principauté de Liechtenstein.

Les pièces françaises nouveaux types sorties de l'hôtel des Monnaies sont fort nombreuses: en voici la liste:

Pièces de 20 francs, 1,500,000; pièces de 10 francs, 698,503; pièces de 2 francs, 3,500,000; 1 franc, 11,000,000; 50 centimes, 18,000,000; 10 centimes, 4,000,000; 5 centimes, 7,400,000; 2 centimes, 750,550; 1 centime, 1,500,000.

Un million cinq cent mille pièces de un centime! et l'on n'en trouve jamais!

—Il y eut au XVIII^e siècle un M. de Voisenon qui fit de jolis vers légers, de fort mauvais opéras, et — très secrètement — de bonnes œuvres de charité. Un jour qu'il avait été prié à dîner par le prince de Conti, il oublia l'invitation. Il courut le lendemain chez le prince pour s'excuser. Le grand seigneur, fort brusquement, lui tourna le dos. — On m'avait dit, s'écria vivement l'abbé, que Monseigneur était irrité contre moi. Je vois avec plaisir qu'il n'en est rien. — Et il continua: Monseigneur m'a tourné le dos: c'est une chose que ses ennemis ne lui ont jamais vu faire.

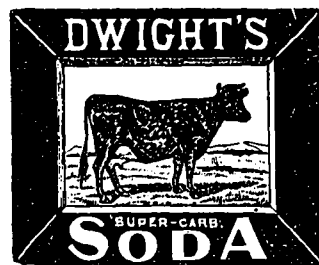
Méfiez-vous, Madame,

de ces sodas à pâte que vous achetez à la livre. Examinez-les à côté du...

Soda a Pate

Dwight's Cow Brand

qui est toujours blanc, net et d'une pureté évidente. C'est ce soda qu'il vous faut pour faire les meilleurs gâteaux, pains, etc.



Cette étiquette sur le paquet.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, - - - TORONTO

La pétulance, l'inquiétude, le désir continuel de changer de lieu est un des principaux traits du caractère de la chèvre (en latin *capra*). Aussi les Italiens, les premiers, ont-ils nommé *capriccio* (dont nous avons fait *caprice*) les fantaisies et ce que l'on fait par coup de tête, sans réflexion, sans raison.

Gants de Paques!

Nuances Recherchées: CYRANO, VIOLET, etc.

GANTS de Kid Noir, faits sur mesure garantis et ajustés — Brochés.

\$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 1 boutons, couleur ou noir. 50 cts la paire.

Gants et Corssets réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, Fabricant de Gants

152 RUE ST-LAURENT

Téléphone: Main 3187.

Le Feu de la Jeunesse



Avez-vous jamais joui de la force nerveuse, du courage, de la confiance en soi-même et de l'énergie qui sont les caractéristiques de l'homme bien développé? Avez-vous perdu le feu de la jeunesse par la dissipation et les excès? Regardez-vous avec envie l'homme qui a conservé sa santé intacte? Pourquoi continuer à constater de jour en jour que vous perdez votre force nerveuse quand vous pouvez voir la guérison à votre porte?

La Ceinture Electrique du Dr Sanden

guérit des milliers d'hommes qui sont dans votre état. Grâce à elle vous pouvez lancer votre sang vital dans vos veines. Pourquoi continuer à entretenir votre faiblesse quand le remède est sous la main? Procurez-vous la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle rend fort les hommes et les femmes. Venez essayer la Ceinture ou demandez par lettre la brochure "Trois classes d'hommes". Elle est envoyée à toute adresse. Elle explique comment la force virile sera recouvrée. Venez ou adressez-vous au

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau: de 9 a.m. à 6 p.m.; le dimanche, de 11 a.m. à 1 p.m.

—Peu de personnes préfèrent pour leur dépouille mortelle l'incinération à la simple inhumation de nos ancêtres. Mais tous ne partagent pas ces préjugés. Mme Péter Karl, de New-York, qui souffrait d'une maladie de cœur dont elle est morte, demanda à être incinérée dans un cercueil doublé de satin, habillée de noir, une large cravate rouge au cou et trois roses dans la main. Son vœu fut exécuté. Mme Karl exigea, en outre, que son mari et ses enfants, porteurs de ses cendres, se rendissent dans l'île de la Liberté, montassent dans la statue et jusqu'au haut de la torche, et de là jetassent les dites cendres au vent chargé de les éparpiller sur la mer inféconde. Cette poussière qui fut vivante se mêla à l'air yankee et communiquera au cœur des hommes les convictions qui l'animent. — Tous les goûts sont dans la nature.

Les femmes ont bien tort de vouloir être les égales de l'homme: elles y perdront ce qui fait leur supériorité.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT

Assortiment complet d'Optique

A la PHARMACIE ST-DENIS

Deux scélérats s'accusaient mutuellement devant Philippe, père d'Alexandre, à propos d'une action fort condamnable. Le prince, après avoir bien écouté les deux parties, ordonna à l'un de quitter la Macédoine et à l'autre... de le suivre.

Petite Correspondance

A. M. Alfred W., Nouvelle-Orléans, La.— La direction du SAMEDI accuse réception de votre lettre et va prendre en sérieuse considération la suggestion qu'elle contient.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

GRATIS

Carabine a Air Daisy. Nous donnons cette magnifique carabine aux personnes qui voudront seulement deux douzaines de paquets de graines de pois sèches à l'heure. Chaque gros paquet contient 60 variétés les plus admirables. Toutes les couleurs. Cette carabine est des mieux faites et des mieux cotées, bien faite, plume en nickel, soigneusement essayée et pourvue d'une mire, avant de quitter la fabrique. C'est exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible ou pour tirer les chats, rats, moineaux, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous enverrons les graines. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous expédierons votre carabine tous frais payés. Premium Supply Company, Boite 138, Toronto, Canada.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

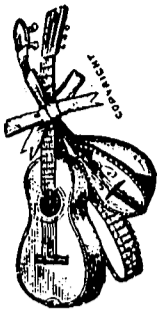
Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUSE, 10 CENTIMS

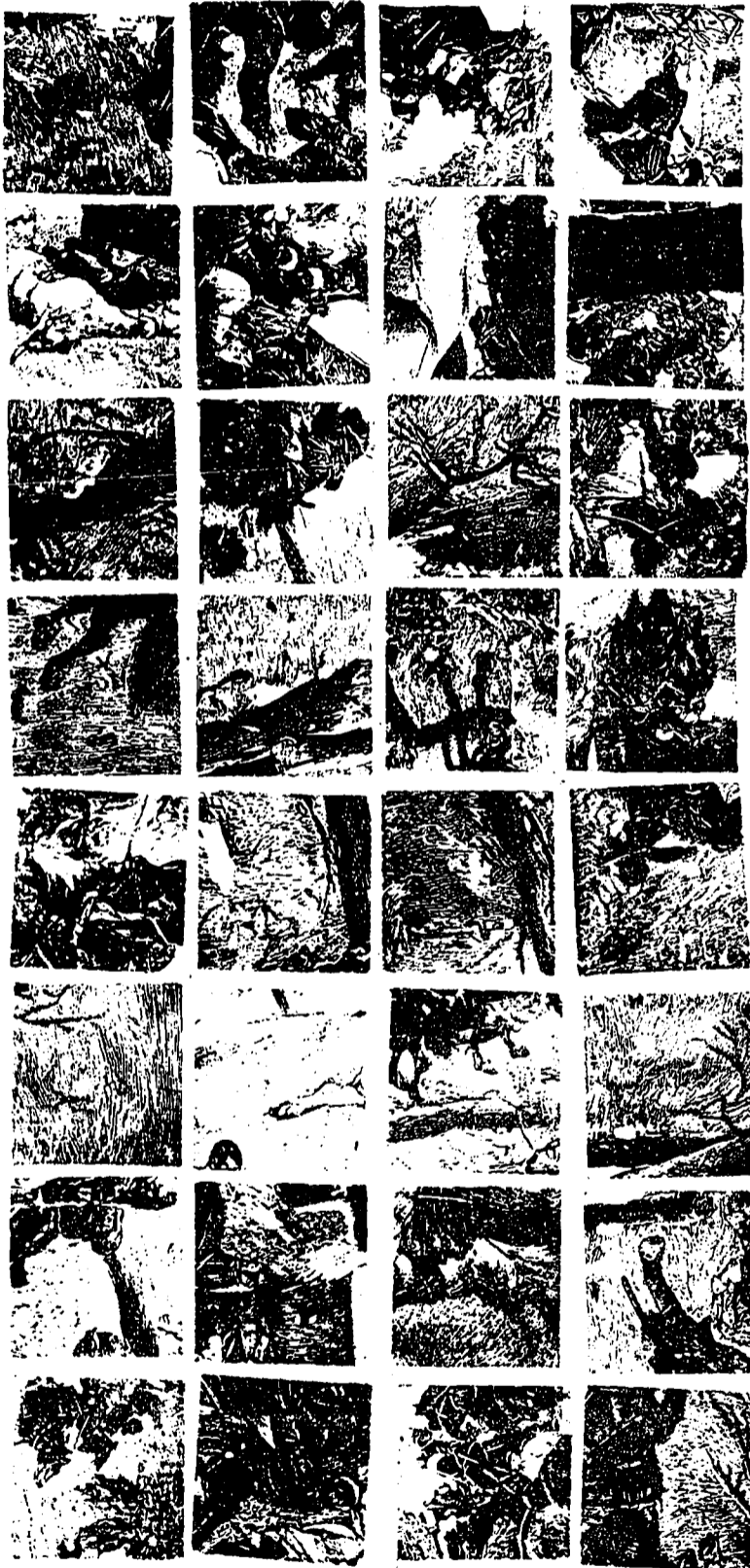
Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.



M. J. J. LEVERT
 Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS
 Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.
2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 228



INSTRUCTION SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, un combat de cavalier.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 11 avril, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,
 1662 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis : G. L. de MARTINY, pharmacien, Manchester, N. H.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de B. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui



PIPE EN AMIANTE
 On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. C'est qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Ex-hanillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

L'argent n'existe qu'après avoir été dépensé, pour un besoin ou pour un plaisir. Avant, c'est un morceau de métal ou un chiffon de papier; après, ce n'est plus rien.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 117, Montreal.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 18 Avril 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 2
100 " "	1
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



La...
Phosphatine Falieres...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine